1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 679
Sala Grande
Scansia 1 Palchetto Stip 2
N.° d'ord. 8

Digitized by Google

Palat. XX 53

OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME V.

580818

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
EN VERS
ET EN PROSE.

TOME TROISIEME.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
M. DCC. XCVI.

Digitized by Google

TABLE.

Traduction en vers de l'Essai sur l'Homme, de Pope ; avec le texte anglais..... page 1

Traduction en vers du IVe livre du Paradis perdu, de Milton ; avec le texte anglais.....133

Plutus, l'Amour et le Temps, fable de Gay ; avec le texte anglais.....203

Joseph reconnu par ses Frères, oratorio en deux actes, traduit de Métastase...221

Traduction en vers de l'Episode de Nisus, livre IXe de l'Enéide.....255

Traduction en vers de l'Episode de Médor, chant XVIIIe du Roland furieux, de l'Arioste.....285

La Création et les quatre Ages du Monde, livre 1er des Métamorphoses d'Ovide, traduction en vers.....303

TABLE.

Fable de Phaéton, livre IIe des Métamorphoses, trad. en vers.....319
Fable de Pythagore, livre XVe des Métamorphoses, trad. en vers.....355

TRADUCTION

EN VERS

DE

L'ESSAI SUR L'HOMME,

DE POPE;

AVEC LE TEXTE ANGLAIS.

1784.

AN ESSAY

ON

MAN.

EPISTLE I.

Of the nature and state of Man, with respect to the universe.

AWAKE, my St. John! leave all meaner things
To low ambition, and the pride of kings.
Let us (since life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatiate free o'er all this scene of man:
A mighty maze! but not without a plan;
A wild, where weeds and flow'rs promiscuous shoot,
Or garden, tempting with forbidden fruit.
Together let us beat this ample field,
Try what the open, what the covert yield;

ESSAI

SUR

L'HOMME.

EPITRE PREMIÈRE.

De la nature et de l'état de l'Homme, par rapport à l'univers.

Réveille-toi, Mylord; laisse aux rois ces chimères,
De leur petit orgueil jouissances si chères.
Puisque sur ce théâtre où nous jette le sort
Nos yeux à peine ouverts sont fermés par la mort,
Hâtons-nous, contemplons cette changeante scène,
Labyrinthe étonnant, mais où rien n'est confus;
Désert où croît la rose auprès de la verveine,
Jardin trop séduisant par ses fruits défendus.
Battons ce champ, Mylord, et qu'en ce grand domaine,
Découvert ou caché, rien n'échappe à nos yeux,
Ni les sentiers obscurs où l'aveugle se traîne,
Ni l'essor mal réglé qui se perd dans les cieux.

The latent tracts, the giddy heights explore
Of all who blindly creep, or sightless soar;
Eye nature's walks, shoot folly as it flies,
And catch the manners living as they rise;
Laugh where we must, be candid where we can;
But vindicate the ways of God to man.

Say first, of God above, or man below,
What can we reason, but from what we know?
Of man, what see we but his station here,
From which to reason, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd tho' the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who thro' vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe how system into system runs,
What other planets, circle other suns.
What vary'd Being peoples ev'ry star,
May tell, why heav'n made all things as they are.
But of this frame the bearings, and the ties,
The strong connections, nice dependencies,
Gradations just, has thy pervading soul
Look'd thro'? or can a part contain the whole?
Is the great chain, that draws all to agree,
And drawn supports, upheld by God, or thee?

Atteignons, arrêtons la folie en sa course ;
Développons les mœurs en montant à leur source,
Et suivons la nature en tous ses mouvements.
Nous rirons quelquefois ; nous oserons tout dire ;
Et Dieu justifié dans ses saints réglements,
En dépit de l'orgueil verra l'homme y souscrire.
Mais ce qu'on sait des deux pourra-t-il nous suffire?
De l'homme qu'en voit-on ? Sa demeure ici bas,
Seule base et seul but de tous nos résultats.
Dieu se montre parmi des mondes innombrables ;
Mais pour nous dans un seul il s'est manifesté.
Celui qui, pénétrant la vaste immensité,
Verrait dans ce grand tout d'œuvres incomparables,
Les globes entassés former un univers ;
Qui saurait les rapports des systèmes divers ;
Qui verrait, parcourant les célestes retraites,
Autour d'autres soleils rouler d'autres planètes,
Et d'êtres variés chaque monde peuplé :
Celui-là nous dirait comment, pour quel usage
L'éternel Ouvrier disposa son ouvrage.
Notre ame en sa recherche a-t-elle calculé
Les appuis, les liens de toutes les parties?
De leurs rapprochements les forces infinies ?
Les rapports de l'ensemble en leur juste degré ?
Par l'atôme le tout sera-t-il mesuré ?
Est-ce l'homme, est-ce Dieu dont la main souveraine
Affermit les anneaux de cette immense chaîne
Qui joint, attire tout dans un heureux accord ?

Presumptuous man! the reason would'st thou find,
Why form'd so weak, so little, and so blind?
First, if thou can'st, the harder reason guess,
Why form'd no weaker, blinder, and no less?
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller or stronger than the weeds they shade?
Or ask of yonder argent fields above,
Why Jove's satellites are less than Jove?

Of systems possible, if 'tis confest
That Wisdom infinite must form the best,
Where all must full or not coherent be,
And all that rises, rise in due degree;
Then, in the scale of life and sense, 'tis plain
There must be, some where, such a rank as man;
And all the question (wrangle'er so long)
Is only this, if God has plac'd him wrong?

Respecting man whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.
In human works, tho' labour'd on with pain,
A thousand movements scarce one purpose gain;
In God's, one single can its end produce,
Yet serves to second too some other use.
So man, who here seems principal alone,
Perhaps acts second to some sphere unknown,
Touches some wheel, or verges to some goal;

Homme présomptueux, tu veux chercher les causes
Pourquoi tu fus créé si petit, si peu fort?
Cherche d'abord plutôt, devine, si tu l'oses,
Pourquoi pas plus débile et plus petit encor
La terre t'a fait naître. Interroge ta mère;
Demande-lui pourquoi le chêne des forêts
Est plus dur et plus haut que la ronce légère
Qui croît sans s'élever sous son ombrage frais.
Demande aux champs du ciel pourquoi ces satellites
Qui suivent Jupiter dans de moindres orbites,
N'ont pas autant que lui de poids et de grandeur.
Sans doute on l'avoûra, la sagesse infinie,
Des systèmes divers a choisi le meilleur;
Système où tout est plein, tout se touche et se lie,
Où chaque être a sa place en degré différent.
Ainsi, pour compléter l'échelle de la vie,
Un être tel que l'homme y doit avoir son rang.
Ainsi toute dispute en un mot est finie:
Reste à savoir si Dieu nous plaça bien ou mal.
Ce qui paraît à l'homme un injuste partage,
Peut et doit être juste au système total.
Il faut à nos labeurs, pour le plus simple ouvrage,
De mille actes divers le pénible assemblage:
Un seul acte de Dieu mène tout à sa fin,
Et même sert encore à quelque autre dessein.
L'homme, ici bas si fier du rôle qu'il y joue,
Subalterne peut-être en un monde inconnu,
Y remplit quelque tâche, y tourne quelque roue.

'Tis but a part we see, and not a whole.

When the proud steed shall know, why man restrains
His fiery course, or drives him o'er the plains,
When the dull ox, why now he breaks the clod,
Now wears a garland, an Ægyptian God;
Then shall man's pride and dulness comprehend
His action's, passion's, being's use and end;
Why doing, suff'ring, check'd, impell'd; and why
This hour a slave, the next a Deity.

Then say not man's imperfect, heav'n in fault;
Say rather, man's as perfect as he ought;
His being measur'd to his state and place,
His time a moment, and a point his space.
If to be perfect in a certain sphere,
What matter, soon or late, or here or there?
The blest to day is as completely so,
As who began a thousand years ago.

Heav'n from all creatures hides the book of fate,
All but the page prescrib'd, their present state:
From brutes what men, from men what spirits know:
Or who could suffer Being here below?

Nous voyons la partie, et le tout n'est pas vu.
Quand l'orgueilleux coursier saura pourquoi son maître
Tantôt retient sa fougue, ou lui presse les flancs:
Quand le stupide bœuf aura l'art de connaître
Pourquoi tantôt il ouvre un sillon dans nos champs;
Tantôt, paré de fleurs et servi par un prêtre,
Divinité d'Egypte il y reçoit l'encens:
Le sot orgueil de l'homme alors saura peut-être
De son être sensible et l'usage et la fin;
A quoi le sentiment, le mouvement l'apprête,
Comme il agit, il sent, il s'anime, il s'arrête,
Il est esclave un jour, et dieu le lendemain.
Ne disons donc jamais dans notre erreur coupable
Que l'homme est imparfait, et le ciel reprochable:
Disons plutôt que l'homme a son juste destin.
Son être est mesuré sur son rang, sur sa place;
Son temps est un moment; un point est son espace.
Mais si sa destinée est d'être un jour parfait,
Qu'importe en quelle sphère? et tôt ou tard, qu'importe?
Le bonheur d'un seul jour n'a-t-il pas même effet
Que celui dont la date à mille ans se rapporte?
Les feuillets du destin sont le secret du ciel;
Il les cache en entier à toute créature;
En entier, excepté la page où la nature
Fait lire à ses enfants leur état actuel.
Il ferme aux animaux ce qu'à l'homme il entr'ouvre;
Il refuse aux humains ce qu'à l'ange il découvre:
Sans cela, qui pourrait ici bas se souffrir?

The lamb thy riot dooms to bleed to day,
Had he thy reason, would he skip and play?
Pleas'd to the last, he crops the flow'ry food,
And licks the hand just rais'd to shed his blood.
Oh blindness to the future! kindly giv'n,
That each may fill the circle mark'd by heav'n:
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms, or systems, into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.

Hope humbly then; with trembling pinions soar;
Wait the great teacher, death, and God adore.
What future bliss, he gives not thee to know,
But gives that hope to be thy blessing now.
Hope springs eternal in the human breast;
Man never is, but always to be blest;
The soul uneasy, and confin'd from home,
Rests, and expatiates in a life to come.

Lo, the poor Indian! whose untutor'd mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind;

L'agneau que pour ta table on condamne à mourir,
Le verrait-on jouer, bondir sur la prairie,
S'il avait ta raison, s'il prévoyait son sort?
Heureux jusqu'à la fin, il paît l'herbe fleurie,
Et vient lécher la main qui s'arme pour sa mort.
Précieuse ignorance! admirable trésor
Que le ciel bienfaisant nous donna dans sa grace,
Pour nous faire remplir le cercle qu'il nous trace!
Tandis que, Dieu de tous, il sait voir du même œil
Un moineau sur le sable, un héros au cercueil;
Il voit d'un œil égal qu'un même sort confonde
Les atômes, les cieux brisés au même écueil;
Que l'eau se crève en bulle ou qu'il s'éclate un monde.
Sois modeste en tes vœux, timide en ton essor.
Des humains, tu le sais, la mort est le grand maître:
Adore l'Eternel en attendant la mort.
De ton bonheur futur tu ne peux rien connaître;
Mais n'as-tu pas l'espoir, que ton Dieu bienfaisant
T'accorda pour servir à ton bonheur présent?
Dans le cœur des humains, où le ciel l'a fait naître,
Un éternel espoir ne cesse de fleurir.
L'homme n'est pas heureux, mais il est fait pour l'être;
Il en a l'espérance autant que le desir;
Et l'ame, mal à l'aise en sa demeure obscure,
Sur la vie à venir se repose et s'étend.
Vois ce pauvre Indien, dont l'esprit sans culture
Voit son Dieu dans la nue, ou l'entend dans le vent:
Il n'a point ce savoir dont l'orgueil nous apprend

His soul, proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or milky way:
Yet simple nature to his hope has giv'n,
Behind the cloud-topt hill, an humbler heav'n;
Some safer world, in depth of woods embrac'd,
Some happier island in the watry waste,
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no christians thirst for gold.
To be, contents his natural desire,
He asks no angel's wing; no seraph's fire,
But thinks, admitted to that equal sky,
His faithful dog shall bear him company.

Go, wiser thou! and, in thy scale of sense,
Weigh thy opinion against Providence:
Call imperfection what thou fancy'st such;
Say, here he gives too little, there too much;
Destroy all creatures for thy sport or gust,
Yet cry if man's unhappy, God's unjust;
If man alone ingross not heav'n's high care,
Alone made perfect here, immortal there;
Snatch from his hand the balance and the rod,

A suivre du soleil la brillante carrière,
Ou le chemin de lait que trace la lumière ;
Mais la simple nature a permis à ses vœux
De croire un autre ciel que cache un mont brumeux,
Quelque monde plus sûr en des forêts profondes,
Quelque pays heureux au vaste sein des ondes,
Où l'esclave affranchi pourra revoir le sien
A l'abri des tourments, à l'abri du chrétien,
Du chrétien affamé de tout l'or des deux mondes.
Exister lui suffit; la vie est tout son bien.
Il ne souhaite point dans ses pensées étranges
Le feu des séraphins, ni l'aile des archanges ;
Mais il s'attend qu'admis au même ciel que lui
Son chien, fidèle ami, lui tiendra compagnie.
Mais toi, toi plus instruit ! que ta raison hardie
S'élève sans scrupule, et prétende aujourd'hui
Peser insolemment aux poids de sa balance
Tes murmures, tes cris contre la Providence ;
Nomme défectueux ce qui te semble tel ;
Détruis à ton plaisir les ouvrages du ciel ;
Dis que là c'est trop peu, qu'ici c'est trop qu'il donne:
Et si l'homme, au mépris de ce qui l'environne,
N'est seul parfait ici, là haut, seul immortel;
Si dans le genre humain quelque défaut t'étonne ;
Si dans l'homme tout seul, ses goûts et ses besoins,
Dieu n'a pas concentré son amour et ses soins,
Dis que Dieu n'est pas juste, outrage sa puissance,
Arrache de ses mains le sceptre et la balance,

Re-judge his justice, be the God of God.

In reas'ning pride (my friend) our error lies;
All quit their sphere, and rush into the skies.
Pride still is aiming at the blest abodes,
Men would be angels, angels would be Gods.
Aspiring to be Gods, if angels fell,
Aspiring to be angels, men rebel;
And who but wishes to invert the laws
Of order, sins against th' eternal cause.

Ask for what end the heav'nly Bodies shine?
Earth for whose use? Pride answers, « 'Tis for mine:
« For me kind nature wakes her genial pow'r,
« Suckles each herb, and spreads out ev'ry flow'r;
« Annual for me, the grape, the rose renew
« The juice nectareous, and the balmy dew;
« For me, the mine a thousand treasures brings;
« For me, health gushes from a thousand springs;
« Seas roll to waft me, suns to light me rise:
« My foot-stool earth, my canopy the skies. »

But errs not nature from this gracious end,
From burning suns when livid deaths descend,
When earthquakes swallow, or when tempests sweep

Va juger la justice, et sois le dieu de Dieu.
Tant d'erreurs, cher ami, partent du même lieu :
La source en est l'orgueil, dont le conseil funeste
Nous sort de notre sphère et nous élance aux cieux.
L'orgueil nous pousse encor vers la voûte céleste :
L'homme voudrait être ange, et les anges des dieux.
Si l'ange a succombé dans l'ardeur criminelle
De monter jusqu'à Dieu, d'en usurper les droits,
L'homme rival de l'ange est-il donc moins rebelle ?
Non, et c'est un outrage à la cause éternelle,
Que le moindre desir d'attenter à ses lois.
Demande-t-on pourquoi la terre existe-t-elle ?
Pourquoi brillent au ciel tant de corps lumineux ?
L'orgueil dit : C'est pour moi ; c'est pour moi qu'en tous lieux
La nature éveillant sa puissance immortelle
Fait germer le gazon, épanouir la fleur :
C'est ponr moi tous les ans que tout se renouvelle,
La vigne et son nectar, la rose et sa fraîcheur :
Pour moi de ses trésors la mine se féconde :
Pour soigner ma santé, dans mille endroits du monde
La nature attentive a placé des bienfaits :
Les mers pour me porter roulent partout leur onde :
Pour éclairer mes yeux le soleil fait sa ronde :
La terre est mon plancher, le firmament mon dais.
Mais la nature enfin, cette excellente mère,
Ne rompt-elle donc pas son admirable accord
Quand le soleil brûlant darde la pâle mort ;
Ou bien quand l'ouragan, le tremblement de terre

Towns to one grave, whole nations to the deep?
« No ('tis reply'd) the first Almighty Cause
« Acts not by partial, but by gen'ral laws;
« Th' exceptions few; some change since all began;
« And what created, perfect? » Why then Man?
If the great End be human happiness,
Then nature deviates, how can Man do less?
As much that End a constant course requires
Of show'rs and sun-shine, as of man's desires;
As much eternal springs and cloudless skies,
As men for ever temp'rate, calm, and wise.
If plagues or earthquakes break not heav'ns design,
Why then a Borgia or a Catiline?
Who knows but he, whose hand the light'ning forms,
Who heaves old Ocean, and who wings the storms;
Pours fierce ambition in a Cæsar's mind,
Or turns young Ammon loose to scourge mankind?
From pride, from pride, our very reas'ning springs;
Account for moral, as for nat'ral things:
Why charge we heav'n in those, in these acquit?

Submerge une peuplade, enterre les cités ?
Non, non, c'est une erreur, me dit-on. « Arrêtez.
« Cause toute-puissante, aussi bien que première,
« La nature n'a point de loi particulière ;
« Son ordre est général, peu de cas exceptés.
« A la longue, il est vrai, quelque chose s'altère ;
« L'être créé ne peut être parfait. » Eh bien !
L'homme peut-il donc l'être ? Et si la grande affaire,
Le grand, l'unique objet, est son unique bien,
Quand la nature manque à cette loi suprême,
L'homme ne peut-il pas s'en écarter lui-même ?
Cette importante fin demande-t-elle moins
Un retour régulier de beau temps et d'ondées,
Un printemps éternel et des cieux sans nuées,
Qu'en nous un cours égal de desirs, de besoins,
De calme, de sagesse et de douces idées ?
Qu'il naisse un Borgia, qu'il s'élève un Séjan,
Qu'importe au plan de Dieu que chacun d'eux prospère ?
Comment deux scélérats rompraient-ils ce grand plan
Qui sans se rompre admet une peste, un volcan ?
Demandons-le à celui qui forme le tonnerre,
Qui donne une aile aux vents et soulève les flots,
Qui charge un fils d'Ammon de châtier la terre,
Et fait naître un César pour dompter ses égaux.
De l'orgueil, de l'orgueil nos principes jaillissent ;
Mais du moins il faudrait qu'en leur combinaison,
Au physique, au moral, les mêmes s'assortissent.
Pourquoi blâmer le ciel dans l'un, dans l'autre non ?

In both, to reason right is to submit.

Better for us, perhaps, it might appear,
Were there all harmony, all virtue here;
That never air or Ocean felt the wind,
That never passion discompos'd the mind:
But All subsists by elemental strife;
And Passions are the Elements of life.
The gen'ral Order, since the whole began,
Is kept in Nature, and is kept in Man.

Wath would this Man? now upward will he soar,
And little less than Angel, would be more;
Now looking downward, just as griev'd appears
To want the strength of bulls, the fur of bears.
Made for his use all creatures if he call,
Say wath their use, had he the pow'rs of all?

Nature to these, without profusion, kind,
The proper organs, proper pow'rs assign'd;
Each seeming want compensated of course,
Here with degrees of swiftness, there of force;
All in exact proportion to the state;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beast, each insect, happy in its own;

Se soumettre en tous deux est la droite raison.
Peut-être il vaudrait mieux pour nous, en apparence,
Que rien ne se choquant par un contraire effort,
En l'un tout fût sagesse, en l'autre tout accord;
Que les vents sur les mers fussent sans violence,
Et que sans passions l'âme fût sans tourments.
Mais le tout s'entretient du choc des éléments.
Gardons les passions, éléments de la vie:
L'ensemble fut formé sur un plan général:
Pour la nature et l'homme il règne un ordre égal.
Que veut-il donc cet homme en sa double folie?
Tantôt suivant l'essor de ses vœux superflus,
Un peu moindre que l'ange, il voudrait être plus:
Tantôt les yeux baissés, dédaignant sa figure,
Il se plaint de n'avoir, parmi ses attributs,
Ni la force du bœuf, ni de l'ours la fourrure.
S'il dit que pour lui seul naît toute créature,
A quoi donc voudrait-il s'en servir aujourd'hui,
Si tous leurs dons divers se rassemblaient en lui?
La nature économe ensemble et libérale,
Leur a distribué d'une tendresse égale
Leurs organes distincts, leurs propres facultés:
Les besoins sont connus, les secours apportés:
Pour les uns c'est la force, aux autres la vitesse.
Toujours selon l'état, le besoin, la faiblesse,
Tout est mesuré juste: il n'est aucun moyen
De changer, d'ajouter ni de retrancher rien.
L'éléphant et l'insecte ont fortune semblable.

Is heav'n unkind to Man, and Man alone?
Shall he alone whom rational we call,
Be pleas'd with nothing, if not bless'd with all?

The bliss of Man (could Pride that blessing find)
Is not to act or think beyond mankind;
No pow'rs of body or of soul to share,
But what his nature and his state can bear.
Why has not Man a microscopic eye?
For this plain reason, Man is not a fly.
Say what the use, were finer optics giv'n,
T'inspect a mite, not comprehend the heav'n?
Or touch, if tremblingly alive all o'er,
To smart and agonize at ev'ry pore?
Or quick effluvia darting thro'the brain,
Die of a rose, in aromatic pain?
If Nature thunder'd in his op'ning ears,
And stunn'd him with the music of the spheres,
How would he wish, that heav'n had left him still
The whisp'ring zephir, and the purling rill?
Who finds not Providence all-good and wise,
Alike in what it gives and with denies?

Et l'on veut, outrageant la justice du ciel,
Qu'il soit cruel pour l'homme, et pour lui seul cruel?
Quoi! le seul animal qu'on nomme raisonnable
Murmurera de tout, s'il ne peut tout avoir?
Le bonheur des humains (puisse l'orgueil le voir!)
N'est pas de s'élancer au-delà des limites
Qu'à leur ame, à leur corps la nature a prescrites;
C'est d'exercer en paix, soit actifs, soit pensants,
Les degrés de pouvoir que comportent leurs sens.
« Mais si l'œil des humains était microscopique!
« Pourquoi ne l'est-il pas? » Pourquoi? par la raison
Que l'homme n'est pas mouche; et s'il change d'optique,
Il ne voit plus le ciel pour mieux voir le ciron.
Un toucher plus parfait te nuirait plus encore;
Tu sentirais, tremblant au tact de chaque objet,
L'angoisse et l'agonie entrer par chaque pore.
Exaltons l'odorat: les airs trop parfumés
Dardant à ton cerveau des vapeurs meurtrières,
Tu meurs près d'un œillet de poisons embaumés.
Raffinons notre oreille; et sans cesse alarmés,
Etourdis de la marche et du concert des sphères,
L'air ne nous porte plus que d'horribles tonnerres.
Qu'alors on nous verrait, dans nos vœux épurés,
Redemander sans cesse au ciel, à la nature,
Des zéphirs, des ruisseaux l'agréable murmure!
Qui méconnaîtra donc les bienfaits mesurés
De cette Providence et si sage et si bonne
Dans ce qu'elle refuse et dans ce qu'elle donne?

Far as creation's ample range extends,
The scale of sensual, mental pow'rs ascends;
Mark how it mounts, to Man's imperial race,
From the green myriads in the peopled grass:
What modes of sight, betwixt each wide extreme,
The mole's dim curtain, and the Lynx's beam:
Of smell, the headlong lioness between,
And hound sagacious on the tainted green:
Of hearing, from the life that fills the flood,
To that which warbles thro' the vernal wood:
The spider's touch, how exquisitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line:
In the nice bee, what sense so subtly true
From pois'nous herbs extracts the healing dew?
How Instinct varies, in the grov'ling swine,
Compar'd, half reas'ning elephant! with thine!
'Twixt that, and Reason, what a nice barrier?
For ever sep'rate, yet for ever near!

Autant que peut s'étendre en ses nombreux degrés
De la création la série éternelle,
Autant s'élève aussi cette admirable échelle
Des forces de l'esprit, des facultés des sens.
L'insecte par milliers habite dans nos champs:
Vois de sa race abjecte à ta race royale,
Vois de lui jusqu'à toi quel immense intervalle!
Que le sens de la vue offre un riche tableau
D'effets modifiés entre deux grands extrêmes!
Le lynx et son coup-d'œil, la taupe et son rideau!
L'odorat à son tour nous offrira les mêmes.
Le lion n'a que l'art des rapides élans,
Le chien flaire une piste et la suit à pas lents.
L'ouïe en ses degrés suit un progrès semblable,
De ce peuple muet qui vit au fond des mers,
A celui qui gazouille en nos feuillages verts.
Que l'araignée obtint un toucher admirable!
Elle vit dans sa toile, et sent dans chaque fil.
Par quel choix merveilleux, quel goût sûr et subtil
La délicate abeille a-t-elle l'art d'extraire
Parmi des sucs mortels sa liqueur salutaire?
Et toi, fier animal, raisonnable à demi,
Combien, sage éléphant, ton noble instinct diffère
De celui du pourceau dans la fange endormi!
L'instinct et la raison! quelle mince barrière
S'élève entre les deux, les sépare à jamais!
A jamais, et toujours se tenant de si près.
Quelle étroite alliance, aussi prompte que stable,

Remembrance and reflection, how ally'd;
What thin partitions sense from thought divide?
And Middle natures, how they long to join,
Yet never pass th' insuperable line!
Without this just gradation, could they be
Subjected, these to those, or all to thee?
The pow'rs of all subdu'd by thee alone,
Is not thy Reason all those pow'rs in one?

See, thro' this air, this Ocean, and this earth,
All matter quick, and bursting into birth.
Above, how high, progressive life may go!
Around how wide? how deep extend below!
Vast chain of Being! which from God began,
Nature ethereal, human, angel, man,
Beast, bird, fish, insect; what no eye can see,
No glass can reach; from infinite to thee,
From thee to Nothing!—On superior pow'rs
Were we to press, inferior might on ours:

Réunit la mémoire et la réflexion !
Quelle mince cloison, toujours inébranlable,
Divise la pensée et la sensation !
Que d'êtres mitoyens tendent à l'union
Sans jamais surmonter la ligne insurmontable
Qui pour l'éternité les retient séparés !
Sans la précision de leurs justes degrés,
Comment trouverait-on dépendance durable
Et de l'un envers l'autre, et de tous envers toi ?
Si ta seule raison t'a désigné leur roi,
Si ta raison soumet tous leurs pouvoirs ensemble,
Ta raison en jouit, ta raison les rassemble.
Observe l'océan, et la terre, et les airs ;
Vois partout la matière attentive à produire :
Son sein s'enfle, s'agite, et bientôt se déchire.
Au dessus, à l'entour, au fond de l'univers,
Vois jusqu'où peut monter, s'enfoncer et s'étendre
Le progrès de la vie ardent à se répandre ;
Vaste chaine dont Dieu tient le premier anneau.
Là, tout être a son rang, sa place mesurée :
Soit nature terrestre ou nature éthérée,
L'ange, l'homme et la bête, et l'insecte et l'oiseau,
Coquillages, poissons, rien ne manque au tableau :
D'êtres vivifiés chaine immense et complète,
Ce que ne peut voir l'œil, atteindre la lunette,
De l'infini vers toi, de toi jusqu'au néant.
Un ordre gradué classant chaque puissance,
Si nous en déplaçons une au dessus de nous,

Or in the full creation leave a void,
Where, one step broken, the great scale's destroy'd;
From Nature's chain whatever link you strike,
Tenth, or ten thousandth, breaks the chain alike.

And, if each system in gradation roll,
Alike essential to th' amazing whole;
The least confusion but in one, not all
That system only, but the whole must fall.
Let Earth unbalanc'd from her orbit fly,
Planets and suns run lawless thro' the sky;
Let ruling Angels from their spheres be hurl'd,
Being on being wreck'd, and world on world,
Heav'n's whole foundations to their centre nod,
And Nature trembles, to the throne of God.
All this dread Order break!—for whom? for thee?
Vile Worm! O Madness! Pride! Impiety!

What if the foot, ordain'd the dust to tread,
Or hand, to toil, aspir'd to be the head?
What if the head, the eye, or ear repin'd
To serve mere engines to the ruling mind?
Just as absurd, for any part to claim

Nous serons déplacés par celles d'au dessous,
Sans quoi s'anéantit la céleste ordonnance ;
Le vide s'introduit dans l'ouvrage de Dieu.
Un échelon de moins détruit la grande échelle :
Un seul chaînon rompu rompt la chaîne éternelle ;
N'importe quel chaînon, et n'importe en quel lieu,
Dixième ou dix millième, aux deux bouts, au milieu.
Si l'ordre graduel qui meut chaque système
N'intéresse pas moins ce tout si surprenant,
La moindre brèche en l'un entraîne également
Sa chute, et celle aussi de ce grand tout lui-même.
Que la terre un instant, perdant son contrepoids,
S'égare en son chemin, sorte de son orbite,
Les astres, les soleils s'égarant à la suite,
Vont parcourir les cieux sans suivre aucunes lois.
L'ange ne régit plus sa sphère vagabonde,
L'être tombe sur l'être, un monde sur un monde;
Les fondements du ciel croulent dans leur milieu;
La nature frémit jusqu'au trône de Dieu;
L'ordre auguste n'est plus : et pour qui, ver de terre?
Pour toi seul! O folie, orgueil, impiété!
Vois dans le corps humain, vois quelle absurdité
Si le pied façonné pour fouler la poussière,
La main pour le travail, avaient la vanité
D'être au rang de la tête; et si l'œil, ou l'oreille,
Ou la tête, enivrés d'ambition pareille,
Regrettaient, murmuraient de n'être qu'instruments
De l'esprit qui les guide en tous leurs mouvements!

To be another in this gen'ral frame:
Just as absurd, to mourn the tasks or pains,
The great directing Mind of All ordains.

All are but parts of one stupendous whole,
Whose Body Nature is, and God the soul;
That, chang'd thro' all, and yet in all the same,
Great in the earth as in th' æthereal frame;
Warms in the sun, refreshes in the breeze,
Glows in the stars, and blossoms in the trees,
Lives thro' all life, extends thro' all extent,
Spreads undivided, operates unspent,
Breaths in our soul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair as heart,
As full, as perfect, in vile Man that mourns,
As the rapt Seraph that adores and burns;
To him no high, no low, no great, no small:
He fills, he bounds, connects, and equals all.

Cease then, nor order imperfection name:
Our proper bliss depends on what we blame.
Know thy own point: this kind, this due degree

Egale absurdité dans la grande fabrique ;
Si l'un veut être l'autre, ou bien si l'on se pique
D'attaquer, rejeter, remplir avec dégoût
Les lois du grand esprit, l'ordonnateur de tout.
Tout ce que nous voyons, d'un grand tout fait partie;
Son corps c'est la nature, et son âme c'est Dieu.
A son gré dans chaque être il se diversifie,
Restant toujours le même en tout temps, en tout lieu.
Sur la terre aussi grand qu'en son céleste empire,
Il est tout, il fait tout, la fraîcheur du zéphire,
La chaleur du soleil et la fleur des ormeaux,
Et le brillant éclat des éternels fanaux :
Il vit dans chaque vie, il remplit tout espace :
Toujours présent partout, et jamais divisé,
Produisant à toute heure, et jamais épuisé,
Il respire en notre ame, et façonnant la masse
De notre corps mortel, il a même grandeur
En formant un cheveu qu'en disposant un cœur :
Il a même grandeur dans l'homme qui murmure,
Que dans le séraphin, sublime créature
Qui brûle en adorant son divin créateur :
Pour lui ni haut ni bas, ni diverse mesure ;
Il remplit, circonscrit, égalise, unit tout.
Termine donc ta plainte, et dans ton vain dégoût
Cesse de critiquer l'ordre de la sagesse.
Nous blâmons ce qui fait notre bonheur réel.
Connais la propre place où t'a posé le ciel.
Dans le juste degré d'une aveugle faiblesse

Of blindness, weakness, heav'n bestows on thee:
Submit-In this, or any other sphere,
Secure to be as blest as thou canst bear;
Safe in the hand of one disposing Pow'r,
Or in the natal, or the mortal hour.
All nature is but art, unknown to thee;
All chance, direction, which thou canst not see;
All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal good:
And spite of pride, in erring reason's spite,
One truth is clear; WHATEVER IS, IS RIGHT.

Soumets-toi, t'assurant d'un destin aussi beau
Que le peut comporter le genre de ton être,
Soit dans ce monde, ou soit dans un monde nouveau,
Te reposant aux mains de ton souverain maître
L'ordonnateur de tout, l'artisan de ton sort
Au point de ta naissance, à celui de ta mort.
La nature est un art que tu ne peux connaître :
Le hasard est un ordre où tu ne peux rien voir :
La discorde, un accord qu'on ne peut concevoir.
Tout mal particulier fait que le tout prospère ;
Et malgré ton orgueil qui n'est content de rien,
Malgré l'égarement de ta raison si fière,
La vérité subsiste, et dit que tout est bien.

EPISTLE II.

Of the nature and state of Man, with respect to himself as an individual.

KNOW then thyself, presume not God to scan;
The proper study of mankind is Man.
Plac'd on this isthmus of a middle state,
A being darkly wise, and rudely great;
With too much knowledge for the sceptic side,
With too much Weakness for a stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or rest;
In doubt to deem himself a God, or beast;
In doubt his mind or body to prefer;
Born but to die, and reas'ning but to err;
Alike in ignorance, his reason such,
Whether he thinks too little, or too much:
Chaos of thought and passion, all confus'd;
Still by himself abus'd, or disabus'd;
Created half to rise, and half to fall;
Great Lord of all things, yet a prey to all;
Sole Judge of truth, in endless error hurl'd;
The glory, jest, and riddle of the world!
Go, wond'rous creature! mount where science guides,

EPITRE II.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu.

Connais-toi, c'est assez; ne scrute point ton Dieu:
L'étude propre à l'homme est celle de lui-même;
Sa place est dans une isthme; il garde le milieu
Parmi les rangs divers de l'éternel système.
A-la-fois haut et bas, aveugle et clairvoyant,
Il est trop éclairé pour le doute sceptique;
Trop faible pour atteindre à la fierté stoïque.
Doit-il rester oisif? doit-il être agissant?
Se croira-t-il un dieu? sera-t-il une brute?
De l'esprit ou du corps que doit-il préférer?
Il naît, c'est pour mourir; il pense, pour errer.
Souvent sa raison même accélère sa chute:
Penser trop ou trop peu, tout sert à l'égarer.
Chaos de passions, sans ordre en son système,
S'éclairant tour-à-tour, et s'aveuglant lui-même;
Créé pour s'élever, à tomber destiné;
Dominateur de tout, et toujours dominé;
Juge de vérité, chez qui l'erreur abonde;
La gloire, le jouet et l'énigme du monde.
Va donc; être étonnant! va, plein d'un fol espoir,

Go, measure earth, weigh air, and state the tides;
Instruct the planets in what orbs to run,
Correct old time, and regulate the sun;
Go, soar with Plato to th' empyreal sphere,
To the first good, first perfect, and first fair;
Or tread the mazy round his follow'rs trod,
And quitting sense call imitating God;
As eastern priests in giddy circles run,
And turn their heads, to imitate the sun.
Go, teach eternal wisdom how to rule;
Then drop into thyself, and be a fool!

Superior beings, when of late they saw
A mortal man unfold all Nature's law,
Admir'd such wisdom in an earthly shape,
And shew'd a Newton, as we show an ape.

Could he, whose rules the whirling comet bind,
Describe or fix one movement of his mind?
Who saw its fires here rise, and there descend,
Explain his own beginning, or his end?
Alas what wonder! man's superior part
Uncheck'd may rise, and climb from art to art;

Jusques où peut te faire atteindre le savoir.
Va mesurer la terre, en sonder les contrées ;
Apprends à peser l'air, à régler les marées ;
Montre sous quelles lois l'astre doit se mouvoir ;
Donne des lois au temps, au soleil une route ;
Prends l'essor de Platon à la céleste voûte,
Et pénètre avec lui dans un monde nouveau ;
Vois-y le premier bien, le parfait, le vrai beau ;
Ou, suivant les docteurs de sa subtile école,
Abstiens-toi de sentir, et crois sur leur parole
T'élever jusqu'à Dieu, devenir son pareil.
Comme un prêtre de l'Inde, en son erreur frivole,
Croit, tournoyant sans cesse, imiter le soleil,
Va donner des leçons à l'arbitre suprême ;
Puis du trône de Dieu descends jusqu'à toi-même,
Rentre dans ton néant, et dis : l'homme n'est rien.
  Quand du séjour céleste un heureux citoyen
Vit un sage mortel percer le grand système,
Admirant le succès de cette audace extrême,
De tant d'art dans un homme il fut presque jaloux :
Un Newton fut pour lui ce qu'un singe est pour nous.
  Ce Newton qui fixa la comète égarée
Sut-il fixer à l'ame une marche assurée ?
Il connut des soleils le progrès, le déclin :
Put-il développer son principe et sa fin ?
Le beau don de penser, noble part de notre être,
S'élève d'arts en arts, les sait tous embrasser.
S'agit-il du grand œuvre, et veut-on se connaître ?

But when his own great work is but begun,
What reason weaves, by passion is undone.

Trace science then, with modesty thy guide;
First strip off all her equipage of pride;
Deduct what is but vanity, or dress,
Or learning's luxury, or idleness;
Or tricks to shew the stretch of human brain,
Mere curious pleasure, or ingenious pain;
Expunge the whole, or lop th' excrescent parts
Of all our vices have created arts;
Then see how little the remaining sum,
Which serv'd the past, and must the times to come!

Two principles in human nature reign;
Self-love, to urge, and reason, to restrain;
Nor this a good, nor that a bad we call,
Each works its end, to move, or govern all:
And to their proper operation still,
Ascribe all good, to their improper, ill.

Self-love, the spring of motion, acts the soul;
Reason's comparing balance rules the whole.
Man, but for that, no action could attend,
And, but for this, were active to no end;
Fix'd like a plant on his peculiar spot,
To draw nutrition, propagate, and rot;
Or, meteor-like, flame lawless thro' the void,

Bientôt à cette étude il nous faut renoncer :
Jamais avec succès l'ouvrage ne s'achève ;
La passion détruit, ou la raison élève.
Entrons modestement aux routes du savoir ;
Dépouillons son orgueil d'un futile étalage,
Frivole afféterie et vaniteux langage ;
Luxe et faste érudits, et hautain nonchaloir ;
Et ces traits aiguisés, minutieux ouvrage
D'un esprit qui s'épuise à montrer son pouvoir.
Déracinons, livrons du moins à l'élagage
Ces vices dont nos arts viennent nous infecter ;
Et nous verrons alors le peu qu'on doit compter,
Qui fut dans tous les temps et doit être d'usage.
Amour-propre et raison, deux principes puissants,
Règnent au cœur humain sans relâche agissants :
L'un meut, l'autre retient. Et gardons-nous de prendre
Celui-là pour un mal, celui-ci pour un bien.
Tous deux vont au grand but par différent moyen,
L'un d'inviter sans cesse, et l'autre de défendre.
Selon que leur devoir est bien ou mal rempli,
Disons : là, c'est le bien, et le mal est ici.
Source du mouvement, l'un pousse la pensée ;
L'autre pèse, balance et règle le sujet.
Sans l'un, point d'action ; sans l'autre, point d'objet :
Nous serions, où la plante a sa tige fixée
Pour végéter, produire et pourrir dans les bois ;
Ou météore ardent dont la flamme rapide
Parcourant au hasard l'immensité du vide,

Destroying others, by himself destroy'd.
Most strength the moving principle requires;
Active its task, it prompts, impels, inspires;
Sedate and quiet, the comparing lies,
Form'd but to check, delib'rate, and advise.
Self-love still stronger, as its objets nigh;
Reason's at distance and in prospect lie;
That sees immediate good, by present sense;
Reason, the future, and the consequence;
Thicker than arguments, temptations throng,
At best more watchful this, but that more strong.
The action of the stronger to suspend,
Reason still use, to reason still attend:
Attention, habit and experience gains;
Each strengthens reason, and self-love restrains.
Let subtle schoolmen teach these friends to fight,
More studious to divide, than to unite;
And grace and virtue, sense and reason split,
With all the rash dexterity of wit.
Wits, just like fools, at war about a name,
Have full as oft, no meaning, or the same.
Self-love and reason to one end aspire,
Pain their aversion, pleasure their desire;
But greedy that, its object would devour,
This taste the honey, and not wound the flow'r:
Pleasure, or wrong or rightly understood,
Our greatest evil, or our greatest good.
Modes of self-love the passions we may call;

Détruit tout sur la route, et lui-même à-la-fois.
Le principe moteur est plus puissant, plus ferme;
Sa tâche est d'exciter, de presser, d'inspirer:
L'autre doit comparer, suspendre, modérer.
L'amour-propre s'anime en s'approchant du terme;
Tout son bien, tout son but c'est l'instant de jouir;
La raison voit au loin, regarde l'avenir,
En contemple avec soin la moindre circonstance.
Les penchants sont souvent vainqueurs des arguments;
La force est d'un côté, de l'autre la prudence.
Voulez-vous des penchants calmer la violence?
Employez la raison, suivez ses documents;
La froide attention, la sage expérience,
Modèrent l'amour-propre et servent la raison.
Que de subtils docteurs, ne cherchant qu'à combattre,
Brouillent ces deux amis, leur montrent à se battre,
Et s'efforcent à voir, tournant tout en poison,
La vertu sans attrait, la raison insensible!
Laissons ces beaux esprits de nature irascible
S'attaquer pour un mot, disputer sur un point
Qu'ils entendent de même, ou qu'ils n'entendent point.
Amour-propre et raison n'ont qu'une même vue,
Recherche du plaisir, fuite de la douleur:
Mais l'un veut dévorer l'objet qu'il s'attribue;
L'autre, extraire le miel sans offenser la fleur.
Recherche du plaisir, bien ou mal entendue,
Fait notre vrai tourment où notre vrai bonheur.
Toutes nos passions en leurs divers systèmes

'Tis real good, or seeming, moves them all.
But since not ev'ry good we can divide,
And reason bids us for our own provide;
Passions, tho' selfish, if their means be fair,
List under reason, and deserve her care:
Those, that imparted, court a nobler aim,
Exalt their kind, and take some virtue's name.

In lazy apathy let stoics boast
Their virtue fix'd; 'tis fix'd as in a frost,
Contracted all, retiring to the breast;
But strength of mind is exercise, not rest:
The rising tempest puts in act the soul,
Parts it may ravage, but preserves the whole.
On life's vast Ocean diversely we sail,
Reason the card, but passion is the gale:
Nor God alone in the still calm we find,
He mounts the storm, and walks upon the wind.

Passions, like elements, tho' born to fight,
Yet, mix'd and soften'd, in his work unite:

Sont les modes divers de l'amour de nous-mêmes.
Notre bien, soit réel, soit du moins apparent,
Vers l'objet desiré les meut incessamment.
Mais tout bien, tout objet n'est pas communicable :
La raison, qui se plaît à servir nos besoins,
Se prête à l'amour-propre, et l'aidant de ses soins,
(Pourvu qu'en ses moyens il n'ait rien de coupable)
Permet qu'il se concentre en ses seuls intérêts.
Mais quand la passion, partageant ses succès,
Rend l'homme cher à l'homme, utile à son semblable,
Sous le nom de vertu son genre est ennobli.
Qu'un fier stoïcien, de son orgueil rempli,
Vante de sa vertu l'immuable apathie,
C'est le repos de l'onde en glace convertie ;
Froide contraction qui des extrémités
Retire vers le cœur toutes les facultés.
Les forces de l'esprit s'accroissent par l'usage ;
Le repos les éteint. Notre âme dans l'orage
Double au profit du tout sa noble activité :
Au péril partiel il doit sa sureté.
L'océan de la vie est l'empire d'Eole ;
Il offre à naviger des secours différents,
La passion pour vent, la raison pour boussole.
Dieu ne se montre pas dans des calmes constants ;
Il plane sur l'orage, et marche sur les vents.
Comme les élements au combat destinées,
Les passions pourtant, avec art combinées,
Peuvent s'unir en paix dans l'ouvrage de Dieu.

Google

These, 'tis enough to temper and employ;
But what composes man, can man destroy?
Suffice that reason keep to nature's road,
Subject, compound them, follow her and God.

Love, hope, and joy, fair pleasure's smiling train,
Hate, fear, and grief, the family of pain,
These mix'd with art, and to due bounds confin'd,
Make, and maintain, the balance of the mind:
The lights and shades, whose well'accorded strife
Gives all the strength and colour of our life.

Pleasures are ever in our hands or eyes;
And when, in act they cease, in prospect rise;
Present to grasp, and future still to find,
The whole employ of body and of mind.
All spread their charms, but charm not all alike;
On diff'rent senses diff'rent objects strike:
Hence diff'rent passions more or less inflame,
As strong, or weak, the organs of the frame;
And hence one master passion in the breast,
Like Aaron's serpent, swallows up the rest.

Tenons-les, c'est assez, dans un juste milieu ;
Mais ne détruisons pas leur utile puissance.
L'homme détruira-t-il ce qui fait son essence ?
Il suffit, pour régler leurs élans incertains,
Que la sage raison soit docile et fidèle
Aux lois de la nature, aux célestes desseins.
La troupe du plaisir où la joie étincelle ;
L'amour et l'espérance au sourire flatteur,
Et l'effroi, le chagrin, enfants de la douleur,
Assemblés avec art, mêlés en juste dose,
Maintiennent l'équilibre où l'ame se repose :
Clair-obscur du tableau, coloris enchanteur
Dont la force et l'éclat répandus sur la vie,
Par un contraste heureux font naître l'harmonie.
De plaisirs renaissants un trésor précieux
Est toujours dans nos mains ou toujours sous nos yeux;
Et quand l'un disparaît, l'autre s'offre à la vue.
Se saisir du présent, chercher l'autre en tous lieux,
Et de l'ame et du corps est la tâche assidue.
Tous ils ont des attraits, mais attraits différents,
Frappant nos sens divers d'images différentes.
Delà nos passions, ou plus ou moins puissantes,
Dont la force, égalée à celle de nos sens,
Allume dans nos cœurs ou plus ou moins de flammes;
Et de là ces penchants, qui bientôt sans égaux,
Engloutissent tout autre, et subjuguent nos ames,
Comme autrefois le Nil vit au bord de ses eaux
Le serpent d'Aaron dévorer ses rivaux.

As man, perhaps, the moment of his breath,
Receives the lurking principle of death;
The young disease, that must subdue at length,
Grows with his growth, and strengthens with his strength:
So, cast and mingled with his very frame,
The mind's disease, its ruling passion came:
Each vital humour which should feed the whole,
Soon flows to this, in body and in soul;
Whatever warms the heart, or fills the head,
As the mind opens, and its functions spread,
Imagination plies her dang'rous art,
And pours it all upon the peccant part.

Nature its mother, habit is its nurse;
Wit, spirit, faculties, but make it worse;
Reason itself but gives it edge and pow'r,
As heav'n's blest beam turns vinegar more sow'r.
We, wretched subjects tho' to lawful sway,
In this weak queen, some fav'rite still obey.
Ah! if she lend not arms, as well as rules,
What can she more than tell us we are fools?
Teach us to mourn our nature, not to mend,
A sharp accuser, but a helpless friend!
Or from a judge, turn pleader, to persuade

L'homme reçoit peut-être, en recevant la vie,
Un principe caché qui recèle la mort;
Le mal naissant qui doit un jour finir son sort,
Avec lui, comme lui, croît et se fortifie.
Ainsi la maladie entée en notre esprit,
Y devient tôt ou tard passion dominante;
Ainsi l'ame et le corps ont leur gangrène lente,
Qui de leurs sucs vitaux avec eux se nourrit.
Le cœur s'echauffe-t-il? la raison s'étend-elle?
L'esprit s'enrichit-il de faculté nouvelle?
L'imagination vient s'y mêler soudain,
S'attache à l'endroit faible, y répand son venin.
Enfant du naturel, nourri par l'habitude,
Ce penchant va croissant par l'esprit, par l'étude;
Il empire des fruits de chaque faculté:
La raison même ajoute à sa malignité,
En aiguise la pointe, augmente sa puissance;
Comme on voit du soleil la bénigne influence
Fortifier l'acide en son acidité.
Nous, soumis vainement à des lois légitimes,
Sous une reine faible esclaves et victimes,
C'est à des favoris que nous obéissons.
La raison est sans arme, et n'a que des leçons;
Elle nous montrera notre faiblesse extrême:
Que peut-elle de plus? sa faiblesse est la même;
Elle enseigne à gémir, et ne peut corriger;
Elle sait accuser, sans savoir protéger.
De juge elle devient avocate subtile,

The choice we make, or justify it made;
Proud of an easy conquest all along,
She but removes weak passions for the strong;
So, when small humours gather to a gout,
The doctor fancies he has driv'n' them out.

Yes, nature's road must ever be prefer'd;
Reason is here no guide, but still a guard;
'Tis her's to rectify, not overthrow,
And treat this passion more as friend than foe:
A Mightier Pow'r the strong direction sends,
And sev'ral men impells to sev'ral ends:
Like varying winds; by other passions tost,
This drives them constant to a certain coast.
Let pow'r or knowledge, gold or glory please,
Or (oft more strong than all) the love of ease,
Thro' life' tis follow'd, ev'n at life's expence;
The merchant's toil, the sage's indolence,
The monk's humility, the hero's pride,
All, all alike, find reason on their side.

Th' eternal art, educing good from ill,
Grafts on this passion our best principle:

Prompte à faire valoir, par d'éloquents avis,
Le parti qu'on veut prendre ou celui qu'on a pris;
Et, fière d'obtenir une gloire facile,
Chasse un faible penchant pour céder au plus fort.
Ainsi le médecin qui par un docte effort,
Déplaçant les humeurs les convertit en goutte,
Du succès de son art ne veut faire aucun doute.
Préférons la nature, en prenant pour appui,
Non pour chef, la raison trop faible pour conduire;
Elle doit tout régler sans jamais rien détruire,
Se prêter au penchant, le traiter en ami.
C'est un plus haut pouvoir qui soutient et manie
De ce penchant vainqueur l'irrésistible effort,
Pour nous mener au but fixé par notre sort.
Les autres passions, comme un vent qui varie,
Nous balottent, errants de l'un à l'autre bord:
Celle-là nous entraîne et nous dirige au port.
Que l'on recherche l'or, le savoir, la puissance,
La gloire, le plaisir, ou même le repos,
(Passion qui souvent emporte la balance)
Toute la vie on suit cet objet de travaux:
Toute la vie, et même aux dépens de la vie.
L'humble religieux, le commerçant actif,
Le héros orgueilleux, le philosophe oisif,
Chacun dans son penchant sur la raison s'appuie.
C'est sur nos passions que l'artiste éternel,
Dans le mal apparent trouvant le bien réel,
Fonde de nos vertus la règle la plus sure.

'Tis thus, the mercury of man is fix'd,
Strong grows the virtue with his nature mix'd;
The dross cements what else were too refin'd,
And in one int'rest body acts with mind.

As fruits ungrateful to the planter's care,
On savage stocks inserted, learn to bear;
The surest virtues thus from passions shoot,
Wild nature's vigor working at the root.
What crops of wit and honesty appear,
From spleen, from obstinacy, hate, or fear!
See anger, zeal and fortitude supply;
Ev'n av'rice, prudence; sloth, philosophy;
Lust, thro' some certain strainers well refin'd,
Is gentle love, and charms all womankind;
Envy, to which th'ignoble mind's a slave,
Is emulation in the learn'd or brave:
Nor virtue, male or female, can we name,
But what will grow on pride, or grow on shame.

Thus nature gives us (let it check our pride)
The virtue nearest to our vice ally'd;

Notre esprit si léger, sorte de vif-argent,
Fixé par leur pouvoir, n'a plus rien de changeant;
La vertu s'affermit mêlée à la nature:
Toutes nos qualités prennent d'heureux accords:
L'élément trop subtil s'incorpore au solide;
Le concert s'établit entre l'ame et le corps.
Un fruit rebelle aux soins dans sa sève insipide,
Greffé sur sauvageon, prend des sucs savoureux.
Ainsi des passions le germe vigoureux
Affermit les vertus, en nourrit la racine,
Qu'un naturel ardent échauffe de ses feux.
  Que de vertus en nous tirent leur origine
De l'humeur obstinée ou de l'humeur chagrine!
Combien la doivent même à la haine, à la peur!
La colère fait naître et courage et vigueur:
L'avarice, prudence; et souvent la paresse,
Du philosophe calme entretient la sagesse.
Dans sa juste filière avec art contenu,
Le plaisir est l'amour, le charme continu
Du sexe fait pour plaire et fait pour la tendresse.
L'envie au teint livide, au regard abattu,
Vice à qui l'homme vil s'abandonne en esclave,
Est l'émulation du savant et du brave.
Dans l'homme et dans la femme il n'est point de vertu
Qui de honte ou d'orgueil tour-à-tour ne jaillisse.
  Humiliant aveu pour notre vanité!
La nature a voulu que dans l'humanité
Les vertus en péril tinssent de près au vice;

Reason the byas turns to good from ill,
And Nero reigns a Titus, if he will.
The fiery soul abhor'd in Catiline,
In Decius charms, in Curtius is divine:
The same ambition can destroy or save,
And makes a patriot, as it makes a knave.

This light and darkness in our chaos join'd,
What shall divide? The God within the mind.

Extremes in nature equal ends produce,
In man, they join to some mysterious use;
Tho' each by turns the other's bound invade,
As, in some well-wrought picture, light and shade,
And oft so mix, the diff'rence is too nice
Where ends the virtue, or begins the vice.

Fools! who from hence into the notion fall,
That vice or virtue there is none at all.
If white and black blend, soften, and unite
A thousand ways, is there no black or white?
Ask your own heart, and nothing is so plain;
'Tis to mistake them, costs the time and pain.

Vice is a monster of so frightful mien,
As, to be hated, needs but to be seen;

Mais la raison, adroite et sage directrice,
Tourne le mal en bien, les vices en vertus.
Néron, s'il l'eût voulu, pouvait être un Titus.
Dans un Catilina l'audace qu'on abhorre,
On l'aime en Décius, en Coclès on l'adore.
La même ambition peut détruire ou servir,
Sait faire un patriote ou bien un triumvir.
Qui saura, dans la nuit d'un chaos aussi sombre,
Distinguer, séparer la clarté d'avec l'ombre?
Qui?... Le Dieu qui nous parle au fond de notre cœur.
Quand la nature agit en unique moteur,
Toujours d'égales fins aux extrêmes répondent:
Pour quelque but secret dans l'homme ils se confondent.
L'un dans l'autre mêlés, comme aux tableaux parfaits
On marie avec art l'ombre avec la lumière,
Le vice et la vertu se tiennent de si près,
Qu'on n'en peut observer la trop faible barrière.
Malheur à qui par là prétendrait follement
Que le bien et le mal ne sont qu'un vrai néant!
Si le blanc et le noir se mélangent de sorte
Que sur l'un ou sur l'autre aucun d'eux ne l'emporte,
Conclura-t-on de là qu'on n'a ni noir ni blanc?
Interroge ton cœur, il saura te répondre.
S'il te faut du travail, ce n'est que pour confondre
Les simples notions qu'il donne clairement.
Le vice en sa laideur paraît un monstre horrible:
A son premier aspect on le hait, on le fuit.
Le voit-on trop souvent, il semble moins terrible;

Yet seen too oft, familiar with her face,
We first endure, then pity, then embrace.
But where th' extreme of vice, was ne'er agreed;
Ask, where's the North? at York', tis on the Tweed;
In Scotland, at the Orcades; and there,
At Greenland, Zembla, or the lord knows where.
No creature owns it in the first degree,
But thinks his neighbour further gone than he.
Ev'n those who dwell beneath its very zone,
Or never feel the rage, or never own;
What happier natures shrink at with affright,
The hard inhabitant contends is right.

Virtuous and vicious ev'ry man must be,
Few in th' extreme, but all in the degree:
'The rogue and fool by fits is fair and wise;
And ev'n the best, by fits, what they despise.
'Tis but by parts we follow good or ill,
For, vice or virtue, self directs it still;
Each individual seeks a sev'ral goal:
But heav'n's great view is one, and that the whole;
That counter-works each folly and caprice;
That disappoints th' effect of ev'ry vice:
That, happy frailties to all ranks apply'd,
Shame to the virgin, to the matron pride,
Fear to the statesman, rashness to the chief,

On le souffre, on le plaint, et bientôt on le suit.
Jusqu'où va son excès? tout le monde l'ignore.
Cherchez le Nord : l'Anglais chez l'Ecossais le voit;
Chez les Orcadiens un Ecossais le croit;
Allez-y, l'habitant va vous nommer encore
Le Groenland, la Zemble, où Dieu sait quel endroit.
Personne ne croit être au fond du précipice;
Chacun voit son voisin y descendre plus bas :
Et qui vivrait à plein sous la zone du vice,
Ou ne le sentirait ou ne l'avoûrait pas.
Ce qui ferait frémir l'ame pure et novice,
Paraîtra sans danger, et peut-être vertu,
A l'homme acclimaté dans un air corrompu.
Tout homme est vertueux et vicieux ensemble :
On n'est rien tout-à-fait; tout jusqu'à certain point.
Le méchant, par accès, à l'homme bon ressemble :
Le bon fait par accès ce qu'il n'approuve point.
Nous ne suivons le bien ni le mal qu'en partie :
Notre amour-propre seul, bien ou mal éclairé,
Du vice à la vertu nous balotte à son gré.
Chacun vise à son but suivant sa propre envie;
Mais Dieu n'a qu'un objet, l'universalité.
Il combat la folie, arrête le caprice,
Fait avorter les vœux, les systèmes du vice.
Par lui d'heureux défauts chaque état est doté :
La vierge a dans sa honte un appui salutaire;
La matrone repose en sa juste fierté;
Le ministre est craintif, le guerrier téméraire;

To kings presumption, and to crowds belief:
That, virtue's ends from vanity can raise,
Which seeks no int'rest, no reward but praise;
And build on wants, and on defects of mind,
The joy, the peace, the glory of mankind.

Heav'n, forming each on other to depend,
A master, or a servant, or a friend,
Bids each on other for assistance call,
'Till one man's weakness grows the strength of all.
Wants, frailties, passions, closer still ally
The common int'rest, or endear the tie:
To these we owe true friendship, love sincere,
Each home-felt joy that life inherits here!
Yet from the same we learn, in its decline,
Those joys, those loves, those int'rests to resign;
Taught half by reason, half by mere decay,
To welcome death, and calmly pass away.

Whate'er the passion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himself.
The learn'd is happy, nature to explore;
The fool is happy, that he knows no more;
The rich is happy in the plenty giv'n;
The poor contented with the care of heav'n.

Les rois ont la hauteur qui soumet le vulgaire ;
Les peuples, l'ignorance et la crédulité.
Dieu tire des vertus de la vanité même,
Qui ne veut d'autre prix que la célébrité.
Les défaut de chacun sont dans le grand système ;
Gloire, paix et bonheur pour la totalité.
Le ciel, par des rapports de juste dépendance,
Entre parents, voisins, maîtres, valets, amis,
Assure à tous besoins mutuelle assistance :
Le faible devient fort des moyens réunis.
Nos défauts, nos besoins, par des liens chéris
Des intérêts communs resserrent l'alliance :
On leur doit les bienfaits de la sainte amitié,
Et le sincère amour, et la tendre pitié,
Et ces plaisirs si purs, nés de la conscience,
Que le cœur satisfait goûte dans le silence.
C'est par eux qu'on apprend, dans les jours du déclin,
A quitter les plaisirs les amours sans chagrin,
Quand, moitié la raison, moitié la décadence,
Nous font voir le trépas d'un œil calme et serein.
Quelque penchant qu'on ait, quelqu'objet qu'on embrasse,
La réputation, le savoir ou le gain,
Tous préfèrent leur sort au sort de leur voisin.
Le savant suit gaîment la nature à la trace :
Le sot aussi gaîment se passe de savoir :
Le riche se complaît au sein de l'abondance :
Le pauvre confiant attend la Providence :
L'aveugle et le boiteux, du matin jusqu'au soir,

See the blind beggar dance, the cripple sing,
The sot a hero, lunatic a king;
The starving chymist in his golden views
Supremely blest, the poet in his muse.

See some strange comfort ev'ry state attend,
And pride bestow'd on all, a common friend;
See some fit passion ev'ry age supply,
Hope travels thro', nor quits us when we die.

Behold the child, by nature's kindly law,
Pleas'd with a rattle, tickled with a straw:
Some livelier play-thing gives his youth delight,
A little louder, but as empty quite:
Scarfs, garters, gold, amuse his riper stage,
And beads and pray'r-books are the toys of age;
Pleas'd with this bauble still, as that before;
'Till tir'd he sleeps, and life's poor play is o'er.

Mean-while opinion gilds with varying rays
Those painted clouds that beautify our days;
Each want of happiness by hope supply'd,
And each vacuity of sense by pride:

De la danse ou du chant se font un bien suprême :
Le chimiste affamé goûte un bonheur extrême,
Entouré des tas d'or dont il nourrit l'espoir :
Le manant dans l'ivresse à de hauts faits s'amuse ;
Il se croit un héros, tout cède à son pouvoir :
L'insensé se fait roi : le poète a sa muse.
Chaque état sait jouir d'un bonheur assez doux :
L'orgueil, ami commun, le leur prodigue à tous ;
Il sait donner des goûts, des plaisirs à chaque âge.
L'espérance avec nous incessamment voyage,
Et son charme nous suit même aux bras de la mort.
Vois l'enfant au berceau, vois ses lèvres sourire
Quand la paille légère en chatouille le bord :
Sa loi, c'est la nature ; un hochet, son trésor.
Plus grand, d'autres jouets ont droit de le séduire ;
Plaisirs un peu plus vifs, et pourtant aussi vains.
Son âge mûr, frivole en de graves desseins,
D'écharpes, de cordons, de rouleaux d'or s'amuse ;
Et lorsqu'à ses vieux ans tout plaisir se refuse,
Heures et chapelets sont ses jouets du soir.
A la fin, fatigué de sa tâche remplie,
Il s'épuise, il s'endort, et la farce est finie.
Ainsi l'opinion, prompte à nous décevoir,
Avec un pinceau d'or colore notre vie,
Par ses rayons changeants tour-à-tour embellie.
Manque-t-on d'un bonheur ? on jouit de l'espoir :
Manque-t-on de raison ? l'orgueil vient y pourvoir.
Ce que pourrait abattre une étude suivie,

These build as fast as knowledge can destroy;
In folly's cup still laughs the bubble, joy;
One prospect lost, another still we gain,
And not a vanity is giv'n in vain:
Ev'n mean self-love becomes, by force divine,
The scale to measure others wants by thine.
See! and confess', one comfort still must rise,
'Tis this, tho' man's a fool, yet GOD IS WISE.

L'espérance et l'orgueil savent le rebâtir ;
Et dans la coupe d'or, où nage la folie,
Eclate à chaque instant la bulle du plaisir.
Un espoir nous échappe, un autre lui succède :
Ta sotte vanité n'est pas un vain remède ;
Et le vil amour-propre est un terme moyen
Pour les besoins d'autrui mesurés par le tien.
Vois donc la vérité, qui, perçant le nuage,
Réprime ton murmure, et te dit pour ton bien :
Si l'homme est insensé, Dieu n'en est pas moins sage.

EPISTLE III.

Of the nature and state of Man, with respect to society.

HERE then we rest: « The universal cause
« Acts to one end, but acts by various laws. »
In all the madness of superfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth,
Let this great truth be present nigth and day;
But most be present, if we preach, or pray.

Look round our world: behold the chain of love.
Combining all bellow, and all above.
See, plastic nature working to this end,
The single atoms each to other tend,
Attract, attracted to, the next in place,
Form'd and impell'd, its neighbour to embrace.
See matter next, with various life endu'd,
Press to one centre still, the gen'ral good.
See dying vegetables life sustain,

ÉPITRE III.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport à la Société.

Ce principe est donc vrai : « L'éternelle sagesse
« Agit pour un seul but, mais par diverses lois. «
La vérité nous parle, écoutons-en la voix.
Au milieu des erreurs d'une ardente jeunesse,
Des excès de l'orgueil, de ceux de la richesse,
Ayons-la, s'il se peut, nuit et jour sous les yeux ;
Méditons-la surtout quand nous voulons instruire,
Et quand nous élevons notre ame vers les cieux.
Observe l'univers ; vois comme tout conspire
Dans les plaines du ciel, au terrestre séjour,
A s'unir enchaîné par des liens d'amour.
Vois partout la nature attentive à sa tâche,
En ses travaux divers suivre un même dessein ;
L'atome vers l'atome entraîné sans relâche,
Attirant, attiré, s'unir à son voisin.
Vois comme, organisée en diverse manière,
La faculté vitale anime la matière,
L'élançant, la pressant vers un centre commun,
Le bien universel où doit tendre chacun.
Les végétaux mourants sont des sources de vie,

See life dissolving, vegetate again.
All forms that perish other forms supply,
(By turns they catch the vital breath, and die;)
Like bubbles on the sea of matter born,
They rise, they break, and to that sea return.
Nothing is foreign; parts relate to whole:
One all extending, all preserving soul
Connects each being, greatest with the least;
Made beast in aid of man, and man of beast:
All serv'd, all serving! nothing stands alone;
The chain holds on, and where it ends, unknown!

Has God, thou fool! work'd solely for thy good,
Thy joy, thy pastime, thy attire, thy food?
Who for thy table feeds the wanton fawn,
For him as kindly spreads the flow'ry lawn:
Is it for thee the lark ascends and sings?
Joy tunes his voice, joy elevates his wings.
Is it for thee the linnet pours his throat?
Loves of his own, and raptures swell the note.
The bounding steed you pompously bestride,

Qui, cessant à son tour, retourne aux végétaux.
Une forme périt, d'une autre elle est suivie :
Tout passe tour-à-tour à des destins nouveaux,
Et de l'être au néant, et du néant à l'être.
Telle on voit sur les mers la bulle d'eau paraître ;
Elle s'élève, éclate, et retombe à la mer.
Rien d'etranger au tout, rien qui n'en soit partie :
Jamais rien n'est de trop ; jamais rien ne se perd.
Du grand conservateur la puissance infinie
Est par-tout, unit tout ; un éternel concert
Joint le petit au grand ; tout est servi, tout sert :
L'homme est fait pour la bête, et la bête pour l'homme ;
Rien n'existe isolé : l'œuvre ainsi se consomme ;
La chaine se propage en ordre continu.
Où doit-elle finir ? le terme est inconnu.
Homme insensé ! crois-tu que pour ta nourriture,
Pour ton amusement, tes plaisirs, ta parure,
Que pour toi seul enfin le ciel ait travaillé ?
Ce fan que pour ta table élève la nature,
N'est-ce donc pas pour lui que, de fleurs émaillé,
Le fin gazon des près étale sa verdure ?
Est-ce pour toi, dis-moi, que jusqu'au haut des airs
On voit en gazouillant s'élever l'alouette ?
Les transports du plaisir animent ses concerts ;
Ils soutiennent son aile ; et la tendre fauvette
Adresse au seul amour sa douce chansonnette.
Ton art avec orgueil manie un fier coursier ;
Ne partage-t-il pas avec son cavalier

Shares with his lord the pleasure and the pride.
Is thine alone the seed that strows the plain?
The birds of heav'n shall vindicate their grain:
Thine the full harvest of the golden year?
Part pays, and justly, the deserving steer.
The hog, that plows not, nor obeys thy call,
Lives on the labours of this lord of all.

Know, nature's children shall divide her care;
The fur that warms a monarch, warm'd a bear.
While man exclaims, « see all things for my use!
« See man for mine, » replies a pamper'd goose:
What care to tend, to lodge, to cram, to treat him!
All this he knows; but not that 'tis to eat him.
As far as goose could judge, he reason'd right,
But as to man, mistook the matter quite:
And just as short of reason, he must fall,
Who thinks all made for one, not one for all.

Grant, that the pow'rful still the weak controul;
Be man the wit and tyrant of the whole:
Nature that tyrant checks; he only knows,
And helps, another creature's wants and woes.
Say will the falcon, stooping from above,
Smit with her varying plumage, spare the dove?

De ses élans réglés la noble jouissance ?
Les champs se couvrent-ils pour toi seul de semence ?
L'oiseau du ciel attend et réclame son grain :
Et quand d'épis dorés une moisson foisonne,
N'est-elle qu'à toi seul ? et le bœuf qui sillonne
N'y trouvera-t-il pas son salaire certain ?
L'indocile pourceau, qui ne veut reconnaître
De crainte ni de loi, de devoir ni de frein,
Ne vit-il pas aussi des labeurs de son maître,
Ce maître universel, unique souverain ?
Tous les nombreux enfants de la mère nature
Ont droit à tous ses soins. Vois-tu cette fourrure ?
Elle échauffe un monarque, elle échauffait un ours.
Tu t'écriéras en vain, Tout est pour mon usage.
L'homme est fait pour le mien, dit l'oison aussi sage,
L'oison que l'homme engraisse et soigne tous les jours.
L'oison raisonne en bête ; et c'est même sottise
De penser, dans l'accès de ton orgueil jaloux,
Que tous sont faits pour un, et non pas un pour tous.
Que l'humaine industrie à son gré tyrannise
Les êtres plus bornés qui vivent ici bas :
Le veux-tu ? j'y consens ; mais tu ne le peux pas,
Ton propre naturel répugne à l'entreprise ;
Ta nature sensible au besoin étranger
Te le fait à-la-fois connaître et soulager.
Le faucon mieux que toi vise à la tyrannie :
Lorsque sur la colombe il plane au haut des airs,
De son éclat changeant a-t-il l'ame ravie ?

Admires the jay the insect's gilded wings?
Or hears the hawk when Philomela sings?
Man cares for all: to birds he gives his woods,
To beasts his pastures, and to fish his floods;
For some his int'rest prompts him to provide,
For more his pleasure, yet for more his pride:
All feed on one vain patron, and enjoy
Th' extensive blessing of his luxury.
That very life his learned hunger craves,
He saves from famine, from the savage saves;
Nay, feasts the animal he dooms his feast,
And 'till he ends the being, makes it blest:
Which sees no more the stroke, or feels the pain,
Than favour'd man, by touch ætherial slain.
The creature had his feast of life before;
Thou too must perish, when thy feast is o'er!

To each unthinking being, heav'n a friend,
Gives not the useless knowledge of its end;
To man imparts it; but with such a view
As, while he dreads it, makes him hope it too;
The hour conceal'd, and so remote the fear,
Death still draws nearer, never seeming near.

Le geai, donnant la chasse aux insectes divers,
Admirera-t-il l'or qui brille sur leur aile ?
Le hibou se plaît-il aux chants de Philomèle ?
L'homme veille sur tous : il protège à-la-fois
Le poisson dans ses eaux, et l'oiseau dans ses bois ;
A l'animal paissant il donne un pâturage :
A prendre soin des uns son intérêt l'engage :
D'autres à nos plaisirs doivent leur sûreté ;
Un plus grand nombre encore à notre vanité.
Sur l'orgueil du patron la foule parasite
Vit des soins assidus d'un luxe sans limite :
Ce que son goût savant prétend se réserver,
De la faim, des périls il sait le préserver.
Jusqu'à l'instant fatal où l'homme l'assassine,
L'innocent animal qu'à sa table il destine,
Régalé par ses soins, jouit d'un sort heureux
Sans craindre l'avenir, sans prévoir sa ruine.
C'est ainsi qu'un mortel favorisé des cieux,
Reçoit sans le savoir la foudre qui le frappe.
Ils ont joui de l'être avant qu'il leur échappe.
Et toi, ne fais-tu pas même perte à ton tour ?
Ne t'échappe-t-il pas après la jouissance ?
  Les êtres non pensants n'ont pas la connaissance
De l'arrêt qui leur marque à tous un dernier jour :
Le ciel veut que leur fin leur demeure inconnue ;
Il la montre aux humains, mais sous tel point de vue,
Que l'homme qui la craint semble aussi la chercher :
On la croit toujours loin, elle a beau s'approcher.

Great standing miracle! that heav'n assign'd
Its only thinking thing, this turn of mind.

Whether with reason, or with instinct blest,
Know, all enjoy that pow'r which suits them best;
To bliss, alike, by that direction tend,
And find the means proportion'd to their end.
Say, where full instinct is th' unerring guide,
What pope or council can they need beside?
Reason, however able, cool at best,
Cares not for service, or but serves when prest,
Stays till we call, and then not often near;
But honest instinct comes a volunteer.
Sure never to o'er-shoot, but just to hit;
While still too wide or short is human wit;
Sure by quick nature happiness to gain,
Which heavier reason labours at in vain.
This too serves always, reason never long;
One must go right, the other may go wrong.
See then the acting and comparing pow'rs
One in their nature, which are two in ours;
And reason raise o'er instinct, as you can;

Grand miracle du ciel, qu'il n'ait dans sa clémence
Donné ce tour d'esprit qu'au seul être qui pense !
Tous les êtres, d'instinct ou de raison dotés,
Ont pour leur propre bien leurs propres facultés :
Tous, par même principe, avec même tendance,
Poursuivent le bonheur, et trouvent le chemin
Qui les conduit le mieux à leur diverse fin.
Ceux que guident l'instinct marchent en assurance ;
Sans pape ni concile ils sont exempts d'erreur.
La raison à son art mêle aussi sa froideur :
La raison sert sans zèle, et ne sert que forcée :
Toujours lente en sa marche, et toujours compassée,
Elle attend qu'on l'appelle, et se tient à l'écart.
L'instinct, plus généreux, sans recherche et sans art
S'offre, se presse, accourt ; esclave volontaire,
Il frappe juste au but avec sécurité,
Tandis que notre esprit, fautif en toute affaire,
Ou manque de l'atteindre, ou bien frappe à côté.
L'instinct vole au bonheur avec rapidité,
Tandis que la raison, dans sa marche pesante
Le suit avec effort, s'y montre insuffisante :
L'un sert sans intervalle, et l'autre à volonté ;
L'un va droit à son but, l'autre souvent s'égare.
La faculté qui meut et celle qui compare,
S'unissant dans l'instinct, agissent à-la-fois ;
La raison les altère en séparant leurs droits.
Préfère, si tu peux, dans ton orgueil extrême,
A l'instinct la raison et ses frivoles lois :

In this 'tis God directs, inthat 'tis man.

Who taught the nations of the field and wood,
To shun their poison, and to chuse their food?
Præscient, the tydes or tempests to withstand,
Build on the wave, or arch beneath the sand?
Who made the spider parallels design,
Sure as de Moivre, without rule or line?
Who bid the storck, Columbus-like, explore
Heav'ns not his own, and worlds unknown before?
Who calls the council, states the certain day,
Who forms the phalanx, and who points the way?

God, in the nature of each being, founds
Its proper bliss, and sets its proper bounds:
But as he fram'd a whole, the whole to bless,
On mutual Wants built mutual happiness:
So from the first eternal order ran,
And creature link'd to creature, man to man.
Whate'er of lif all-quick'ning æther keeps,
Or breaths thro' air, or shoots beneath the deeps,
Or pours profuse on earth; one nature feeds
The vital flame, and swells the genial seeds.

En elle l'homme agit ; dans l'instinct, c'est Dieu même.
Qui fait aux habitants de la terre et des eaux
Eviter les poisons et choisir leur pâture ?
Qui règle un animal, dans sa méthode sûre
De voûter sous le sable, ou bâtir sur les flots,
Pour résister sans peine aux fureurs de l'orage,
Au flux de l'océan que son instinct présage ?
Qui conduit Arachné, sans règle et sans compas,
A tracer justement d'exactes parallèles ?
De Moivre[1] en son travail ne la surpasse pas.
Vois voler la cigogne en cent divers climats,
Cherchant, nouveau Colomb, à l'aide de ses ailes
Sous les cieux étrangers des demeures nouvelles :
On s'assemble en conseil, on fixe le départ ;
On indique la route, on forme la phalange :
Tout suit un ordre exact où rien ne se dérange.
Qui donne à des oiseaux tant de sagesse et d'art ?
Le ciel mit au pouvoir de chaque créature
Les moyens de bonheur propres à sa nature.
L'ordonnateur du tout, l'auteur de l'univers,
Des mutuels besoins se plaît à faire naître
Le bonheur mutuel de tant d'êtres divers.
Ainsi l'ordre éternel, premier acte du maître,
A lié l'homme à l'homme, ainsi que l'être à l'être :
Tout ce que sa puissance anima dans les cieux,
Tout ce qu'il a placé dans l'air, sous l'onde, sur la terre,
Reçut un feu vital, dont la commune mère
Fait éclore à propos des germes fructueux.

[1] Célèbre Mathématicien Anglais.

Not man alone, but all that roam wood,
Or wing the sky, or roll along the flood,
Each loves, itself; but not itself alone,
Each sex desires alike, 'till two are one:
Nor ends the pleasure with the fierce embrace;
They love themselves, a third time, in their race.
Thus beast and bird their common charge attend,
The mothers nurse it, and the sires defend;
The young dismiss'd to wander earth or air;
There stops the instinct, and there ends the care;
The link dissolves, each seeks a fresh embrace,
Another love succeeds, another race.

A longer care man's helpless kind demands;
That longer care contracts more lasting bands:
Reflection, reason, still the ties improve,
At once extend the int'rest, and the love;
With choice we fix, with sympathy we burn;
Each virtue in each passion takes its turn;
And still new needs, new helps, new habits rise,

L'homme n'est pas le seul que guide ce système :
Ce qui court dans les bois ou vole dans les airs,
Ce qui rampe sur terre ou nage dans les mers,
Tout s'aime ; et ce n'est pas en soi que l'on s'aime :
Chaque sexe, poussé par un instinct commun,
S'attire, et veut s'unir pour ne faire plus qu'un.
Ce n'est point un amour que la volupté chasse ;
Une troisième fois ils s'aiment dans leur race.
Sa naissance chérie impose le devoir
Aux mères de nourrir, aux pères de défendre.
Les petits sortent-ils de l'âge faible et tendre ?
Sur la terre ou dans l'air peuvent-ils se pourvoir ?
Là s'arrête l'instinct, là tous les soins finissent :
Les liens sont rompus, d'autres nœuds s'assortissent ;
Un autre amour succède, il naît un autre essaim.
  Plus tardif à s'aider, il faut au genre humain
Des soins plus prolongés : heureuse servitude,
Qui d'un lien durable entraîne l'habitude :
Doux nœuds que la raison vient resserrer encor.
Elle étend l'intérêt, augmente la tendresse ;
On se fixe par choix, on s'enflamme d'accord.
L'amour et la vertu, par un semblable effort,
L'un l'autre s'exaltant dans une douce ivresse,
Font naître de nouveau les besoins, les secours :
Source de bonheur pur, tige de bienfaisance,
Où la douce habitude, agissant tous les jours,
Ente le fruit si doux de la reconnaissance.
Une race produit tandis qu'une autre avance :

That graft benevolence on charities.
Still as one brood, and as another rose,
These nat'ral love maintain'd habitual those;
The last, scarce ripen'd into perfect man,
Saw helpless him from whom their life began:
Mem'ry and fore-cast, just returns engage,
That pointed back to youth, this on to age;
While pleasure, gratitude, and hope combin'd,
Still spread the int'rest, and preserv'd the kind.

Nor think, in nature's state they blindly trod;
The state of nature was the reign of God;
Self-love, and social, at her birth began,
Union the bond of all things, and of man.
Pride then was not; nor arts, that pride to aid;
Man walk'd with beast, joint tenant of the shade;
The same his table, and the same his bed;
No murder cloath'd him, and no murder fed.
In the same temple, the resounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God:
The shrine with gore unstain'd, with gold undrest,
Unbrib'd, unbloody, stood the blameless priest:
Heav'n's attribute was universal care,

Le ciel leur a donné deux maîtres différents,
La nature aux petits, et l'habitude aux grands.
Devenus hommes faits, bientôt ils vont connaître
Les besoins si touchants de qui les a fait naître,
Et par de tendres soins leur conserva le jour.
Ainsi la prévoyance attendant la vieillesse,
Ainsi le souvenir retraçant la jeunesse,
Font naître de concert un utile retour
De devoirs, de bienfaits, de plaisirs et d'amour,
Qui maintient l'intérêt et préserve l'espèce.
Gardez-vous d'un penser injuste et criminel;
Ne vous figurez pas qu'en l'état de nature
On vît marcher sans frein l'aveugle créature.
Ce temps, ce premier temps fut le règne du ciel:
L'union fut la loi de l'homme et de tout être:
Point d'orgueil, ni ces arts qui le servent trop bien;
Et l'homme et l'animal avaient au pied d'un hêtre
Même toît, même lit, sans se disputer rien.
Sans meurtres et sans soins l'homme simple et champêtre
Trouvait son aliment, trouvait son entretien:
Un seul et même temple, une sonore enceinte
Dans le sein des forêts rassemblait à-la-fois
Les êtres que le ciel a doués de la voix;
Chantant leur dieu commun, ils l'adoraient sans crainte:
Point d'autel paré d'or, de marbre ensanglanté.
Un prêtre sans couteaux et sans vénalité,
Vraiment saint, vraiment pur, exempt de tous reproches.
Un soin universel était l'emploi de Dieu.

And man's prerogative to rule, but spare.
Ah! how unlike the man of times to come!
Of half that live the butcher and the tomb;
Who, foe to nature, hears the gen'ral groan,
Murders their species, and betrays his own.
But just disease to luxury succeeds,
And ev'ry death it's own avenger breeds;
The fury-passions from that blood began,
And turn'd on man a fiercer savage, man.

See him from Nature rising slow to art!
To copy instinct then was reason's part;
Thus then to man the voice of nature spake. —
« Go! from the creatures thy instructions take;
« Learn from the birds, what food the thickets yield;
« Learn from the beasts, the physick of the field:
« Thy arts of building from the bee receive;
« Learn of the mole to plow, the worm to weave;
« Learn of the little Nautilus to sail,
« Spread the thin oar, and catch the driving gale.
« Here too all forms of social union find,
« And hence let reason, late, instruct mankind:

L'homme régnait en père, et son joug pesait peu :
Qu'il devint différent dans les siècles plus proches !
Meurtrier et tombeau de tant d'êtres vivants,
Il entend sans pitié tous leurs gémissements ;
Il trahit la nature, il se trahit lui-même.
Bientôt la maladie enfante la douleur ;
Il souffre, il est puni de sa rigueur extrême :
Son luxe meurtrier trouve un juste vengeur :
Nourri de sang, il prend un caractère atroce :
Bientôt ses passions vont jusqu'à la fureur.
Entouré d'ennemis dont il s'est fait l'horreur,
L'homme armé contre l'homme en est le plus féroce.
Voyons-le par degrés jusqu'à l'art s'élever :
Sa raison suit l'instinct, s'attache à l'observer ;
Il écoute, il entend la voix de la Nature.
« Va, dit-elle, où l'instinct peut te faire arriver ;
« Prends d'utiles leçons de chaque créature ;
« L'oiseau t'indiquera le fruit sous les halliers,
« Et l'animal qui paît, les vertus de l'herbage.
« Que la taupe en creusant te forme au labourage,
« L'abeille à maçonner sur des plans réguliers ;
« Un ver t'enseignera l'art de tisser la toile.
« Et veux-tu que les mers te portent sans danger ?
« Du petit Nautilus apprends à naviger,
« A saisir un vent frais, à déployer la voile.
« Si tu sais dans ses mœurs observer l'animal,
« Tu vois le germe heureux du lien social :
« Ta raison attentive à la fin en profite,

« Here subterranean works and cities see;
« There towns aerial on the waving tree,
« Learn each small people's genius, policies;
« The ant's republick, and the realm of bees;
« How those in common all their stores bestow,
« And anarchy without confusion know;
« And these for ever, tho' a monarch reign,
« Their sep'rate cells and properties maintain.
« Mark what unvary'd laws preserve their state,
« Laws wise as nature, and as fix'd as fate.
« In vain thy reason finer webs shall draw,
« Entangle justice in her net of law,
« And right, too rigid, harden into wrong;
« Still for the strong too weak, the weak too strong.
« Yet go! and thus o'er all the creatures sway,
« Thus let the wiser make the rest obey,
« And for those arts mere instinct could afford,
« Be crown'd as monarchs, or as Gods ador'd. »

Great Nature spoke; observant men obey'd;
Cities were built, societies were made:
Here rose one little state; another near;

« Et te règle à ton tour sur l'ordre qu'elle imite.
« Là, ce sont des cités, chef-d'œuvres souterrains ;
« Ici, palais en l'air suspendus aux feuillages.
« Des animaux divers observe les usages,
« La police diverse et les divers instincts.
« Le peuple des fourmis s'assemble en république :
« L'abeille s'asservit à l'ordre monarchique.
« Dans un trésor commun, là tout est apporté ;
« Un ordre exact y règne avec la liberté :
« Ici, sous le pouvoir d'un maître despotique,
« Chacun jouit en paix de sa propriété.
« Approfondis les lois qui font leur sûreté ;
« Simples et sages lois comme l'est la nature,
« Immuables décrets comme ceux du destin.
« Vainement ta raison, plus subtile et moins sûre,
« Se piquant d'enchérir par un tissu plus fin,
« Aux réseaux de la loi génera la justice,
« Jusqu'à la rendre injuste en sa dure police :
« Un droit si rigoureux produira mille torts,
« Pour les faibles trop dur, trop faible pour les forts.
« Va pourtant ! va régner sur tout ce qui respire ;
« Qu'à l'être industrieux appartienne l'empire,
« Et qu'il soit pour des arts que l'instinct connaît mieux,
« Servi comme monarque, ou mis au rang des dieux. »

Ainsi dit la Nature, et l'homme fut docile :
Le genre humain s'assemble ; on bâtit des cités ;
Un faible Etat s'élève ; un autre à ses côtés,
Par crainte ou par penchant, s'unit au même asile.

Grew by like means, and join'd thro' love, or fear.
Did here the trees with ruddier burden bend,
And there the streams in purer rills descend?
What war could ravish, commerce could bestow,
And he return'd a friend, who came a foe.
Converse and love mankind might strongly draw,
When love was liberty, and nature law.
Thus states were form'd; the name of king unknown,
'Till common int'rest plac'd the sway in one.
'Twas virtue only (or in arts, or arms,
Diffusing blessings, or averting harms)
The same which in a sire the sons obey'd,
A prince the father of a people made.

'Till then, by nature crown'd, each patriarch sate,
King, Priest, and parent of his growing state;
On him, their second providence, they hung,
Their law, his eye: their oracle, his tongue.
He, from the wond'ring furrow call'd their food,
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monsters of th' abyss profound,
Or fetch th' aerial eagle to the ground.
'Till drooping, sick'ning, dying, they began

Un verger tente-t-il par les fruits les plus beaux?
Un ruisseau roule-t-il les plus limpides eaux?
Ce qu'eût ravi la force est cédé par échange;
L'inimitié soudain en amitié se change.
Tant que libre en ses vœux et maître de sa foi,
De la seule nature on recevait la loi,
L'amitié, le commerce, étaient de fortes chaînes.
Tels les Etats naissants se formèrent sans gênes,
Sans craindre un magistrat, sans connaître de roi:
Mais l'intérêt commun, la commune défense,
Bientôt aux mains d'un seul remirent la puissance.
Au seul mérite alors on voulut obéir,
Soit au talent guerrier qui protége et rassure,
Soit au talent des arts enseignant à jouir;
Sacrée autorité, dont la source si pure
Fait révérer un père, et rend son joug si doux;
Tel fut le premier roi, nommé père de tous.
Ainsi fut couronné des mains de la nature
Un patriarche, père et pontife à-la-fois:
D'une autre Providence il exerce les droits;
Son regard est la loi, sa parole un oracle;
Chaque jour adoré pour un nouveau miracle,
Il enseigne à tirer du sillon étonné
L'aliment salutaire à l'homme destiné;
Il allume la flamme; il sait diriger l'onde;
Il sait arracher l'Orque à sa grotte profonde,
Atteindre l'aigle en l'air et l'abattre à son gré.
Mais bientôt la douleur, l'âge, la maladie,

Whom they rever'd as god, to mourn as man:
Then, looking up from sire to sire, explor'd
One great, first father, and that first ador'd.
Or plain tradition that this all begun,
Convey'd unbroken faith from sire to son;
The worker from the work distinct was known,
And simple reason never sought but one:
Ere wit oblique had broke that steddy light,
Man, like his maker, saw, that all was right;
To virtue, in the paths of pleasure trod,
And own'd a father when he own'd a God.
Love all the faith, and all th' allegiance then;
For nature knew no right divine in men,
No ill could fear in God; and understood
A sov'reign being but a sov'reign Good.
True faith, true policy, united ran,
That was but love of God, and this of man.
Who first taught souls enslav'd, and realms undone,
Th' enormous faith of many made for one;
That proud exception to all nature's laws,
T'invert the world, and counterwork its cause?
Force first made conquest, and that conquest, law;
'Till superstition taught the tyrant awe,

Le montrent languissant au terme de sa vie,
Et l'on pleure mourant ce dieu si révéré.
Alors de cause en cause, alors de père en père
On remonte, on arrive à la cause première;
Le grand, le premier père est partout adoré:
Ou bien, peut-être aussi que, transmis d'âge en âge,
De l'univers créé le dogme fut commun;
La raison distingua l'ouvrier de l'ouvrage,
La raison seule apprit à n'en connaître qu'un.
Avant qu'un faux savoir ternît cette lumière,
L'homme suivit son maître, et vit que tout est bien;
La vertu, le plaisir ne se disputaient rien,
Et reconnaître un Dieu c'était connaître un père:
La foi n'était qu'amour, ainsi que le devoir;
Car la nature alors ne pouvait concevoir
Un droit divin dans l'homme, un tyran dans son maître:
Elle ne concevait, plus juste en son espoir,
Que le souverain bien dans le souverain Etre.
La police et la foi s'unissaient d'un seul nœud,
L'amour du genre humain et l'amour de son Dieu.
Dans des états sans nerf, chez des peuples sans âme
Comment s'introduisit cette croyance infâme,
Qu'un seul a droit sur tous, qui pour lui seul sont faits?
Outrage de l'orgueil aux éternels décrets,
Qui trouble l'univers et résiste au grand Etre.
Le plus fort fut vainqueur; le vainqueur fit la loi:
La superstition, s'armant d'un saint effroi,
Sut en le protégeant faire trembler le maître,

Then shar'd the tyranny, and lent it aid,
And gods of conqu'rors, slaves of subjets made:
She' midst the light'ning's blaze, and thunder's sound,
When rock'd the moutains, and when groan'd the ground,
She taught the weak to bend, the proud to pray,
To pow'r unseen, and mightier far than they:
She, from the rending earth, and bursting skies,
Saw gods descend, and fiends infernal rise;
Here fix'd the dreadful, there the blest abodes;
Fear made her devils, and weak hope her Gods:
Gods partial, changeful, passionate, unjust,
Whose attributes were rage, revenge, or lust;
Such as the souls of cowards might conceive,
And form'd like tyrants, tyrants would believe.
Zeal then, not charity, became the guide;
And hell was built on spite, and heav'n on pride.
Then sacred seem'd th' ætherial vault no more;
Altars grew marble then, and reek'd with gore:
Then first the flamen tasted living food;
Next his grim idol smear'd with human blood;
With heav'n's own thunders shook the world below,
And play'd the God an engine on his foe.

Partagea son triomphe, avança ses progrès,
Fit dieu le conquérant, esclaves les sujets.
Au milieu des éclairs, des éclats du tonnerre,
Parmi des monts croulants et des bruits souterrains
Elle asservit le faible, et força l'ame fière
D'implorer avec lui des êtres toujours craints,
Invisibles agents de pouvoirs sur-humains.
Si le ciel s'éclatait dans le fort d'un orage,
Des dieux en descendaient, on voyait leur passage,
Et la terre s'ouvrait aux esprits infernaux :
Ici, c'étaient des lieux de joie et de repos;
Là, des lieux de douleur, de larmes et de rage:
La peur fit les démons; un faible espoir, les dieux,
Dieux injustes, changeants, cruels et vicieux,
Dieux pétris de caprice et de libertinage;
Dieux tels que des cœurs vils pouvaient les concevoir;
Dieux tyrans : les tyrans y mirent leur espoir.
Alors la charité céda la place au zèle;
Alors furent bâtis d'une main criminelle
Et l'enfer sur la haine et le ciel sur l'orgueil;
Et les divins parvis de la voûte éternelle,
Moins purs et moins sacrés, se remplirent de deuil.
Sur des marbres sanglants les victimes gémissent;
De membres palpitants les prêtres se nourrissent :
Leur idole bientôt rougit de sang humain:
De la foudre du ciel ils ébranlent la terre;
Et de leurs ennemis devenu l'assassin,
Dieu même entre leurs mains est une arme de guerre.

So drives self-love, thro' just and thro' unjust,
To one man's pow'r, ambition, lucre, lust;
The same self-love, in all, becomes the cause
Of what restrains him, government and laws.
For what one likes, if others like as well,
What serves one will, when many wills rebel?
How shall he keep, what sleeping or awake,
A weaker may surprize, a stronger take?
His safety must his liberty restrain;
All join to guard what each desires to gain.
Forc'd into virtue thus by self-defence,
Ev'n kings learn'd justice and benevolence;
Self-love forsook the path it first pursu'd,
And found the private in the public good.

'Twas then, the studious head, or gen'rous mind,
Follow'r of God, or friend of human-kind,
Poet or patriot, rose but to restore
The faith and moral, nature gave before;
Re-lum'd her ancient light, not kindled new;
If not God's image, yet his shadow drew;
Taught pow'r's due use to people and to kings,

Ainsi, sans autre loi que celle du plus fort,
L'amour-propre d'un seul brûle pour la puissance,
Le crédit, les grandeurs, les voluptés ou l'or.
Mais quand celui de tous, par un semblable essor,
Lui sert de contrepoids et forme la balance,
A l'ordre, aux bonnes lois il donne la naissance;
Car, des mêmes objets si chacun est jaloux,
Que peut prétendre un seul, disputant contre tous?
Et comment pourrait-il garder sa jouissance?
S'il veille, sous la force il pourra succomber;
S'il s'endort, un enfant lui peut tout dérober:
La sûreté doit mettre un frein à la licence,
Et tous doivent s'unir dans un effort commun,
Gardiens des objets qui plaisent à chacun.
Ainsi par l'intérêt de leur propre défense,
Les rois même, souvent poussés à la vertu,
Et quittant un sentier avec péril battu,
Apprirent la justice, aimèrent la clémence;
Et l'amour-propre alors, devenant citoyen,
Dans le bien général leur donna leur vrai bien.
Ce fut lors que parut quelqu'ame noble et pure,
Citoyen ou poète, ami du genre humain,
Ministre des autels, quelque génie enfin,
Qui rappelant la foi, les mœurs de la nature,
Ranima parmi nous cet antique flambeau,
Sans vouloir nous guider par un éclat nouveau.
Tracer l'ombre de Dieu fut son plus bel ouvrage:
Qui pourrait en tracer une parfaite image?

Taught, nor to slack nor strain its tender strings;
The less, and greater, set so justly true,
That touching one must strike the other too;
'Till jarring int'rests of themselves create
Th' according music of a well-mix'd state.
Such is the world's great harmony, that springs
From union, order, full consent of things!
Where small and great, where weak and mighty, made
To serve, not suffer, strengthen, not invade;
More pow'rful each, as needful to the rest,
And in proportion as it blesses, blest;
Draw to one point, and to one centre bring
Beast, man, or angel, servant, lord, or king.

For forms of government let fools contest,
Whate'er is best administer'd, is best:
For modes of faith let graceless zealots fight;
His can't be wrong whose life is in the right:
In faith and hope the world will disagree,
But all mankind's concern is charity:
All must be false that thwart this one great end;
And all of God, that bless mankind or mend.

Man, like the gen'rous vine, supported lives;

A deux pouvoirs rivaux il assigna leurs droits,
Balançant l'intérêt des peuples et des rois;
Il apprit aux états à manier leurs rênes,
Sans trop tendre jamais ou détendre les chaînes:
Il combina si bien les ordres et les rangs,
Qu'un même choc frappant les petits et les grands,
Par un mélange adroit leur discorde bannie,
Devint l'accord heureux d'une douce harmonie.
Tel est le grand accord de ce vaste univers;
Formé par le concours de tant d'accords divers,
Où le petit au grand, le faible au fort s'unissent,
Travaillent sans souffrir, sans usurper jouissent:
Où plus on sert autrui, plus on agit pour soi;
Où plus on fait d'heureux, et plus on l'est soi-même.
Admirable concert de l'éternel système;
Tout tend au même centre et sous les mêmes lois,
Bêtes, anges, humains, valets, seigneurs ou rois.
Laissons aux insensés leurs disputes frivoles
Sur les gouvernements divers en divers lieux:
Le meilleur est celui qui se conduit le mieux.
Laissons de faux zélés combattre en leurs écoles
Sur le culte ou la foi qu'on devra préférer:
Quiconque fait le bien ne saurait s'égarer.
Que le culte varie, ou que la foi diffère;
Mais que la charité soit notre unique affaire.
Tout est faux, s'il résiste aux décrets éternels;
Tout est bon s'il corrige ou s'il sert les mortels.
L'homme, ainsi que la vigne, a besoin qu'on l'appuie;

The strength he gains is from th' embrace he gives.
On their own axis as the planets run;
Yet make at once their circle round the sun;
So two consistent motions act the soul;
And one regards it self, and one the whole.
Thus God and Nature link'd the gen'ral frame,
And bade self-love and social be the same.

Il doit toute sa force au soutien qui le lie.
Les astres dans les cieux sur leur axe tournant,
Autour de leur soleil roulent en même temps:
Ainsi deux mouvements combinés dans notre âme,
L'un tendant à nous-même et l'autre au bien total,
L'échauffent à l'envi par une double flâme.
Ainsi nous enchaînant à l'ordre général,
Et la Nature et Dieu veulent que dans notre âme
L'amour-propre s'unisse à l'amour social.

EPISTLE IV.

Of the nature and state of Man, with respect to happiness.

O H happiness! our being's end and aim!
Good, pleasure, ease, content! whate'er thy name:
That something still, which prompts th' eternal sigh,
For which we bear to live, and dare to die;
Which still so near us, yet beyond us lies,
O'er-look'd, seen double, by the fool, and wise.
Plant of cœlestial seed? if dropt below,
Say, in what mortal soil thou deign'st to grow?
Fair-op'ning to some court's propitious shine,
Or deep with diamonds in the flaming mine?
Twin'd with the wreaths Parnassian lawrels yield,
Or reap'd in iron harvests of the field?
Where grows?—Where grows it not? If vain our toil,
We ought to blame the culture, not the soil:
Fix'd to no spot is happiness sincere;
'Tis no where to be found, or ev'ry where;

EPITRE IV.

De la nature et de l'état de l'Homme par rapport au bonheur.

Bonheur! toi, le seul but et le vrai bien de l'homme,
Repos, contentement, ou bien-être ou plaisir,
Ou de quelqu'autre nom qu'ici bas on te nomme,
Attrait qu'incessamment poursuit notre desir,
Pour qui nous voulons vivre et nous osons mourir,
Objet si mal connu, dont la confuse image
Déçoit également et les foux et le sage;
Toujours si loin de nous, et toujours sous nos pas;
Plante germée au ciel, te voit-on ici-bas?
Où daignes-tu paraître? où te voit-on éclore?
Est-ce au feu des rayons dont la cour se colore?
Est-ce au sein de la terre, en ces brûlants climats
Où d'or et de rubis la mine est enchâssée?
Trouve-t-on au laurier ta tige entrelacée,
Sur les côteaux du Pinde, à la source des arts,
Ou, victime du fer, aux nobles champs de Mars?
Où veut croître ta fleur? où se refuse-t-elle?
L'erreur de la culture en peut trahir l'espoir;
Mais ce n'est pas le sol qui se montre rebelle:
Le vrai bonheur ne craint, n'affecte aucun terroir,

'Tis never to be bought, but always free,
And fled from monarchs, St. John! dwells with thee

Ask of the learn'd the way; the learn'd are blind,
This bids to serve, and that to shun mankind;
Some place the bliss in action, some in ease,
Those call it pleasure, and contentment these;
Some sunk to beasts, find pleasure end in pain;
Some swell'd to Gods, confess ev'n virtue vain;
Or indolent, to each extreme they fall,
To trust in ev'ry thing, or doubt of all.

Who thus define it, say they more or less
Than this, that happiness is happiness?

Take nature's path, and mad opinion's leave;
All states can reach it, and all heads conceive;
Obvious her goods, in no extreme they dwell;
There needs but thinking right, and meaning well;
And mourn our various portions as we please,

Saisissable partout, ou partout introuvable,
Toujours libre, Mylord, et jamais achetable,
Il fuit la cour des rois, il chérit ton manoir.
Aux savants raisonneurs demandez-en la route;
Aveugles sur ce point, ils n'offrent que du doute:
L'un veut fuir les humains, l'autre veut les servir:
Pour les uns, l'action sera le bien suprême;
Pour d'autres, le repos sera le bonheur même:
Ceux-là le connaîtront sous le nom de plaisir;
Ceux-ci l'appelleront bien-être et doux loisir:
D'autres, vrais animaux que l'appétit domine,
Jusques à la douleur suivront la volupté;
D'autres, dieux de l'orgueil, donneront pour doctrine
Que jusqu'à la vertu tout n'est que vanité:
Les indolents, toujours dans une extrémité,
Ou douteront de tout sans règle et sans mesure,
Ou donneront à tout le nom de vérité.
De tant de vains discours on ne peut rien conclure;
Rien, sinon que toujours le bonheur est bonheur.
Mais quittons une fois la folie et l'erreur,
Et prenons les sentiers de la simple nature;
Elle nous montrera le bonheur sur ses pas,
Fait pour tous les esprits et pour tous les états;
Ses plus douces faveurs s'offriront d'elles-mêmes:
Ne les cherchons pas loin, et craignons les extrêmes;
Il ne faut qu'un cœur droit, un esprit juste et doux.
Que chacun à son gré, dans son orgueil jaloux,
Murmure de sa part; forge de vains systèmes:

Equal is common sense, and common ease.

Remember man! « The universal cause
« Acts not by partial, but by gen'ral laws; »
And makes what happiness we justly call,
Subsist not in the good of one, but all.
There's not a blessing individuals find,
But some way leans and hearkens to the kind:
No bandit fierce, no tyrant mad with pride,
No cavern'd hermit, rests self-satisfy'd;
Who most to shun or hate mankind pretend,
Seek an admirer, or would fix a friend:
Abstract what others feel, what others think,
All pleasures sicken, and all glories sink:
Each has his share; and who would more obtain,
Shall find, the pleasure pays not half the pain.

Order is heav'n's great law; and this confest,
Some are, and must be, greater than the rest,
More rich, more wise: but who infers from hence
That such are happier, shocks all common sense.
Heav'n to mankind impartial we confess,
If all are equal in their happiness:
But mutual wants this happiness increase;
All nature's diff'rence keeps all nature's peace.

Comme le sens commun, le bonheur est à tous.
Homme, ressouviens-toi que la cause première
Ne suit, ne connaît point de loi particulière:
Ainsi le vrai bonheur, dans l'ordre général,
N'est pas le bien d'un seul, mais celui du total.
L'individu n'en peut avoir la moindre pièce,
Qui par quelque rapport n'appartienne à l'espèce.
On ne jouit point seul: le farouche brigand,
Ni l'hermite caché, ni l'orgueilleux tyran,
Ne peuvent être heureux d'un bonheur solitaire.
Le misanthrope altier, qui fait à tous la guerre,
Cherche un approbateur, et voudrait un ami.
Otez l'affection et l'estime d'autrui,
Toute gloire est détruite, et tout plaisir s'altère.
Le bonheur est en masse où chacun a sa part;
Qui veut doubler la sienne, apprendra tôt ou tard
Que le gain ne vaut pas la moitié de la peine.
L'ordre est la loi du ciel, la règle souveraine;
Il assigne aux humains des degrés différents.
Quelques-uns sont plus forts, plus éclairés, plus grands;
Ils ont plus de faveurs: mais qui veut en conclure
Qu'ils ont plus de bonheur, blesse tout sens commun;
Le ciel impartial veut qu'en même mesure
Même droit au bonheur appartienne à chacun.
Dans un juste rapport d'utiles dépendances
Les besoins mutuels servent à ce bonheur,
Et l'accord s'entretient parmi les discordances
D'âge, de sentiments, de desirs et d'humeur.

Condition, circumstance is not the thing,
Bliss is the same in subject or in king;
In who obtain defence, or who defend,
In him who is, or him who finds a friend.
Heav'n breaths thro' ev'ry member of the whole
One common blessing, as one common soul.
But fortune's gifts if each alike possest,
And each were equal, must not all contest?
If then to all men happiness was meant,
God in externals could not place content.
Fortune her gifts may variously dispose,
And these be happy call'd, unhappy those;
But heav'n's just balance equal will appear,
While those are plac'd in hope, and these infear:
Not present good or ill, the joy or curse,
But future views of better, or of worse.

Oh sons of earth! attempt ye still to rise,
By mountains pil'd on mountains, to the skies?
Heav'n still with laughter the vain toil surveys,
And buries mad men in the heaps they raise.

Know, all the good that individuals find,
Or God and nature meant to mere mankind,
Reason's whole pleasures, all the joys of sense,

Les états n'y font rien, et rien les circonstances:
Même bonheur attend les sujets et les rois ;
Protégés, protecteurs, ont tous les mêmes droits;
Qu'on aime ou soit aimé, c'est jouissance égale.
Dans chaque individu le souffle créateur
Inspira la même âme et le même bonheur.
Si la fortune aveugle et sans choix libérale
Prodiguait ses faveurs également à tous,
Que d'aigreur, de débats, de haines entre nous!
Ainsi donc le bonheur étant chose commune,
Dieu n'a pu le placer aux dons de la fortune.
Vainement elle fait en ses fantasques jeux
Ceux que nous appelons heureux ou malheureux;
Le ciel les égalise aux poids de sa balance,
Donnant aux uns la crainte, aux autres l'espérance.
Ce qui fait ou le bien ou le mal à nos yeux,
Ce n'est pas le présent favorable, ou fâcheux;
C'est l'avenir prévu: fatale prévoyance
Qui nous rend le jouet ou du pire ou du mieux.
  Fiers enfants de la terre! oserez-vous encore
Escalader le ciel sur des monts entassés?
Il rit des vains efforts dont votre orgueil s'honore;
Il ensevelira vos travaux insensés
Sous les vastes débris de vos monts renversés.
  Tous les biens qu'aux humains destina la nature,
Que chaque individu reçoit avec mesure,
Plaisirs de la raison, jouissances des sens,
Sont la santé, la paix, la vie aisée et sure :

Lie in three words, health, peace, and competence.
But health consists with temperance alone;
And peace, o virtue! peace is all thy own.
The good or bad the gifts of fortune gain;
But these less taste them, as they worse obtain.
Say, in pursuit of profit or delight,
Who risk the most, that take wrong means, or right?
Of vice or virtue, whether blest or curst,
Which meets contempt, or Which compassion first?
Count all th' advantage prosp'rous vice attains,
'Tis but what virtue flies from, and disdains;
And grant the bad what happiness they wou'd,
One they must want, which is, to pass for good.

Oh blind to truth, and God's whole scheme below!
Who fancy bliss to vice, to virtue woe!
Who sees and follows that great scheme the best,
Best knows the blessing, and will most be blest.
But fools, the good alone, unhappy call,
For ills or accidents that chance to all.
See Falkland dies, the virtuous and the just!
See god-like Turenne prostrate on the dust!
See Sidney bleeds amid the martial strife!

Le ciel à ces trois dons borna tous ses présents.
Tu n'auras la santé que par la tempérance :
La paix, la douce paix est toute en ta puissance :
Au méchant comme au bon le sort livre ses biens ;
Mais plus il les acquiert par de lâches moyens,
Et moins il en pourra goûter la jouissance.
Parmi les sectateurs du plaisir ou du gain,
L'un suivant des vertus le paisible chemin,
L'autre s'abandonnant sans frein à la licence,
Vois qui risque le plus : à qui la préférence ;
Heureux, quel est celui qu'on dédaigne ou qu'on craint ?
Et malheureux, quel est celui des deux qu'on plaint ?
Tout ce qu'un vice heureux peut avoir en partage,
D'un coup-d'œil de mépris la vertu l'envisage.
Qu'à son gré le méchant, servi par le destin,
Possède en leur entier tous les biens qu'on renomme,
Il lui manque un grand bien : le renom d'honnête homme.
Qui croit voir s'attacher par un arrêt fatal,
Aux vices tout le bien, aux vertus tout le mal,
Blesse la vérité, résiste à Dieu lui-même ;
Qui connaît et qui suit l'ordre du grand système,
Connaît le bonheur pur et le trouve en son cœur.
Laissons l'homme insensé ne voir dans son erreur
Que la seule vertu soumise à l'infortune,
Parmi tant d'accidents de disgrace commune.
Vois expirer le juste et vertueux Falkland !
Vois le divin Turenne étendu sur le sable !
Vois dans les champs de Mars Sidney verser son sang !

Was this their virtue, or contempt of life?
Say, was it virtue, more tho' heav'n ne'er gave,
Lamented Digby! sunk thee to the grave?
Tell me, if virtue made the son expire,
Why, full of days and honour, lives the sire?
Why drew Marseille's good bishop purer breath,
When nature sicken'd, and each gale was death?
Or why so long (in life if long can be)
Lent heav'n a parent to the poor and me?

What makes all physical or moral ill?
There diviates nature, and here wanders will.
God sends not ill; if rightly understood,
Or partial ill is universal good,
Or change admits, or nature lets it fall;
Short, and but rare, till man improv'd it all.
We just as wisely might of heav'n complain,
That righteous Abel was destroy'd by Cain,
As that the virtuous son is ill at ease,

Rends-tu de leur trépas leur vertu responsable?
Que n'en accuses-tu leur mépris de la mort?
Et toi, jeune Digby, que nous pleurons encor,
Est-ce donc ta vertu, cette vertu si rare
Dont en si haut degré le ciel est trop avare,
Est-ce elle, cher Digby, qui t'a mis au tombeau?
Comment, si la vertu tranche tes destinées,
Ton père vit-il donc plein d'honneur et d'années?
Comment, lorsqu'à Marseille un horrible fléau
De mortelles vapeurs infectait la nature,
Les airs apportaient-ils une vapeur plus pure
Au pontife sacré qui, calme sur son sort,
Bravait dans chaque vent le souffle de la mort?
Comment enfin le ciel permet-il à ma mère,
Pour le bonheur du pauvre ainsi que pour le mien,
De remplir doucement une longue carrière?
Longue : si dans la vie il peut être un tel bien.
D'où naît le mal moral? et d'où le mal physique?
L'un, de nos volontés en leurs écarts fréquents;
L'autre, de la nature en ses égarements
Il ne vient point de Dieu; la raison nous l'explique.
Ou le mal partiel sert au bien général,
Ou c'est des changements un résultat fatal;
Négligence échappée aux soins de la nature;
Désordre rare et court qu'accrût le genre humain.
Mais voir le juste Abel immolé par Caïn,
N'est pas plus un sujet de plainte et de murmure,
Que de voir les excès d'un père libertin

When his lewd father gave the dire disease.
Think we, like some weak prince, th' eternal cause,
Prone for his fav'rites to reverse his laws?

Shall burning Ætna, if a sage requires,
Forget to thunder, and recall her fires?
On air or sea new motions be imprest,
Oh blameless Bethel! to relieve thy breast?
When the loose moutain trembles from on high,
Shall gravitation cease, if you go by?
Or some old temple, nodding to its fall,
For Chartres' head reserve the hanging wall?

But still this world (so fitted for the knave)
Contents us not. A better shall we have?
A kingdom of the just then let it be:
But first consider how those just agree?
The good must merit God's peculiar care;
But who, but God, can tell us which they are?
One thinks on Calvin heav'n's own spirit fell;
Another deems him instrument of hell;

A des fils vertueux transmettre sa souillure.
Ferons-nous Dieu semblable à d'imbécilles rois,
Pour quelques favoris abolissant ses lois?
Faudra-t-il que l'Etna, docile aux vœux d'un sage,
De ses feux, de sa foudre arrête le ravage?
Faudra-t-il imprimer aux divers éléments
En faveur de Bethel de nouveaux mouvements;
En faveur de Bethel [1], cet homme irréprochable,
Pour qu'il respire à l'aise un air plus favorable?
Faut-il, si par malheur Bethel vient à passer
Près d'un mont ébranlé qui va se renverser,
Que la gravité cesse et que le mont s'arrête?
Ou faut-il qu'un vieux temple attende pour tomber,
Qu'attirant le fléau sur sa coupable tête
Charters [2] sous ses débris vienne un jour succomber?
Aux méchants, dites-vous, ce monde est trop propice;
Il ne nous convient point. — Réformons-le d'un trait,
Et que de gens de bien partout il se remplisse;
Espérez-vous qu'entre eux règne un accord parfait?
Certes, les gens de bien ont quelque droit d'attendre
Que le ciel prenne d'eux un soin plus assidu;
Mais qui, mais où sont-ils? Dieu seul peut nous l'apprendre.
L'un croit l'esprit céleste en Calvin descendu;
L'autre ne voit en lui qu'un infernal organe:

[1] Bethel, homme vertueux et d'une mauvaise santé. Il était ami de M. Pope.

[2] Charters, scélérat infâme, condamné deux fois pour crimes. Ses richesses le sauvèrent. Il avait 7 mille livres sterlings de rente en terres, et 100 mille liv. sterlings d'argent comptant.

If Calvin feel heav'n's blessing, or its rod,
This cries there is, and that, there is no God.
What shocks one part will edify the rest,
Nor with one system can they all be blest.
The very best will variously incline,
And what rewards your virtue, punish mine.
« Whatever Is, is Right. » This world, 'tis true,
Was made for Cœsar, but for Titus too:
And which more blest? who chain'd his country, say,
Or he, whose virtue sigh'd to lose a day?

« But sometimes virtue starves, while vice is fed. »
What then? is the reward of virtue, bread?
That, vice may merit; 'tis the price of toil:
The knave deserves it, when he tills the soil;
The knave deserves it when he tempts the main,
Where folly fights for kings, or dives for gain.
The good man may be weak, be indolent;
Nor is his claim to plenty, but content.
But grant him riches, your demand is o'er?
« No-shall the good want health, the good want pow'r?
« Add health, and pow'r, and ev'ry earthly thing;

Si le ciel le bénit, si le ciel le condamne,
Là Dieu reçoit l'encens, on le blasphême ici;
Ce qu'aime celui-là, révolte celui-ci.
Comment un seul système à tous peut-il suffire?
A des objets divers chacun de nous aspire :
Même bonheur à tous jamais ne conviendrait,
Et les plus vertueux ne pourraient y souscrire ;
Où jouit ta vertu, la mienne gémirait.
Tout est bien dans ce monde. Il est vrai qu'on peut dire
Qu'il fut fait pour César, mais aussi pour Titus.
Et qui fut plus heureux, dites-moi je vous prie,
Du brillant oppresseur qui domta sa patrie,
Ou du prince adoré dont les douces vertus
Comptaient en soupirant, parmi les jours perdus,
Un seul jour écoulé sans traits de bienfaisance?
Mais quelquefois, dit-on, la vertu meurt de faim,
Le vice est dans l'aisance. — Eh bien, est-ce le pain
Qui doit à la vertu servir de récompense?
C'est le prix du travail, qui se doit au pervers
S'il laboure la terre ou traverse les mers :
Les mers, où va combattre et plonger la démence
Pour l'intérêt des rois ou dans l'espoir du gain.
L'homme de bien peut être indolent et mal sain;
Que voudra-t-il? Le calme, et non pas l'abondance.
Mais vous le voulez riche. Eh bien, qu'il soit renté;
Est-ce assez? — Non, il faut le pouvoir, la santé. —
Donnons-les : est-ce assez pour votre fantaisie? —
Non : pourquoi n'aura-t-il qu'un pouvoir limité?

« Why bounded pow'r? why private? why no king? »
Nay, why external for internal giv'n?
Why is not man a god, and earth a heav'n?
Who ask and reason thus, will scarce conceive
God gives enough, while he has more to give:
Immense the pow'r, immense were the demand;
Say, at what part of nature will they stand?

What nothing earthly gives, or can destroy,
The soul's calm sun-shine, and the heart-felt joy,
Is virtue's prize: a better would you fix?
Then give humility a coach and six,
Justice a conqu'ror's sword, or truth a gown,
Or publick spirit, its great cure, a crown.
Weak, foolish man? will heav'n reward us there
With the same trash mad mortals wish for here?
The boy and man an individual makes,
Yet sigh'st thou now for apples and for cakes?
Go, like the Indian, in another life
Expect thy dog, thy bottle, and thy wife:
As well as dream such trifles are assign'd,
As toys and empires, for a god-like mind.

Pourquoi pas être roi?—Mais dites, je vous prie,
Pourquoi plutôt chercher tous ces biens du dehors,
Que les intérieurs et solides trésors?
Pourquoi tant de desirs? et faut-il pour vous plaire
Faire de l'homme un dieu, faire un ciel de la terre?
Pour qui raisonne ainsi, les plus beaux dons de Dieu,
S'il s'en réserve un seul, seront toujours trop peu.
Ainsi que son pouvoir les vœux seront immenses;
Dites à quel degré devront-ils s'arrêter?
Ce que rien ne nous donne et ne peut nous ôter,
D'un cœur sans passions les douces jouissances,
La paix d'une âme pure, image d'un beau jour,
Voilà de la vertu les justes récompenses.
Pourrait-on la payer d'un plus noble retour?
Que l'humilité marche en pompeux équipage,
Osez armer Thémis du glaive des vainqueurs,
Chargez la vérité du faste des docteurs,
Et qu'au patriotisme un royal apanage
Mette à la main ce sceptre ennemi de ses droits;
Homme insensé! faut-il que les divines lois
Donnent à la raison les biens de la démence?
Faut-il, assimilant l'âge mûr à l'enfance,
Que l'homme fait soupire encor pour du bonbon?
Vas donc, suis l'Indien, cherche un autre horison
Pour y trouver ton chien, ta femme et ta bouteille,
Sottises que tu sais n'être qu'un songe vain.
Aux yeux de la raison, notre organe divin,
Couronnes et bonbons sont de valeur pareille:

Rewards, that either would to virtue bring
No joy, or be destructive of the thing:
How oft by these at sixty are undone
The virtues of a saint at twenty-one!
To whom can riches give repute, or trust,
Content, or pleasure, but the good and just?
Judges and senates have been bought for gold,
Esteem and love were never to be sold,
Oh fool! to think God hates the worthy mind;
The lover and the love of human-kind,
Whose life is healthful, and whose conscience clear,
Because he wants a thousand pounds a year.

Honour and shame from no condition rise;
Act well your part, there all the honour lies.
Fortune in men has some small difference made,
One flaunts in rags, one flutters in brocade;
The cobler apron'd, and the parson gown'd,
The fryar hooded, and the monarch crown'd.
"What differ more (you cry) than crown and cowl?"
I'll tell you, friend: a wise man and a fool.
You'll find, if once the monarch acts the monk,
Or, cobler-like, the parson will be drunk,
Worth makes the man, and want of it, the fellow;
The rest, is all but leather or prunella.

Vil prix que la vertu repousse avec dédain,
Ou qui, s'il est reçu, la corrompt et l'éteint.
Trop souvent une vile et honteuse vieillesse
A flétri les beaux jours d'une heureuse jeunesse.
Etre estimé d'autrui, vivre content de soi,
Ne saurait devenir le fruit de la richesse,
Tant que l'homme de bien n'en règle pas l'emploi:
Il est l'ami, l'amour de toute créature;
Son corps est toujours sain, sa conscience pure;
Et tu crois, insensé! tu crois que Dieu le hait
Parcequ'il n'a ni fonds ni rentes à souhait!
Qui juge par le rang, trop souvent se mécompte;
Le rang ne peut régler ni l'honneur ni la honte.
Fais ton devoir: c'est-là que réside l'honneur.
Le sort, en nous classant au gré de son humeur,
Met peu de différence au fond dans notre allure.
L'un s'étale en haillons, comme l'autre en dorure:
Le curé sous sa robe, et l'obscur savetier
Sous le cuir dégoûtant d'un sale tablier,
Le moine dans son froc, et le roi sur son trône,
Tous ont mêmes desirs, mêmes soins, mêmes goûts.
Mais qui diffère plus qu'un froc, une couronne?
Le voici, mon ami: les sages et les fous.
Jette un juste coup-d'œil sur ce qui t'environne:
Le monarque agit-il en moine, et le curé
Vit-il en savetier? tu verras démontré
Que la vertu fait l'homme et qu'il est vil sans elle,
Soit qu'il porte soutane ou taille une semelle.

Stuck o'er with titles, and hung round with strings,
That thou may'st be by kings, or whores of kings:
Boast the pure blood of an illustrious race,
In quiet flow from Lucrece to Lucrece:
But by your father's worth if your's you rate,
Count me those only who were good and great.
Go! if your ancient, but ignoble blood
Has crept thro' scoundrels ever since the flood,
Go! and pretend your family is young;
Nor own your fathers have been fools so long.
What can ennoble sots, or slaves, or cowards?
Alas! not all the blood of all the Howards.

Look next on greatness; say where greatness lies?
« Where, but among the heroes, and the wise? »
Heroes are much the same, the point's agreed,
From Macedonia's madman to the swede;
The whole strange purpose of their lives, to find
Or make, an enemy of all mankind!
Not one looks backward, onward still he goes,
Yet ne'er looks forward, further than his nose.
No less alike the politick and wise;
All sly, slow things, with circumspective eyes;
Men in their loose, unguarded hours they take,

Etre honoré d'un titre ou chargé de rubans,
C'est faveur d'un monarque ou bien de sa maîtresse.
Mais je veux que ton sang de Lucrèce en Lucrèce
Ait passé jusqu'à toi depuis près de mille ans :
Si ton lustre est fondé sur celui de tes pères,
Ne compte donc que ceux qui furent bons et grands :
Si ton sang avili dans de sales filières
A coulé dans des cœurs de lâches, de brigands,
Jusqu'aux jours du déluge en suivît-on la trace,
Ose te déclarer le premier de ta race;
Ne nous annonce pas que pendant si longtemps
Tes pères ont été des fous ou des méchants.
Rien peut-il illustrer des sots ou des esclaves?
Non : pas même le sang des antiques Howards.
Voyons où la grandeur plante ses étendards.
Chez les hommes d'état, me dis-tu, chez les braves.
Fort bien : mais les héros ne sont-ce pas des fous?
Et ne convient-on pas qu'ils se ressemblent tous,
Du fou de Macédoine au fou des Scandinaves?
Tous ont même projet, même étrange besoin
D'être ennemis, fléaux de la nature entière,
Courant sans s'arrêter, sans jamais prendre soin
D'observer en arrière ou regarder au loin.
Suivons la politique en sa sombre carrière :
En tout temps ses suppôts ont tous même manière;
Adroits, lents, mesurés, l'œil toujours agissant,
Sachant au dépourvu surprendre l'indolence,
Le succès de leur art, plus heureux que puissant,

Not that themselves are wise, but others weak.
But grant that those can conquer, these can cheat;
'Tis phrase absurd to call a villain great:
Who wickedly is wise, or madly brave,
Is but the more a fool, the more a knave.
Who noble ends by noble means obtains,
Or failing, smiles in exile or in chains,
Like good Aurelius let him reign, or bleed
Like Socrates, that man is great indeed.

What's fame? a fancy'd life in others breath,
A thing beyond us, ev'n before our death.
Just what you hear, you have, and what's unknown
The same (my lord) if Tully's, or your own.
All that we feel of it begins and ends
In the small circle of our foes or friends;
To all beside as much an empty shade
An Eugene living, as a Cæsar dead;
Alike or when, or where, they shone, or shine,
Or on the Rubicon, or on the Rhine.
A wit's a feather, and a chief a rod;
An honest man's the noblest work of God.
Fame but from death a villain's name can save,
As justice tears his body from the grave;

Vient de notre faiblesse et non de leur prudence.
Mais, soit qu'on asservisse ou trompe les humains,
Oserons-nous donner dans notre extravagance
Le beau nom de grandeur à d'odieux desseins?
Adresse insidieuse et forcené courage,
Des lâches et des fous sont l'unique apanage.
Par de nobles moyens atteindre un noble but,
Le manquer sans dépit, sourire à la détresse,
C'est être vraiment grand aux yeux de la sagesse:
Tel Antonin régna, tel Socrate mourut.
Qu'est-ce que renommée? une vie étrangère,
Existence en autrui toujours imaginaire,
Objet par-delà nous, même avant notre mort.
Ce que nous ignorons n'est jamais jouissance;
Et n'est-il pas égal qu'on parle en votre absence,
De l'orateur romain, ou bien de vous, Mylord?
Jamais d'un cercle étroit notre gloire ne sort?
Atmosphère borné, soit d'amour soit de haine,
Elle y naît, elle y meurt, n'est ailleurs qu'ombre vaine.
Qu'on ait brillé, qu'on brille: au Rhin, au Rubicon,
Tout est égal; les lieux, les temps; tout se confond,
Le mort et le vivant, César avec Eugène.
Qu'est-ce qu'un bel-esprit? qu'est-ce qu'un général?
L'un est un joli rien, l'autre un fléau fatal.
L'homme juste est de Dieu le plus parfait ouvrage.
La gloire quelquefois peut avoir l'avantage
D'arracher au tombeau le nom d'un scélérat,
Comme on voit parmi nous l'ordre du magistrat

When what t'oblivion better were resign'd,
Is hung on high, to poison half mankind.
All fame is foreign, but of true desert;
Plays round the head, but comes not to the heart:
One self-approving hour whole years outweighs
Of stupid starers, and of loud huzzas;
And more true joy Marcellus exil'd feels,
Than Cæsar with a senate at his heels.

In parts superior what advantage lies!
Tell (for you can) what is it to be wise?
'Tis but to know, how little can be known;
To see all others faults, and feel our own;
Condemn'd, in bus'ness or in arts, to drudge,
Without a second, or without a judge:
Truths would you teach, or save a sinking land?
All fear, none aid you, and few understand.
Painful preheminence! yourself to view
Above life's weakness, and its comforts too.

Bring then these blessings to a strict account;
Make fair deductions, see to what they mount:
How much of other each is sure to cost;

En préserver son corps par un antique usage:
Ainsi ce qu'à l'oubli condamne la raison,
Reste offert en spectacle et se tourne en poison.
Tout renom mal fondé nous est chose étrangère;
L'encens porte à la tête et ne vient point au cœur:
Une heure seulement de ce secret bonheur
Que goûte une âme pure et digne de se plaire,
L'emporte sur dix ans de faveur populaire.
Marcellus exilé sans honneurs, sans éclat,
Eprouvait une joie et plus vive et plus pure
Que César à ses pieds enchaînant le sénat.
Dites quels sont les biens qu'un grand talent procure?
Vous pouvez, cher Mylord, en donner la mesure.
Qu'est-ce que d'être habile? Hélas! c'est de savoir
Combien peu nous savons; c'est de voir dans les autres
Leurs fautes, leurs erreurs, et de sentir les nôtres.
Malheureux qui se fait le pénible devoir
D'exceller dans les arts, de briller en affaire!
Sans juges, sans seconds, tout lui sera contraire.
Voit-il la vérité, veut-il la faire voir?
Relever, soutenir une aveugle patrie?
Nul secours; on s'éloigne; à peine écoute-t-on.
Triste et vain attribut, que celui d'un génie
Au dessus des erreurs et des biens de la vie!
Pesons ces biens divers aux poids de la raison,
Et balançant le tout arrêtons-en le compte:
Un côté baissera si l'autre côté monte;
A chaque bien qui s'offre un autre se perdra,

How each for other oft is wholly lost;
How inconsistent greater goods with these;
How sometimes life is risqu'd, and always ease:
Think, and if still the things thy envy call,
Say, would'st thou be the man to whom they fall?
To sigh for ribbands if thou art so silly,
Mark how they grace lord Umbra, or sir Billy.
Is yellow dirt the passion of thy life?
Look but on Gripus, or on Gripus' wife.
If parts allure thee, think how Bacon shin'd,
The wisest, brightest, meanest of mankind:
Or ravish'd with the whistling of a name,
See Cromwell, damn'd to everlasting fame!
If all, united, thy ambition call,
From ancient story learn to scorn them all.
There, in the rich, the honour'd, fam'd, and great,
See the false scale of happiness compleat!
In hearts of kings, or arms of queens Who lay,
(How happy!) those to ruin, these betray;
Mark by what wretched steps their glory grows,

En entier quelquefois, et toujours en partie ;
Jamais à ces faux biens le vrai ne s'unira :
Et pour eux toutefois on risque, on sacrifie
Son bien-être toujours, et quelquefois sa vie.
Si leur éclat trompeur peut encor le tenter
Regarde qui sont ceux à qui le sort les donne :
Voudrais-tu pour la leur échanger ta personne ?
Un ruban verd ou bleu pourrait-il te flatter ?
Vois de quel air Umbra, Billy, vont le porter.
Est-ce l'or ? vois Gripus avec sa femme impure
S'enfoncer, se salir dans cette jaune ordure.
Veux-tu les grands talents ? vois briller ce Bacon
Le plus vil des humains, comme le plus sublime.
Ton orgueil prétend-il à l'éclat d'un grand nom ?
D'un renom immortel vois Cromwel la victime.
A tous les dons ensemble oserais-tu viser ?
Lis l'histoire : elle apprend à les tous mépriser.
On y voit la grandeur, la gloire, la richesse,
Echelons apparents pour atteindre au bonheur,
Ne servir aux humains que d'un piége trompeur.
Dans les bras d'une reine éprouver sa tendresse,
Ou, favori d'un roi, dominer dans son cœur,
Quelle félicité, dit-on, quelle grandeur !
Oui : pour perdre son maître ou trahir sa maîtresse ;
L'histoire t'en fournit trop d'exemples fameux.
Vois, observe les pas de ces mortels heureux
Dans de sales détours guidés par la bassesse,
Comme on vit du milieu de ses marais fangeux

From dirt and sea-weed as proud Venice rose?
In each how guilt and greatness equal ran,
And all that rais'd the hero, sunk the man:
Now Europe's laurels on their brows behold,
But stain'd with blood, or ill exchang'd for gold:
Then see them broke with toil, or sunk in ease,
Or infamous for plunder'd provinces.
Oh wealth ill-fated! which no act of fame
E'er taught to shine, or sanctify'd from shame!
What greater bliss attends their close of life?
Some greedy minion, or imperious wife,
The trophy'd arches, story'd halls invade,
And haunt their slumbers in the pompous shade.
Alas! not dazzled with their noontide ray,
Compute the morn and ev'ning to the day:
The whole amount of that enormous fame,
A tale, that blends their glory with their shame!
Know then this truth (enough for man to know)
« Virtue alone is happiness below. »
The only point where human bliss stands still,
And tastes the good without the fall to ill;
Where only merit constant pay receives,

Venise s'élever fière de sa richesse.
Chez eux crime et grandeur marchent à pas égaux,
Et l'homme s'avilit où brille le héros.
Les lauriers sur leur front s'accumulent sans cesse,
Mais sanglans, mais qu'en eux l'avarice a ternis.
Tu les verras ces grands, ou perdus de mollesse,
Ou par de longs travaux épuisés et flétris,
Et pour leur brigandage en tous lieux avilis.
Qu'il est triste et honteux le sort de la richesse!
Nul acte généreux qui la puisse illustrer;
L'opprobre qui la suit ne peut se réparer.
Voyons ses favoris au bout de leur carrière:
Quel bonheur les attend? Une maîtresse altière,
Un mignon insolent envahissent d'accord
Ces portiques chargés d'emblèmes à leur gloire,
Ces sallons où sont peints les traits de leur histoire:
On trouble leur repos, on devance la mort
Sous la pompe frivole où leur orgueil s'endort.
Soyons moins éblouis du midi de leur vie:
Osons y comparer le soir et le matin;
Que devient leur éclat? Ce n'est qu'un songe vain
Où se confond la gloire avec l'ignominie.
Sachons donc rendre hommage à cette vérité,
Que c'est dans la vertu qu'est la félicité:
Connaissance qui seule à l'homme doit suffire.
C'est-là que tout sans cesse à notre bien conspire;
Là, qu'on le goûte pur sans mélange de mal:
Là, toujours le mérite a son juste salaire.

Is bless'd in what it takes, and what it gives;
The joy unequal'd, if its end it gain,
And if it lose, attended with no pain;
Without satiety, tho' e'er so bless'd,
And but more relish'd as the more distress'd;
The broadest mirth unfeeling folly wears,
Less pleasing far than virtue's very tears:
Good, from each object, from each place acquir'd,
For ever exercis'd, yet never tir'd;
Never elated, while one man's oppress'd;
Never dejected, while another's bless'd;
And where no wants, no wishes can remain,
Since but to wish more virtue, is to gain.

See! the sole bliss heav'n could on all bestow!
Which who but feels, can taste, but thinks, can know:
Yet, poor with fortune, and with learning blind,
The bad must miss, the good, untaught, will find;
Slave to no sect, who takes no private road,
But looks thro' nature, up to nature's God;
Pursues that chain which links th' immense design,

Tour-à-tour la vertu trouve un plaisir égal
Au bien qu'elle reçoit, au bien qu'elle peut faire :
Un bonheur sans pareil la couronne au succès,
Et son espoir déçu la laisse sans regrets.
Satiété de biens est un mal qu'elle ignore,
Et le revers l'invite à jouir plus encore.
Que la folie éclate en ris immodérés,
D'un plaisir peu senti signes exagérés :
Ses ris, de la vertu ne valent pas les larmes.
Pour l'homme vertueux chaque objet a des charmes ;
Toujours dans l'exercice et sans s'y ralentir,
Que son rival succombe ou qu'il ait l'avantage,
Rien ne l'enorgueillit, rien ne le décourage ;
Sans besoins, il ne peut former aucun desir :
Que veut-il ? être encor plus vertueux, plus sage ;
Et vouloir ce seul bien, n'est-ce pas l'obtenir ?
La vertu, seul trésor dont l'homme soit le maître,
Est un bonheur commun que le ciel offre à tous :
Qui sent, peut le goûter ; qui pense, le connaître :
Il échappe au méchant égaré dans ses goûts,
Aveugle en son savoir, pauvre en son opulence ;
Mais le juste l'atteint sans guide et sans science.
L'homme de bien ne cherche aucun nouveau chemin,
Et ne se rend jamais l'esclave d'une école :
Il cherche la nature, il la prend pour boussole,
Et s'élève par elle à son Auteur divin.
Il suit, sans la quitter, cette chaîne infinie
Par qui dans tout le cours de l'éternel dessein

Joins heav'n and earth, and mortal and divine;
Sees, that no being any bliss can know,
But touches some above, and some below;
Learns, from this union of the rising whole,
The first, last purpose of the human soul;
And knows where faith, law, morals, all began,
All end, in love of God and love of man.
For him alone, hope leads from goal to goal,
And opens still, and opens on his soul;
'Till lengthen'd on to faith, and unconfin'd,
It pours the bliss that fills up all the mind.
He sees, why nature plants in man alone
Hope of known bliss, and faith in bliss unknown:
(Nature, whose dictates to no other kind
Are giv'n in vain, but what they seek they find)
Wise is her present: she connects in this
His greatest virtue with his greatest bliss;
At once his own bright prospect to be blest,
And strongest motive to assist the rest.
  Self-love thus push'd to social, to divine,
Gives thee to make thy neighbour's blessing thine.
Is this too little for the boundless heart?

Le mortel au divin, la terre au ciel se lie.
Qu'à quelqu'un des anneaux s'attache le bonheur,
Sur les anneaux voisins il le voit se répandre ;
Et le but qu'à nôtre âme a fixé son auteur,
Par l'union du tout se fait bientôt comprendre.
Il connaît le principe et la fin à la fois,
Où s'unissent la foi, la morale et les lois,
L'amour du genre humain et celui du grand Etre.
L'espérance en son cœur ne cesse de s'accraître,
Le menant pas à pas, brillant de mieux en mieux,
Jusqu'à ce qu'à la fin dans la foi confondue
Elle n'a plus de borne, et présente à sa vue
Un bonheur infini qui comble tous ses vœux.
Il voit alors le but qu'a pour lui la nature ;
Elle n'inspire en vain aucune créature,
Et ne montre aucun bien qu'on ne puisse obtenir.
Il voit à quelle fin l'homme eut seul en partage.
(Capable d'un bonheur qui ne doit pas finir)
L'espoir pour le présent, la foi pour l'avenir.
Admirable présent! merveilleux assemblage
Où s'unit, sous la loi d'un ordre continu,
Au plus parfait bonheur la plus haute vertu.
Ainsi le bien d'autrui se mariant au nôtre,
L'intérêt nous invite à nous aider l'un l'autre.
Ainsi notre bonheur est celui du prochain,
L'amour propre adoptant la sublime alliance
De l'amour social et de l'amour divin.
Si c'est peu pour ton cœur, dans son vaste dessein,

Extend it, let thy enemies have part:
Grasp the whole worlds of reason, life, and sense,
In one close system of benevolence:
Happier as kinder, in whate'er degree,
And height of bliss but height of charity.

God loves from whole to parts: but human soul
Must rise from individual to the whole.
Self-love but serves the virtuous mind to wake,
As the small pebble stirs the peaceful lake;
The centre mov'd, a circle strait succeeds,
Another still, and still another spreads;
Friend, parent, neighbour, first it will embrace;
His country next, and next all human-race;
Wide, and more wide, th' o'erflowings of the mind
Take ev'ry creature in, of ev'ry kind;
Earth smiles around, with boundless bounty blest,
And heav'n beholds its image in his breast.

Come then, my friend! my genius! come along;
Oh master of the poet, and the song!
And while the muse now stoops, or now ascends,

Jusqu'à tes ennemis, étends la bienveillance
Jusqu'à tout ce qui vit et qui sent ou qui pense;
Comprends tout l'univers dans ce plan généreux :
Plus tu sauras aimer, plus tu seras heureux.
C'est dans la charité que le bonheur s'épure :
Elle en est la compagne, elle en est la mesure.
Dieu dans sa charité, par le tout commençant,
Jusqu'à chaque partie et s'abaisse et s'étend.
L'homme s'élève au tout de partie en partie :
L'amour propre en son cœur à la vertu s'allie ;
Il l'éveille, il la meut. Comme un caillou léger
Agite un lac paisible au moment d'y plonger,
Autour du point central un cercle étroit se trace;
Un autre lui succède, et puis un autre encor.
Ainsi du vertueux la bienveillance embrasse
Parents, amis, voisins en son premier essor ;
Bientôt à sa patrie, à toute humaine race
Son cœur compatissant s'ouvrira sans effort ;
Enfin, la charité s'épanchant davantage,
A tout être vivant son amitié l'engage,
L'univers lui sourit, admirant sa bonté
Prodigue des bienfaits d'un zèle illimité ;
Dieu même de la sienne y contemple l'image.

Toi, maître de l'auteur et maître de l'ouvrage,
Mon guide, mon génie et mon illustre ami,
Ne m'abandonne pas, toi que j'invoque ici;
Et tandis que ma muse ou s'élève ou s'abaisse,

To man's low passions, or their glorious ends,
Teach me, like thee, in various nature wise,
To fall with dignity, with temper rise;
Form'd by thy converse, happily to steer
From grave to gay, from lively to severe;
Correct with spirit, eloquent with ease,
Intent to reason, or polite to please.
Oh! while along the stream of time, thy name
Expanded flies, and gathers all its fame;
Say, shall my little bark attendant sail,
Pursue the triumph, and partake the gale?
When statesmen, heroes, kings, in dust repose,
Whose sons shall blush their fathers were they foes;
Shall then this verse to future age pretend
Thou wert my guide, phylosopher, and friend?
That urg'd by thee, I turn'd the tuneful art
From sounds to things, from fancy to the heart;
For wit's false mirror held up nature's light;
Shew'd erring pride, *whatever is, is right;*
That *reason, passion,* answer one great aim;

Chantant du genre humain la grandeur, la bassesse,
Ses viles passions et son noble destin;
Que je puisse avec toi, guidé par tes études,
Maîtrisant la nature et ses vicissitudes,
M'élever sans orgueil ou tomber sans chagrin.
Formé par tes leçons puissé-je toujours plaire,
Passant du grave au gai, du plaisant au sévère:
Correct avec chaleur et sans peine éloquent,
Raisonnable et solide, agréable et piquant.
Ah! tandis que ton nom chargé de renommée
Sur le torrent du temps vole avec majesté,
Mon esquif suivra-t-il, du même vent porté,
D'un triomphe si beau la route fortunée?
Quand les hommes d'état, les rois et les héros
Reposeront couchés dans l'ombre des tombeaux,
Quand les fils rougiront d'apprendre que leurs pères
De toi, de tes vertus furent les adversaires,
Mes vers apprendront-ils à la postérité
Que je t'eus pour ami, pour guide et pour modèle;
Que docile à ta voix, par ta voix excité,
Je fis prendre à ma muse une route nouvelle,
Quittant les fictions pour la réalité,
Et du faux bel-esprit la trompeuse clarté,
Pour éclairer le cœur par la lumière pure
De ce flambeau sacré de la simple nature:
Apprenant à l'orgueil qu'ici bas tout est bien;
Qu'avec les passions la raison combinée
Forme un heureux accord, admirable moyen

That true *self-love* and *social* are the same;
That *virtue* only makes our bliss below;
And all our knowledge is, *ourselves to know*.

Qui prépare aux humains leur haute destinée ;
Que le juste amour-propre et l'amour social
Ne sont qu'un même instinct dans l'ordre général;
Enfin, que le grand art qui convient à notre être,
Le plus grand et le seul, c'est l'art de nous connaître?

TRADUCTION

DU IV.e LIVRE

DU

PARADIS PERDU

DE MILTON,

AVEC LE TEXTE ANGLAIS.

PARADISE LOST,

BOOK IV.

O FOR that warning voice, which he who saw
Th' apocalyps heard cry in heav'n aloud,
Then when the dragon, put to second rout,
Came furious down to be reveng'd on men,
Woe to th' inhabitants on earth! that now,
While time was, our first parents had been warn'd
The coming of their secret foe, and scap'd,
Haply so scap'd his mortal snare: for now
Satan, now first inflam'd with rage, came down,
The tempter e're th' accuser of man-kind,
To wreck on innocent frail man his loss
Of that first battel, and his flight to hell:
Yet not rejoicing in his speed, though bold
Far off and fearless, nor with cause to boast,
Begins his dire attempt, which nigh the birth
Now rolling boils in his tumultuous breast,
And like a devilish engin back recoils
Upon himself; horror and doubt distract
His troubled thoughts, and from the bottom stir

PARADIS PERDU,

LIVRE IV.

Sainte et fatale voix, mais trop tard entendue
Par le disciple aimé du Redempteur divin,
Voix du ciel, qui criais, Malheur au genre humain,
Aux échos de l'Eden que n'es-tu descendue,
Quand le dragon d'enfer, préparant son venin,
Voulait venger sur nous sa dignité perdue!
Par ton utile avis, notre père affermi,
Eût peut-être évité le piége détestable
Où venait l'attirer un secret ennemi.
Satan voulait alors dans sa rage implacable
Tenter l'homme innocent, pour l'accuser coupable,
Et perdant les humains par leur fragilité,
Venger sur eux sa chute et sa calamité.
Mais, prêt à commencer l'attentat qu'il médite,
Son intrépidité, son audace le quitte;
Et l'horrible entreprise, au moment du signal,
Bouillonnant dans son sein, bouleverse son âme.
Tel un engin de mort, instrument infernal,
Dans son explosion prompt à vomir la flâme,
Recule sur lui-même à cet instant fatal.
Il doute, il se confond dans une horreur extrême;
L'enfer est avec lui, l'enfer est dans son sein:

The hell within him : for within him hell
He brings, and round about him, nor from hell
One step no more than from himself can fly
By change of place : Now conscience wakes despair
That slumber'd, wakes the bitter memory
Of what he was, what is, and what must be
Worse ; of worse deeds worse sufferings must ensue.
Sometimes tow'ards Eden, which now in his view
Lay pleasant, his griev'd look he fixes sad ;
Sometimes tow'ards heaven and the full-blazing sun,
Which now sat high in his meridian tower :
Then much revolving, thus in sighs began.

O thou that with surpassing glory crown'd,
Look'st from thy sole dominion like the God
Of this new world ; at whose sight all the stars
Hide their diminish'd heads ; to thee I call,
But with no friendly voice, and add thy name
O Sun, to tell thee how I hate thy beams,
That bring to my remembrance from what state
I fell, how glorious once above thy sphere ;
Till pride and worse ambition threw me down

Pour lui tout est enfer; il veut le fuir en vain.
Comment le fuirait-il? peut-il se fuir lui-même?
Dans le funeste état d'un supplice sans fin,
S'il se peut qu'un instant son désespoir sommeille,
Sa conscience parle, et soudain le réveille.
Elle réveille en lui ce souvenir cruel,
Inexorable voix qui toujours lui rappelle
Ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il fut dans le ciel,
Et tout ce qu'il sera dans sa peine éternelle.
Ainsi de grands tourments sont dûs aux grands forfaits.
Quelquefois sur l'Eden et ses charmants objets,
Il fixe un regard sombre, inquiet et sévère:
Tantôt il cherche aux cieux l'astre de la lumière;
Il le voit rayonner au haut de sa carrière;
Il soupire de rage, il s'exprime en ces mots,
Pensif, et dans son cœur roulant ses noirs complots:
O toi! qui couronné de la plus haute gloire,
Parais l'ame et le dieu de ce monde nouveau,
Toi, dont le seul aspect, t'assurant la victoire,
Des astres pâlissants efface le flambeau,
Ce n'est pas en ami, soleil, que je t'appelle;
C'est pour te dévouer à la haine éternelle
Qu'en mon cœur ulcéré fait naître ton éclat,
Eclat injurieux, dont l'honneur me rappelle
Les honneurs trop flétris de mon premier état.
Tu me voyais briller au dessus de ta sphère;
J'y brillerais toujours sans mon orgueil fatal.
L'orgueil, l'ambition encor plus téméraire,

Warring in heaven against heav'ns matchless king:
Ah! wherefore! he deserv'd no such return
From me, whom he created what I was
In that bright eminence, and with his good
Upbraided none; nor was his service hard.
What could be less than to afford him praise,
The easiest recompense; and pay him thanks,
How due! yet all his good prov'd ill in me,
And wrought but malice; lifted up so high
I' sdeind subjection, and thought one step higher
Would set me highest, and in a moment quit
The debt immense of endless gratitude;
So burdensome still paying, still to owe:
Forgetful what from him I still receiv'd,
And understood not that a grateful mind
By owing owes not, but still pays, at once
Indebted and discharg'd: what burden then?
O had his pow'rful destiny ordain'd
Me some inferior angel, I had stood
Then happy: No unbounded hope had rais'd
Ambition. Yet why not? Some other power
As great might have aspir'd, and me though mean
Drawn to his part; but other powers as great

Me firent attaquer, trop impuissant rival,
L'être qui dans les cieux ne peut avoir d'égal.
Eh ! pourquoi l'ai-je pu payer d'un tel salaire,
Moi, l'œuvre de ses mains, comblé de ses bienfaits?
Me les reprochait-il ? quel maître fut jamais
Plus facile à servir ? et quelle récompense
Exigeait-il de moi que ma reconnaissance?
Retour, hélas! trop dû. Mais il a vu ses dons
Dans mes coupables mains convertis en poisons,
N'engendrer dans mon cœur que révolte et que haine.
Ebloui de mon rang, je crus qu'encore un pas
Jusqu'au rang le plus haut m'éleverait sans peine,
Epargnant pour jamais à mon âme hautaine
L'ennui de ces devoirs qui pèsent aux ingrats.
J'oubliai des bienfaits qui ne tarissaient pas;
L'aveu seul m'en parut un poids insupportable.
Quel était donc ce poids que j'osai rejeter ?
Reconnaître la dette eût été l'acquitter.
Ah ! moins favorisé, j'eusse été moins coupable.
Plus heureux aux bas rangs, un espoir limité
Eût rendu mon orgueil moins fier et plus traitable....
Non, non, quelque révolte ailleurs eût éclaté;
Quelque esprit du haut rang eût eu ma même audace,
Et j'eusse partagé son crime et sa disgrace.
Mais que dis-je? a-t-on vu parmi les séraphins
S'élever quelque voix impie et criminelle ?
Soutenus par la grace, ou guidés par le zèle,
Tous paisibles et purs bénissent leurs destins.

Fell not, but stand unshaken, from within
Or from without, to all temptations arm'd.
Hadst thou the same free will and power to stand?
Thou hadst: whom hast thou then or what t'accuse,
But heav'n's free love dealt equally to all?
Be then his love accurs'd, since love or hate,
To me alike, it deals eternal woe.
Nay curs'd be thou; since against his thy will
Chose freely what it now so justly rues.
Me miserable! which way shall I fly
Infinite wrath, and infinite despair?
Which way I fly is hell; my self am hell;
And in the lowest deep a lower deep
Still threatning to devour me opens wide,
To which the hell I suffer seems a heaven.
O then at last relent: is there no place
Left for repentance, none for pardon left?
None left but by submission; and that word
Disdain forbids me, and my dread of shame
Among the spi'rits beneath, whom I seduc'd
With other promises and other vaunts
Than to' submit, boasting I could subdue
Th' omnipotent. Ay me! they little know
How dearly I abide that boast so vain;
Under what torments inwardly I groan,

Ai-je eu mêmes secours pour demeurer sans tache?
Oui, je les avais tous. Eh! qui peut m'excuser?
Ce même amour du ciel, dont la faveur s'attache
A tous également, sans jamais s'épuiser,
C'est lui qui m'a perdu, lui qu'il faut accuser.
Maudit soit cet amour, qui semblable à la haine,
Comme elle me dévoue à l'éternelle peine! . . .
Ah! plutôt sois maudit, toi, qui voulus choisir
Le parti d'un orgueil, source de repentir!
Malheureux que je suis! où puis-je fuir encore
Le supplice infini d'un désespoir sans fin?
Où fuirai-je l'enfer? je le porte en mon sein;
Je suis l'enfer moi-même, et son feu me dévore.
Aux abîmes de mort roulant avec horreur,
Le plus affreux de tous est celui de mon cœur.
C'est là qu'est mon enfer: celui de la souffrance
N'est en comparaison qu'un paradis pour moi.
Coupable audacieux! à la fin repens-toi.
N'est-il plus de pardon? n'est-il plus d'espérance?
Il en est (mais l'orgueil n'en peut souffrir le nom);
Il en est dans la honte et la soumission.
Etait-ce là l'espoir de tant d'esprits rebelles
Que j'ai faits compagnons de mes peines cruelles?
Leur avais-je promis honte et confusion?
Ne me vantais-je pas, dans mes promesses folles,
De les rendre avec moi vainqueurs du Tout-puissant?
Ils ignorent combien mes vœux étaient frivoles,
Et sous quels coups affreux leur chef est gémissant,

While they adore me on the throne of hell,
With diadem and scepter high advanc'd,
The lower still I fall, only supreme
In misery; such joy ambition finds!
But say I could repent, and could obtain
By act of grace my former state; how soon
Would hight recall high thoughts, how soon unsay
What feign'd submission swore! Ease would recant
Vows made in pain, as violent and void.
For never can true reconcilement grow,
Where wounds of deadly hate have pierc'd so deep:
Which would but lead me to a worse relapse
And heavier fall: So should I purchase dear
Short intermission bought with double smart.
This knows my punisher; therefore as far
From granting he, as I from begging peace:
All hope excluded thus, behold in stead
Of us out-cast, exil'd, his new delight,
Mankind created, and for him this world.
So farewel hope, and with hope farewel fear,
Farewel remorse: all good to me is lost:
Evil be thou my good; by thee at least
Divided empire with heav'n's king I hold;
By thee, and more than half perhaps will reign;

Tandis que tout l'enfer l'adore sur un trône.
Le sceptre en main, le front paré d'une couronne,
Plus on m'élève, et plus je me sens abaissé:
Le premier, par les maux dont je suis terrassé.
Hélas! tels sont les fruits que l'ambition donne.
Ah! si le repentir, obtenant mon pardon,
Me remettait au rang de ma grandeur passée,
Mon indomtable orgueil, exaltant ma pensée,
D'un hommage forcé rétracterait le don.
Tout hommage forcé n'est qu'un feint abandon.
Non, il n'est plus d'espoir d'un retour véritable
Quand le trait de la haine a percé trop avant.
Plus criminel encore après un vain serment,
Ma chûte n'en serait que plus épouvantable.
Il ne l'ignore pas, le tyran qui m'accable:
La paix, que mon orgueil répugne à demander,
Il répugne peut-être autant à l'accorder:
Il a porté l'arrêt, l'arrêt irrévocable.
Déchus de tous nos droits, exilés et maudits,
Nous voyons de ses mains sortir un nouvel être,
Que pour nous remplacer sa vengeance a fait naître.
A l'homme, objet nouveau de ses soins favoris,
Il crée un nouveau monde, un nouveau paradis.
Tout bien est donc perdu, toute espérance éteinte:
Avec elle s'éteint tout remords, toute crainte.
Mal, tu seras mon bien: que par toi mon rival
Voie enfin mon empire être du sien l'égal.
Que dis-je? mon pouvoir l'emportera peut-être:

As man e're long, and this new world shall know.

Thus while he spake, each passion dimm'd his face
Thrice chang'd with pale, ire, envy, and despair;
Which marr'd his borrow'd visage, and betray'd
Him counterfeit, if any eye beheld.
For heav'nly minds from such distempers foul
Are ever clear. Whereof he soon aware,
Each perturbation smooth'd with outward calm,
Artificer of fraud; and was the first
That practis'd falshood under saintly show,
Deep malice to conceal, couch'd with revenge:
Yet not enough had practis'd to deceive
Uriel once warn'd; whose eye pursued him down
The way he went, and on th' Assyrian mount
Saw him disfigur'd, more than could befall
Spirit of happy sort: his gestures fierce
He mark'd and mad demeanour, then alone,
As he suppos'd, all unobserv'd, unseen.
So on he fares, and to the border comes
Of Eden, where delicious Paradise,
Now nearer, crowns with her inclosure green,
As with a rural mound, the champain head

L'homme et son paradis vont bientôt le connaître.
Il dit, et par trois fois tour-à-tour sur son front
Se peignent les transports dont son âme est atteinte:
La rougeur du dépit, la pâleur de la crainte,
Le désespoir, l'envie, et la haine et l'affront.
Il se compose en vain; son trouble le confond.
On verrait dans ses traits l'humiliante empreinte
D'un désordre étranger aux habitants du ciel.
Artisan de mensonge, il cache son supplice,
Et sous un maintien calme il renferme son fiel.
Pour la première fois la fraude et l'artifice
Déguisent la rancune et couvrent la malice.
Mais, malgré tout l'effort de son art criminel,
Satan ne peut tromper les regards d'Uriel.
Uriel l'aperçoit; il vole sur sa trace.
Sur les monts d'Assyrie il le voit qui se place.
Il observe ses traits défigurés, flétris,
Tels que ne les ont point les célestes esprits.
Satan se croyait seul; et son maintien féroce,
Ses gestes menaçants et son regard atroce
Décelent un coupable à l'archange surpris.
Tel Satan de l'Eden atteignait la clôture:
Il approche, il y touche, il voit l'heureux séjour,
Champêtre boulevard des plaines d'alentour,
Qui s'élève au milieu d'un trône de verdure.
Un désert escarpé borde ces lieux charmants;
Une épaisse futaie en obscurcit les flancs,
En interdit l'accès par son aspect sauvage.

Of a steep wilderness, whose hairy sides
With thicket overgrown, grottesque and wild,
Access deny'd: and overhead up grew
Insuperable hight of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and branching palm,
A sylvan scene; and as the ranks ascend
Shade above shade, a woody theatre
Of stateliest View. Yet higher than their tops
The verd'rous wall of paradise up sprung:
Which to our general sire gave prospect large
Into his nether empire neighb'ring round.
And higher than that wall a circling row
Of goodliest trees loaden with fairest fruit,
Blossoms and fruits at once of golden hue,
Appear'd, with gay enamel'd colors mix'd:
On which the sun more glad impress'd his beams
Than in fair evening cloud, or humid bow,
When God hath show'rd the earth; so lovely seem'd
That landskip: And of pure now purer air
Meets his approach, and to the heart inspires
Vernal delight and joy, able to drive
All sadness but despair: Now gentle gales
Fanning their odoriferous wings dispense
Native perfumes and whisper whence they stole
Those balmy spoils. As when to them who sail
Beyond the Cape of Hope, and now are past

Du sommet de ce cap s'étend et se propage
L'ombre auguste que font en leur feuillé divers
Les cèdres, les palmiers, les sapins toujours verts:
Rustique perspective, où par rang, par étage,
S'offre en amphithéâtre un noble paysage.
On aperçoit plus haut le jardin enchanté,
Verdoyant paradis, d'où notre premier père
Voit au loin son domaine, et règne sur la terre.
Sur ce fertile sol s'élève en liberté
Une utile forêt, dont le riche branchage,
Se recourbant lui-même en ses rangs arrondis,
Se charge incessamment et de fleurs et de fruits:
Fleurs et fruits où l'on voit, par un rare avantage,
De l'or et des émaux le superbe assemblage.
Les rayons du soleil viennent les colorer:
Attentif à les peindre, il s'y plaît davantage
Qu'à se montrer le soir sous un léger nuage,
Ou dans cet arc brillant qu'il nous fait admirer,
Doux présage du calme à la fin d'un orage.
Tel on voyait de loin ce charmant paysage.
Plus près, l'air qu'on respire est plus pur et plus frais;
Il enchante le cœur; il calme la détresse,
Et le seul désespoir résiste à ses bienfaits.
Là, l'aile des zéphirs s'agite avec mollesse,
Et par un doux murmure ils semblent annoncer
D'où viennent les parfums que leur haleine exhale.
Ainsi, quand un pilote, habile à dépasser
La pointe de ce cap tant de fois trop fatale,

Mozambic, off at sea North east winds blow
Sabean odors from the spicy shore
Of Araby the blest; with such delay
Well pleas'd they slack their course, and many a league
Chear'd with the grateful smell old Océan smiles:
So entertain'd those odorous sweets the fiend,
Who came their bane, though with them better pleas'd
Than Asmodeus with the fishy fume
That drove him, though enamour'd, from the spouse
Of Tobit's son and with a vengeance sent
From Media post to Egypt, there fast bound.
  Now to th' ascent of that steep savage hill
Satan had journey'd on, pensive and slow;
But further way found none, so thick intwin'd,
As one continued brake, the undergrowth
Of shrubs and tangling bushes had perplex'd
All path of man or beast that pass'd that way:
One gate there only was, and that lookd East
On th' other side: which when th' arch-felon saw,
Due entrance he disdain'd, and in contempt,
At one flight bound high over leap'd all bound
Of hill or highest wall, and sheer within
Lights on his feet. As when a prowling wolf,
Whom hunger drives to seek new haunt for prey,
Watching where shepherds pen their flocks at eve
In hurdled cotes amid the field secure,

Par-delà Mosambique ose enfin s'avancer,
Des vents étésiens l'haleine parfumée
Lui porte les odeurs de l'heureux Yemen;
Il ralentit sa course, et tardif à dessein,
Il se plaît sur les flots d'une mer embaumée.
Satan de ses poisons vient infecter l'Eden,
Mais il aime à jouir de l'air pur du jardin.
Par un effet divers l'insolent Asmodée,
De la bru de Tobie amant fourbe et subtil,
Se vit contraint à fuir, chassé par la fumée
Qu'exhalait d'un poisson la dépouille enflammée :
Il quitta la Médie, et sur les bords du Nil
Trouva le juste arrêt d'un éternel exil.
Satan, pensif et sombre au haut de la colline,
Ne voit aucune issue à sortir des forêts;
Les halliers, les buissons entrelacés d'épine,
A nul être vivant ne permettent d'accès.
Le jardin au dehors n'a qu'une seule entrée,
Des rayons du matin au dedans éclairée :
Satan qui l'aperçoit, la méprise; et soudain
Il s'élance, et d'un saut franchissant la clôture,
D'un pied audacieux il insulte au terrain,
Et fait jaillir la flamme en frappant le jardin.
Tel un loup carnassier guette en cherchant capture
L'asile où le berger abrite son bétail,
Et franchit lestement les remparts du bercail.
Tel encore un brigand s'animant au pillage,
S'il voit le coffre-fort d'un bourgeois riche et sage

Leaps o'er the fence with ease into the fold:
Or as a thief bent to unhord the cash
Of some rich burgher, whose substantial doors,
Cross-barr'd and bolted fast, fear no assault,
In at the window climbs, or o'er the tiles:
So clomb this first grand thief into God's fold;
So since into his church lew'd hirelings climb;
Thence up he flew, and on the tree of life,
The midle tree and highest there that grew,
Sat like a Cormorant; yet not true-life
Thereby regain'd, but sat devising death
To them who liv'd; nor on the virtue thought
Of that life-giving plant, but only us'd
For prospect, what well us'd had been the pledge
Of immortality. So little knows
Any, but God alone, to value right
The good before him, but perverts best things
To worst abuse, or to their meanest use.
Beneath him with new wonder now he views
To all delight of human sense expos'd
In narrow room nature's whole wealth, yea more,
A heaven on earth: for blissful paradise
Of God the garden was, by him in th' east
Of Eden planted: Eden stretch'd her line
From Auran eastward to the royal towers
Of great Seleucia built by Grecian-Kings,

Prudemment enfermé sous des verroux trop forts,
Laisse à l'écart la porte, et plus sûr au dehors,
La fenêtre ou le toit lui servent de passage.
Tel le grand criminel entré au jardin de Dieu :
Tels on voit aujourd'hui des ministres à gage,
Par un honteux trafic s'introdnire au saint lieu.
Satan prend d'un oiseau la forme et le plumage ;
Il plane sur l'Eden, il s'arrête au milieu,
Et se pose au sommet d'un auguste branchage
Qui de l'arbre de vie étale le feuillage.
Il n'y vient pas chercher la vie avec la paix ;
Il apporte la mort à des êtres sans crainte,
Qui ne doivent jamais en ressentir l'atteinte.
L'arbre qui la repousse est pour lui sans attraits ;
De ce sublime tronc la cîme ne l'attire
Que pour mieux contempler les lieux qu'il veut détruire.
Dieu seul, auteur du bien, voit le bien tel qu'il est :
Tout autre s'y méprend ; tout autre en méconnaît,
Ignore ou pervertit l'usage salutaire.
Dans un espace étroit Satan voit, considère
Tout ce que la nature a de délicieux,
Tout ce qui peut charmer et les sens et les yeux ;
C'est trop peu dire encore : il voit le ciel sur terre.
C'est le jardin de Dieu, qu'à l'orient d'Eden
Dieu lui-même se plut à planter de sa main.
L'Eden quitte au levant la Mésopotamie,
Et s'arrête aux remparts qui bordent Séleucie,
Cette cité des Grecs, ouvrage de leurs rois.

Or where the sons of Eden long before
Dwelt in Telassar: In this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordain'd;
Out of the fertil ground he caus'd to grow
All trees of noblest Kind for sight, smell, taste;
And all amid them stood the tree of life,
High, eminent blooming ambrosial fruit
Of vegetable gold; and next to life,
Our death the tree of knowlege grew fast by,
Knowlege of good bought dear by knowing ill.
Southward through Eden went a river large,
Nor chang'd his course, but through the shaggy hill
Pass'd underneath ingulf'd; for God had thrown
That mountain as his garden mold high rais'd
Upon the rapid current, which through veins
Of porous earth with kindly thirst up drawn,
Rose a freh fountain, and with many a rill
Water'd the garden; then united fell
Down the steep glade, and met the nether flood,
Which from his darksome passage now appears,
And now divided into four main streams,
Runs diverse; wand'ring many a famous realm,
And country, whereof here needs no account;

Talassar fut son nom, quand l'Eden autrefois
De ses enfants nombreux en fit la colonie.
La main du Tout-puissant embellit ces beaux lieux :
Des arbres les plus beaux il forma leur parure ;
Fleurs et fruits couronnés de riante verdure,
Rassemblent à la fois sur ce sol précieux
Tout ce qui plaît au goût, à l'odorat, aux yeux.
Au milieu s'élevant le grand arbre de vie
Distille l'or liquide et la pure ambroisie ;
Celui de la science a sa place à côté :
Rare et fatal présent qui nous a tant coûté !
Du mal et de la mort source à jamais feconde !
L'Eden est traversé par un fleuve profond
Qui suit un même cours, et se perd sous un mont :
Clôture du jardin, que l'artisan du monde
Posa comme un rempart sur le courant de l'onde
Transformée au dessous en canal souterrain.
Par les pores ouverts d'une terre altérée
Qui s'abreuve de l'onde en ses veines filtrée
Une source jaillit, d'où maint ruisseau soudain
Se répand et circule à l'entour du jardin.
Ils s'unissent bientôt, et retombant en nappe,
Joignent au pied du mont le torrent qui s'échappe.
L'onde alors se divise en quatre grands canaux
Qui de pays divers vont baigner les côteaux.
Qu'ils errent à leur gré dans leurs courses rapides ;
Et fixant sur l'Eden tout l'art de nos pinceaux,
Peignons-y tous les jeux de ces brillantes eaux.

But rather to tell how, if art could tell,
How from that saphir fount the crisped brooks,
Rolling on orient pearl and sands of gold,
With mazy error under pendent shades
Ran nectar, visiting each plant, and fed
Flow'rs, worthy' of paradise, which not nice art
In beds and curious knots, but nature boon
Pour'd fourth profuse on hill and dale, and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noontide bow'rs: Thus was this place
A happy rural seat of various view;
Groves whose rich trees wept odorous gums and balm;
Others with fruit burnish'd with golden rind
Hung amiable, Hesperian fables true,
If true, here only', and of delicious taste:
Betwixt them lawns, or level downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd,
Or palmy hilloc, or the flow'ry lap
Of some irriguous valley spred her store,
Flow'rs of all hue, and without thorn the rose.

La source, qui d'abord coule en saphirs liquides,
Entretient des canaux argentés et limpides,
D'où s'échappe et serpente en utiles filets
L'onde qu'on voit rouler sur des lits où s'étale
Parmi le sable d'or la perte orientale.
Le nectar répandu sous les ombrages frais
Arrose chaque fleur et nourrit chaque plante :
Fleurs et plantes du ciel, qu'avec de vains apprêts
L'art ne rassemble point en couches, en bouquets ;
La nature les donne, et sa main bienfaisante
Les prodigue aux côteaux, aux vallons, aux forêts,
Soit aux lieux découverts dont l'aspect favorable
Aux rayons du matin offre un facile accès,
Soit aux sombres berceaux, asile impénétrable
Que les feux du midi ne percèrent jamais.
Tels sont de ce beau lieu les champêtres attraits.
Il y croît à l'envi mille diverses plantes.
Ici coule le baume en larmes odorantes ;
Là pendent ces fruits d'or, ces fruits délicieux
Qui, des yeux et du goût égale jouissance,
Dans ce paradis seul réalisent d'avance
Des trois filles d'Hesper le verger fabuleux.
Parmi ces troncs divers circule une prairie
Où d'innocents troupeaux paissent l'herbe fleurie.
Un tertre y sert de trône à l'auguste palmier ;
Le sein d'un vallon frais qu'une onde pure arrose,
Offre en toutes saisons un aspect printanier ;
L'œillet y croît sans soins, sans épines la rose.

Another side, ombrageous grots and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grape, and gently creeps
Luxuriant; mean while murm'ring waters fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake,
That to the fringed bank with myrtle crown'd
Her crystal mirror holds, unite their streams.
The birds their quire apply; airs, vernal airs,
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leaves, while universal Pan
Knit with the Graces and the Hours in danse
Led on th' eternal spring.

Not that fair field
Of Enna where Proserpine gathering flow'rs
Herself a fairer flow'r by gloomy Dis
Was gather'd, which cost Ceres all that pain
To seek her through the world; nor that sweet grove
Of Daphne by Orontes, and th'inspir'd
Castalian spring, might with this paradise
Of Eden strive; nor that Nyseian isle

Des grottes sont plus loin : réduits sombres et frais ;
Une treille feconde en couvre les entrées,
Prodiguant à l'entour ses grappes empourprées,
Et jusques sur le sol abaissant ses bienfaits.
Cependant le ruisseau qui descend des collines
Disperse en murmurant ses ondes argentines,
Ou les rassemble en lac dont les bords contournés
De mirtes odorants sont partout couronnés.
Leur image se peint dans le cristal liquide,
Miroir qu'offre du lac la surface limpide.
C'est-là que les oiseaux unissent leurs chansons.
Le soufle printanier des zéphirs du bocage
Fait mouvoir les rameaux, fait parler le feuillage
Qui semble s'agiter pour répondre à leurs sons ;
Tout s'anime auprès d'eux : on croirait voir les Heures,
Et les Grâces et Pan, se tenant par la main,
Célébrer en dansant à l'entour du jardin
Le printemps éternel de ces belles demeures.
  Tels ne furent jamais les champs délicieux
Où dépouillant l'Enna de ses fleurs les plus belles,
Proserpine plus fraiche et plus brillante qu'elles
Fut elle-même en proie au plus sombre des dieux :
Enlèvement fatal pour une tendre mère
Qui demande sa fille aux deux bouts de la terre.
Les bosquets de Daphné que l'Oronte embellit,
Le réservoir sacré des eaux de Castalie,
L'isle que le Triton entoure de son lit,
L'africaine Nysa, la fertile patrie

Girt with the river Triton; where old Cham,
Whom gentiles Ammon call and Lybian Jove,
Hid Amalthea and her florid son
Young Bacchus, from his stepdame Rhea's eye;
Nor where Abassin Kings their issue guard,
Mount Amara (though this by some suppos'd
True paradise) under the Ethiop line.
By Nilus head, inclos'd with shining rock,
A whole day's journey high, but wide remote
From this Assyrian garden; where the fiend
Saw undelighted all delight, all kind
Of living creatures new to sight and strange.
Two of far nobler shape erect and tall,
God like erect, with native honor clad
In naked majesty, seem'd lords of all,
And worthy seem'd; for in their looks divine
The image of their glorious maker shone,
Truth, Wisdom, sanctitude severe and pure,
(Severe but in true filial freedom plac'd)
Whence true authority in men: though both
Not equal, as their sex not equal seem'd;

Du vieux Cham cet Ammon qu'adore la Libye,
Nisa ce beau séjour, asile fait exprès
Pour dérober Bacchus et sa mère Amalthée
Aux yeux trop vigilants de la jalouse Rhée,
Près du charmant Eden seraient tous sans attraits.
Vers les sources du Nil, au climat qui divise
Le jour d'avec la nuit en parts qu'il égalise,
Est le mont Amara, dont l'antique sommet
De qui prétend l'atteindre occupe un jour complet.
Des rois d'Abyssinie il maintient la puissance :
Gardien de leurs fils aux jours de leur enfance.
Ses bocages si verts, ses vallons si fleuris
L'ont fait prendre souvent pour le vrai paradis ;
Mais de l'Eden à lui l'intervalle est immense.
Tant de trésors nouveaux dans l'Eden rassemblés,
Tant d'animaux divers dont ces lieux sont peuplés,
De Satan qui les voit excitent le murmure.
Il distingue bientôt la noble créature :
Ce couple favori, dont le front élevé
Commande le respect à lui seul réservé.
Tous deux semblent régner sur toute la nature :
Nus, mais majestueux dans cette nudité.
Leur céleste regard, l'éclat de leur visage
Du Dieu leur créateur offrent l'auguste image.
On y voit la candeur avec la pureté,
La sévère innocence avec la liberté :
Liberté filiale où le respect s'allie.
Leur sexe différent proscrit l'égalité ;

For contemplation he and valor form'd,
For softness she and sweet attractive grace;
He for God only, she for God in him.
His fair large front and eye sublime declar'd
Absolute rule; and hyacinthin locks
Round from his parted forelock manly hung
Clustring, but not beneath his shoulders broad.
She as a veil down to the slender waste
Her unadorned golden tresses wore
Dishevel'd, but in wanton ringlets wav'd,
As the vine curls her tendrils, which imply'd
Subjection, but requir'd with gentle sway,
And by her yielded, by him best receiv'd,
Yielded with coy submission, modest pride,
And sweet reluctant amorous delay.
Nor those mysterious parts were then conceal'd;
Then was not guilty shame, dishonest shame
Of nature's works, honor dishonorable;
Sin-bred! how have ye troubled all mankind
With shows instead, mere shows of seeming pure,
And banish'd from man's life his happiest life,
Simplicity and spotless innocence!

Ils ne sont pas égaux : l'homme a l'autorité.
Il naît pour le travail, pour l'étude suivie ;
Eve pour la douceur, la grace, la beauté.
Il est tout à son Dieu dont il a reçu l'être ;
Elle est à Dieu pour l'homme, et dans l'homme le sert.
Le large front d'Adam, son regard noble et fier,
Son port majestueux, tout annonce le maître ;
Et ses beaux cheveux noirs sur son front mi-partis
Retombent au hasard en flocons applatis,
Mais sans passer l'épaule et craignant de trop croître.
Ceux d'Eve, en tresses d'or au hasard assemblés,
S'étendent comme un voile autour de son corsage.
Epars, mais ondoyants en flocons annelés,
Des surgeons de la vigne ils présentent l'image ;
De son besoin d'appui c'est la marque et le gage :
Doux appui qu'avec grace elle sait demander :
Appui qu'avec tendresse on lui doit accorder.
La modeste fierté, la douce complaisance,
Les délais d'une tendre et molle résistance,
Lui donnent un pouvoir à qui tout doit céder.
Ses attraits se montraient dans leur nudité pure,
Sans que la honte alors insultât la nature.
Faux et coupable honneur ! ouvrage du péché !
Que de maux sur la terre a produits ta naissance !
Ta pudeur hypocrite a banni l'innocence ;
Et l'homme en son erreur à tes lois attaché,
Au prix de son bonheur achète la décence.
Mais nos premiers parents dans leur sainte ignorance

So pass'd they naked on, nor shunn'd the sight
Of God or Angel, for they thought no ill:
So hand in hand they pass'd the loveliest pair
That ever since in love's embraces met;
Adam the goodliest man of men since born
His sons, the fairest of her daughters Eve.
Under a tuft of shade that on a green
Stood whisp'ring soft by a fresh fountain side
They sat them down; and after no more toil
Of their sweet gard'ning labor than suffic'd
To recommend cool zephyr, and made ease
More easy, wholsome thirst and appetite
More grateful, to their supper fruits they fell,
Nectarin fruits which the compliant boughs
Yielded them, Side-long as they sat recline
On the soft downy bank damask' with flowers:
The savory pulp they chew, and in the rind
Still as they thirsted scoop the brimming stream;
Nor gentle purpose, nor endearing smiles
Wanted, nor youthful dalliance as beseems
Fair couple link'd in happy nuptial league,
Alone as they. About them frisking play'd
All beasts of th' earth, since wild, and of all chase
In wood or wilderness, forest or den;

Nus, et sans en rougir, se montraient en tout lieu
Aux regards bienfaisants ou d'un ange ou de Dieu.
Se tenant par la main tous deux marchent ensemble,
Couple unique et parfait qu'un pur amour assemble :
Adam, le bel Adam, Eve pleine d'attraits,
Que leurs filles, leurs fils n'égaleront jamais.
Un tertre de gazon, dans l'ombre d'un bocage
Où le zéphir murmure à travers le feuillage,
Reçoit ce couple heureux, que de légers travaux
Sur le fertile sol de leur riche domaine
Invitent à chercher le frais et le repos.
Près de là sur les fleurs jaillit une fontaine ;
Elle étanche leur soif, et des fruits savoureux,
Suspendus aux rameaux qui s'abaissent vers eux,
Leur offrent du nectar l'exquise nourriture.
Là, sur un banc mousseux et de fleurs émaillé,
Dans un aubier en coupe adroitement taillé,
Ils boivent à longs traits la liqueur fraîche et pure,
Et choisissant les fruits qui leur plaisent le mieux,
Trouvent dans leur substance un goût délicieux.
Gais et tendres propos qu'anime un doux sourire,
De ce festin champêtre augmentent la douceur ;
Le badinage y règne : essor libre du cœur,
Qu'à deux époux amants le tête-à-tête inspire.
Autour d'eux se jouaient les animaux divers,
Ceux même qui depuis nous dérobant leur trace,
S'enfoncent aux forêts, aux antres, aux déserts :
Fiers animaux, chasseurs et que poursuit la chasse.

Sporting the lion ramp'd and in his paw
Dandled the kid; bears, tigers, ounces, pards,
Gambol'd before them; th' unwieldy elephant
To make them mirth us'd all his might, and wreath'd
His lithe proboscis; close the serpent sly
Insinuating, wove with gordian twine
His breaded train, and of his fatal guile
Gave proof unheeded; others on the grass
Couch'd, and now fill'd with pasture gazing sat,
Or bedward ruminating; for the sun
Declin'd was hasting now with prone career
To th' Ocean iles, and in th' ascendant scale
Of heav'n the stars that usher evening rose:
When satan still in gaze, as first he stood,
Scarce thus at length fail'd speech recover'd sad.

O hell! what do mine eyes with grief behold!
Into our room of bliss thus high advanc'd
Creatures of other mold, earth-born perhaps,
Not spirits, yet to heav'nly spirits bright
Little inferior; whom my thoughts pursue
With wonder, and could love, so lively shines
In them divine resemblance, and such grace
The hand that fram'd them on their shape hath pour'd.
Ah gentle pair, ye little think how nigh

Le lion à leurs pieds joue avec le chevreau
Qui sautille gaîment sous la griffe terrible;
Le tigre caressant, le léopard paisible,
Bondissant devant eux, s'unissent à l'agneau.
L'éléphant battant l'air de sa trompe flexible
Etale pesamment son adresse à leurs yeux;
Tandis qu'en ses replis le serpent frauduleux
S'insinue en glissant et s'avance en spirale:
Il contourne sa queue arrondie en anneaux,
Et laisse voir le dard de sa langue fatale.
Couchés sur le gazon, mille autres animaux
Ruminent leur pâture ou prennent leur repos.
Cependant le soleil terminait sa carrière,
Et les astres du soir suppléaient sa lumière.
Satan, contemplateur de tant d'objets nouveaux,
Sort de sa longue extase et s'exprime en ces mots:
Peuple d'enfer, dit-il, gémis avec ton maître!
Vois ce couple qui s'offre à nos regards jaloux,
Usurpateur d'un rang dont nous descendons tous.
Formés en autre moule, et de fange peut-être,
Ce ne sont pas des dieux, des esprits comme nous;
Mais des anges pourtant ils ont quelque apparence.
Je les suis, les admire, et voudrais les aimer.
Ils ont du Créateur l'auguste ressemblance
Empreinte dans leurs traits qu'il se plut à former,
Et dans sa complaisance il prit soin d'imprimer
A tous leurs mouvements la grace et la décence.
Ah! tu ne prévois pas, couple trop fortuné,

Your change approaches, when all these delights
Will vanish and deliver ye to woe,
More woe, the more your taste is now of joy;
Happy, but for so happy ill secur'd
Long to continue; and this high seat your heaven
Ill fenc'd for heav'n to keep out such a foe
As now is enter'd; yet no purpos'd foe
To you, whom I could pity thus forlorn,
Though I unpitied. League with you I seek,
And mutual amity so strait, so close,
That I with you must dwell, or you with me
Henceforth; my dwelling haply may not please,
Like this fair paradise, your sense, yet such
Accept your maker's work; he gave it me,
Which I as freely give: Hell shall unfold,
To entertain you two, her widest gates,
And send forth all her kings; there will be room,
Not like these narrow limits, to receive
Your numerous offspring; if no better place,
Thank him who puts me loath to this revenge
On you who wrong me not for him who wrong'd.
And should I at your harmless innocence
Melt, as I do, yet public reason just,
Honor and empire with revenge inlarg'd,

A quel grand changement ton sort t'a condamné,
Quand tu verras les maux succéder aux délices,
Et s'aigrir ton tourment par le dur souvenir
De tes premiers destins si doux et si propices.
Couple heureux! mais peu sûr d'un heureux avenir,
Qu'on a mal défendu ton merveilleux domaine
Contre cet ennemi qui vient d'y pénétrer!
Ennemi, non de toi : moi que poursuit la haine
Je ressens la pitié ; tu sais me l'inspirer
A l'aspect de ta gloire, hélas! trop peu certaine.
Aimons-nous : qu'une ligue, un pacte mutuel
Dans le même séjour désormais nous rassemble.
Mon empire, qui peut nous réunir ensemble,
Plaira moins à vos sens que ce terrestre ciel ;
Mais c'est l'ouvrage aussi de votre divin maître :
Je l'ai reçu de lui ; recevez-le de moi.
Le palais de l'enfer où je donne la loi
Ouvrira son portique en vous voyant paraître,
Et ses rois voleront au devant de vos pas.
Les honneurs, les sujets ne vous manqueront pas.
Là, tous vos descendants auront aisément place :
Ici, multipliés ils manqueraient d'espace.
Là, si vous y souffrez, accusez-en celui
Qui par sa cruauté me contraint aujourd'hui
A me venger sur vous après tant d'injustices ;
Sur vous, qui de ses torts n'êtes point les complices.
Je vous sais innocents, je me sens attendrir ;
Mais la raison d'état, un monde à conquérir,
Mon honneur à venger par l'éclat de ma gloire,

By conqu'ring this new world, compels me now
To do what else though damn'd I should abhor.

So spake the fiend, and with necessity,
The tyrant's plea, excus'd his devilish deeds.
Then from his lofty stand on that high tree
Down he alights among the sportful herd
Of those four-footed kinds, himself now one,
Now other, as their shape serv'd best his end
Nearer to view heis prey and unespy'd
To mark what of their state he more might learn
By word or action mark'd: about them round
A Lion now he stalks with fiery glare;
Then as a tiger, who by chance hath spy'd
In some purlieu two gentle fawns at play,
Strait couches close, then rising changes oft
His couchant watch, as one who chose his ground,
Whence rushing he might surest seise them poth
Grip'd in each paw: when Adam first of men
To first of women Eve thus moving speech,
Turn'd him all ear to hear new utterance flow.

Sole partner, and sole part of all these joys,
Dearer thy self than all; needs must the power
That made us, and for us this ample world
Be infinitely good, and of his good
As liberal and free as infinite;
That rais'd us from the dust, and placed us here

Exigent ce forfait d'où dépend la victoire,
Et dont je sens l'horreur tout pervers que je suis.
Ainsi Satan, chargé de remords et d'ennuis,
Cherchait à colorer ses trames meurtrières
Par ces raisons d'état aux tyrans familières.
Du grand arbre de vie il quitte les sommets:
Parmi les animaux il se montre à leur maître;
Il imite leurs jeux, il emprunte leurs traits,
Il paraît tour-à-tour celui qu'il veut paraître,
Selon que de leur forme il peut s'aider le mieux
Pour épier de près, et sans que l'on l'épie,
L'air, l'état, les discours du couple qu'il envie,
Et conduire à leur but ses desseins odieux.
Tantôt l'œil flamboyant, lion il se promène;
Et tantôt c'est un tigre attentif à guetter
Deux jeunes faons qu'il voit s'ébattre dans la plaine:
Il se couche, il voltige, il cherche à se poster
Pour saisir à la fois une double victime.
Mais Adam va parler; et l'artisan de crime
Ecoute avidement le père des humains,
Qui s'adresse en ces mots à notre antique mère:
Compagne de ma vie, et la part la plus chère
Des plaisirs renaissants dont tous mes jours sont pleins,
Qu'il est grand, qu'il est bon, celui qui de ses mains
Nous pétrit, et pour nous forma ce vaste monde!
Aussi puissant que bon, sa volonté féconde
Nous tira du néant, nous donna ces jardins,
Nous y combla de biens obtenus sans mérite.

In all this happiness, who at his hand
Have nothing merited, nor can perform
Ought whereof he hath need, he who requires
From us no other service than to keep
This one, this easy charge, of all the trees
In paradise that bear delicious fruit
So various, not to taste that only tree
Of knowlege, planted by the tree of life;
So near grows death to life, whate'er death is,
Some dreadful thing no doubt; for well thou know'st
God hath pronounc'd it death to taste that tree
The only sign of our obedience left
Among so many signs of power and rule
Conferr'd upon us, and dominion given
Over all other creatures that possess
Earth, air, and sea. Then let us not think hard
One easy prohibition, who enjoy
Free leave so large to all things else, and choice
Unlimited of manifold delights:
But let us ever praise him, and extol
His bounty, following our delightful task
To prune these growing plants, and tend these flowers
Which were it toilsome, yet with thee were sweet.

To whom thus Eve reply'd: O thou from whom
And for whom I was form'd flesh of thy flesh,

Que ferions-nous pour lui? que peut-il lui manquer?
Quel facile devoir il daigna nous marquer!
Que la charge est légère! un seul point nous acquitte.
Environnés de fruits d'un goût délicieux,
L'arbre de la science est le seul en ces lieux,
Le seul dont à nos sens la défense est prescrite.
Ses fruits portent la mort. Tu le sais, Dieu l'a dit:
Sa parole divine est toujours infaillible;
Elle annonce la mort à qui touche ce fruit.
La mort, quoi que ce soit, la mort doit être horrible.
Près de l'arbre de vie est cet arbre fatal;
La mort touche à la vie, et le bien touche au mal.
Obéissons à Dieu, respectons sa défense;
C'est le signe, le seul de notre dépendance:
Faible prix pour un monde asservi sous nos lois,
Vaste empire où tous deux nous régnons à la fois
Sur ce qui vit dans l'air, dans l'onde et sur la terre.
Gardons-nous de trouver cette loi trop sévère
Qui nous laisse comblés de dons illimités,
Choisir à notre gré sous de si doux auspices
Ce qui peut à nos sens fournir plus de délices.
Adorons-en l'auteur, exaltons ses bontés,
Et soigneux de remplir une tâche facile,
Cultivons sous ses yeux les plantes et les fleurs
Dont sa main bienfaisante a paré notre asile.
Avec toi ce travail est rempli de douceurs.
Eve reprit: O toi de qui je tiens mon être,
Toi dont je suis la chair, ô mon guide et mon maître,

And without whom am to no end, my guide
And head! what thou hast said is just and right.
For we to him indeed all praises owe,
And daily thanks; I chiefly who enjoy
So far the happier lot, enjoying thee
Præeminent by so much odds, while thou
Like consort to thy self canst no where find.
That day I oft remember, when from sleep
I first awak'd, and found my self repos'd
Under a shade on flow'rs much wond'ring where
And what I was, whence thither brought, and how.
Not distant far from thence a murm'ring sound
Of waters issued from a cave, and spread
Into a liquid plain, then stood unmov'd
Pure as th'expanse of Heav'n; I thither went
With unexperienc'd thought, and laid me down
On the green bank, to look into the clear
Smooth lake, that to me seem'd another sky.
As I bent down to look, just opposite
A shape within the watry gleam appear'd,
Bending to look on me: I started back,
It started back; but pleas'd I soon return'd,
Pleas'd it return'd as soon with answ'ring looks
Of sympathy and love: there I had fix'd
Mine eyes till now, and pin'd with vain desire, (*)
« What there thou seest, fair creature, is thy self;

(*) Had not a voice thus warn'd me, « What thou seest.

Sans qui mon existence aurait manqué d'objet,
Tu dis vrai. Nous devons à ce Dieu qui nous aime,
De respect et d'amour un hommage parfait :
Moi surtout, qui jouis du bien le plus suprême.
J'en jouis, cher époux, en jouissant de toi ;
De toi qui ne vois rien qu'au dessous de toi-même.
Je me souviens du jour, le premier jour pour moi,
Quand sur un lit de fleurs sous un riant ombrage,
Ignorant en quels lieux, et comment, et pourquoi,
De mes sens étonnés j'appris à faire usage.
Près de là murmurait au fond d'un antre creux
Une onde qui bientôt s'étendant sur la plaine,
S'y rassemblait en lac uni comme les cieux.
Ignorante, j'approche, et pour regarder mieux,
Penchée au bord fleuri de la claire fontaine,
J'admire sa surface où j'attache mes yeux.
D'un second firmament elle avait l'apparence.
J'y vois du sein de l'onde un objet qui s'avance:
Il s'approche, il regarde, il se penche vers moi:
Je recule, il recule; et lorsque ramenée
Par un instinct secret je me sens entraînée,
Je reviens, il revient; je lui donne la loi;
Il m'attache, il me plaît; je semble aussi lui plaire.
J'allais, dans mon erreur, suivant un vain attrait
Me fixer pour toujours sur ce nouvel objet,
Quand soudain une voix me détrompe et m'éclaire.
« Cette image, dit-elle, est la tienne; c'est toi :
« Ton ombre qui te suit, belle Eve. Mais suis-moi;

« With thee it came and goes : but follow me,
« And I will bring thee where no shadow stays
« Thy coming, and thy soft embraces, he
« Whose image thou art; him thou shalt enjoy
« Inseparably thine, to him shalt bear
« Multitudes like thy self, and thence be call'd
« Mother of human race. » What could I do,
But follow strait, invisibly thus led?
Till I espy'd thee, fair indeed and tall,
Under a platan; yet methought less fair,
Less winning soft, less amiably mild,
Than that smooth watry image : back I turn'd;
Thou following cry'dst aloud, return fair Eve,
Whom fly'st thou? Whom thou fly'st, of him thou art,
His flesh, his bone; to give thee be'ing I lent
Out of my side to thee, nearest my heart,
Substantial life, to have thee by my side
Henceforth an individual solace dear;
Part of my soul I seek thee, and thee clame
My other half: with that thy gentle hand
Seis'd mine; I yielded, and from that time see
How beauty is excell'd by manly grace,
And wisdom, which alone is truly fair.
So spake our general mother, and with eyes
Of conjugal attraction unreprove'd,
And meek surrender, half-embracing lean'd

« C'est vers un autre objet que ma bonté te mène :
« Objet digne de toi, non pas une ombre vaine.
« Il te cherche, il attend tes doux embrassements ;
« Tes traits sont de ses traits une fidèle image ;
« Son cœur sera ton bien sans trouble et sans partage ;
« Et des êtres nombreux à tous deux ressemblants,
« En toi du genre humain honoreront la mère. »
Elle dit : j'obéis ; qu'eussai-je pu mieux faire ?
Par ce guide invisible amenée en ces lieux,
Je te vis, j'admirai ton air majestueux ;
Mais je crus y trouver moins de douceur, de grace,
Moins d'attraits qu'à l'image encor chère à mes yeux,
Qui de ce lac paisible animait la surface.
J'allais la retrouver, je fuyais : tu me suis.
Tu criais : Où vas-tu, belle Eve? tu me fuis ?
Je suis ton corps, le corps où le tien prit la vie ;
J'en ai près de mon cœur la matière choisie :
Reviens, sois ma compagne et ma félicité :
Mon âme cherche en toi sa plus chère partie :
Je cherche ma moitié ; reviens à mon côté.
Ainsi tu me parlais. Ta main saisit la mienne.
Je cédai ; je sentis en recevant la tienne
Que le plus sûr attrait, la première beauté,
C'est ce mâle attribut dont le grand caractère
Joint la raison dans l'homme à la noble fierté.
C'est ainsi que parlait l'universelle mère.
Les charmes de l'hymen brillaient dans ses beaux yeux ;
Attraits purs et touchants, irréprochables feux.

On our first father; half her swelling breast
Naked met his under the flowing gold
Of her loose tresses hid: he in delight
Both of her beauty and submissive charms
Smil'd with superior love, as Jupiter
On Juno smiles, when he impregns the clouds
That shed may flow'rs; and press'd her matron lip
With kisses pure: aside the Devil turn'd
For envy, yet with jealous leer malign
Ey'd them askance, and to himself thus plain'd.

Sight hateful, sight tormenting! thus these two
Imparadis'd in one another's arms,
The happier Eden, shall enjoy their fill
Of bliss on bliss, while I to hell am thrust,
Where neither joy nor love, but fierce desire,
Among our other tourments not the least,
Still unfulfill'd with pain of longing pines.
Yet let me not forget what I have gain'd
From their own mouths: all is not theirs it seems;
One fatal tree there stands of knowledge call'd, (*)

(*) Frobidden them to taste: knowlege forbidden?

Ses beaux bras étendus vers notre premier père
Vont bientôt l'enchaîner dans un tendre lien ;
Du sein de son époux elle approche le sien
Où de ses blonds cheveux les tresses épandues,
Comme un voile d'or fin, couvrent leurs beautés nues.
Adam sourit près d'elle : il sourit, enchanté
De son tendre abandon comme de sa beauté.
Tel on peint Jupiter le maître du tonnerre
Souriant à Junon la déesse des airs,
Quand il imbibe d'eau les nuages divers
Qui doivent au printemps fertiliser la terre :
Tel Adam d'un feu pur se laissant embrâser,
Presse la lèvre d'Eve avec un doux baiser.
Satan s'est détourné d'un aspect qui l'offense ;
Ses obliques regards annoncent la vengeance,
Et dévoré d'envie il se parle en ces mots :
Quel aspect ! quel tourment ! Quoi ! ces êtres nouveaux
Dans les bras l'un de l'autre enivrés de délices,
Jouiront en ce lieu d'un second paradis ;
Et moi, précipité dans des gouffres maudits,
Je n'aurai désormais qu'opprobre et que supplices,
Des regrets éternels et d'éternels desirs ;
Des desirs sans espoir ; le plus insupportable
Entre tant de tourments dont le poids nous accable !
Mais je me souviendrai de ce qu'ils m'ont appris.
Tous les fruits de l'Eden ne leur sont pas permis ;
Il en est un fatal : celui de la science.
Il leur est défendu. Tyrannique défense !

Suspicious, reasonless. Why should their lord
Envy them that? Can it be sin to know?
Can it be death? And do they only stand
By ignorance? Is that their happy state,
The proof of their obedience, and their faith?
O fair foundation laid whereon to build
Their ruin! Hence I will excite their minds
With more desire to know and to reject
Envious commands, invented with design
To keep them low whom knowlege might exalt
Equal with gods: aspiring to be such,
They taste and die: what likelier can ensue?
But first with narrow search I must walk round
This garden, and no corner leave unspy'd;
A chance but chance may lead where I may meet
Some wand'ring spirit of Heav'n by fountain side,
Or in thick shade retir'd, from him to draw
What further would be learn'd. Live while ye may,
Yet happy pair; enjoy, till I return,
Short pleasures, for long woes are to succeed.
So saying, his proud step he scornful turn'd
But with sly circumspection, and began
Through wood, through waste, o'er hill, o'er dale, his roam.
Mean while in utmost longitude, where heaven
With earth and Ocean meets, the setting sun
Slowly descended, and with right aspect

Suspecte, et sans objet. Est-ce un crime, est-ce un tort,
Un mal, que le savoir ? peut-il donner la mort ?
Que veut leur Créateur ? Est-ce à leur ignorance
Qu'il attache le prix de leur obéissance ?
Ah ! le moyen est beau pour les perdre tous deux !
Faisons naître en leur âme un desir curieux ;
Qu'ils méprisent un ordre inspiré par l'envie,
Pour étouffer en eux ce germe du génie
Qui peut par le savoir les rendre égaux aux dieux :
Qu'ils aspirent à l'être, et ma tâche est remplie ;
Ils désobéiront : pourrais-je espérer mieux ?
Ils mourront. Mais d'abord parcourons leur domaine ;
Il a d'obscurs réduits que je dois pénétrer.
Peut-être un pur hasard m'y fera rencontrer
Sous un ombrage frais, au bord d'une fontaine,
Quelque céleste esprit qui pourra m'éclairer
Sur ce qui peut encor me rester à connaître.
Couple heureux, jouissez des dons de votre maître ;
Vivez, goûtez encore un instant de bonheur
Qu'à mon retour suivront des siècles de douleur.

Il s'éloigne à ces mots : sa démarche est hautaine ;
Son voyage est prudent. Il parcourt chaque plaine,
Et montagne et forêt, et clarière et vallon ;
Il voit tout, et parvient au bout de l'horizon
Où le soleil alors finissant sa carrière
Semblait unir aux cieux l'océan et la terre.
Ses obliques rayons s'inclinaient vers l'Eden,
Et frappaient au dedans sa porte orientale.

Against the eastern gate of paradise
Level'd his evening rays: it was a rock
Of alabaster, pil'd up to the clouds,
Conspicuous far, winding with one ascent
Accessible from earth, one entrance high;
The rest was craggy cliff, that overhung
Still as it rose, impossible to climb.
Betwixt these rocky pillars Gabriel sat,
Chief of th' angelic guards, awaiting night;
About him exercis'd heroic games
Th' unarmed youth of heav'n, but nigh at hand
Celestial armoury, shields, helms, and spears,
Hung high with diamond flaming, and with gold.

Thither came Uriel, gliding through the even
On a sun-beam, swift as a shooting star
In autumn thwarts the night, when vapors fir'd
Impress the air, and shows the mariner
From what point of his compass to beware
Impetuous winds: he thus began in haste.

Gabriel, to thee thy course by lot hath given
Charge and strict watch, that to this happy place
No evil thing approach or enter in:
This day at highth of noon came to my sphere

C'est-là qu'un roc d'albâtre en épaisseur égale
S'élevant jusqu'aux cieux enferme le jardin.
Un seul sentier, étroit, tortueux et pénible,
A peine y peut donner une entrée au dehors;
Et le roc à l'entour fermant tous les abords,
Dans ses escarpements le rend inaccessible.
Assis sur ce rempart, l'archange Gabriel,
Conducteur révéré des phalanges du ciel,
En attendant la nuit contemplait ses milices,
Sans armes s'occupant de nobles exercices.
Auprès de lui brillait le céleste arsenal.
Là par ordre étalés, casque, lance et cuirasse,
Armes, où dans l'or pur le diamant s'enchâsse,
Formaient dans leur ensemble un coup-d'œil sans égal.
Uriel se présente. Un rayon de lumière
Le conduit et l'apporte où siége Gabriel.
Il semblait, traversant la céleste carrière,
Un astre qu'on croit voir se détachant du ciel
Par une nuit d'automne errer dans l'atmosphère,
Quand de chaudes vapeurs s'élèvent dans les airs:
Sa traversée indique aux nautonniers experts
De quel point du compas l'ouragan les menace.
L'ange descend en hâte, et pressé de parler:
Ecoute, Gabriel, dit-il, toi dont la place
Te fixe en ces beaux lieux, et t'oblige à veiller
Pour que jamais le mal n'ose y montrer sa trace;
Ecoute. Aujourd'hui même à l'heure de midi,
J'ai vu près de ma sphère avec un vol hardi

A spirit, zealous, as he seem'd, to know,
More of th' Amighty's works, and chiefly man,
God's latest image: I describ'd his way
Bent all on speed, and mark'd his aery gate;
But in the mount that lies from Eden north,
Where he first lighted, soon discern'd his looks
Alien from heav'n, with passions foul obscur'd:
Mine eye pursued him still, but under shade
Lost sight of him: one of the banish'd crew,
I fear hath ventur'd from the deep, to raise
New troubles; him thy care must be to find.
To whom the winged warrior thus return'd.
Uriel, no wonder if thy perfect sight,
Amid the sun's bright circle where thou sit'st,
See far and wide: in at this gate none pass
The vigilance here plac'd, but such as come
Well known from heav'n; and since meridian hour
No creature thence: If spirit of other sort,
So minded, have o'er-leap'd these earthy bounds
On purpose, hard thou know'st it to exclude
Spiritual substance with corporeal bar.
But if within the circuit of these walks,
In whatsoever shape he lurk, of whom

Traverser un esprit cherchant à reconnaître
Les œuvres du Très-haut; surtout ce nouvel être,
L'homme qu'à son image il créa le dernier.
Tel il me paraissait; mais prompt à l'épier,
Aux montagnes du nord je le vois qui se pose,
D'où sur l'Eden en face il fixe ses regards.
Sous un maintien de zèle en vain il se compose;
Je discerne en ses yeux troublés, sombres, hagards,
Qu'il n'a pas le cœur pur d'un séraphin fidèle.
Je le fixe sans cesse et mon œil le poursuit;
Mais je le perds enfin dans l'ombre de la nuit.
Je crains, cher Gabriel, que quelque esprit rebelle,
Habile à s'échapper de l'abyme infernal,
N'excite de nouveau quelque trouble fatal:
C'est à toi d'y pourvoir. Uriel, dit l'archange,
Je ne suis pas surpris que sans prendre le change
Du globe du soleil dont tu dois prendre soin,
Ton coup-d'œil vigilant sache atteindre si loin.
Mais cette porte est sûre, et nul ne se hasarde
D'y vouloir pénétrer sous les yeux de la garde,
Hors les hôtes du ciel qui nous sont si connus.
Aucuns depuis midi n'y sont encor venus;
Mais si quelqu'autre esprit a pour quelque mystère
Franchi de nos remparts la terrestre barrière,
On ne fait, tu le sais, que d'impuissants efforts,
Opposant la matière à des êtres sans corps.
Peut-être en est-il un dans ce sacré domaine;
Mais tout rusé qu'il est, quelque forme qu'il prenne,

Thou tell'st, by marrow dawning I shall know.

So promis'd he; and Uriel to his charge
Return'd on that bright beam, whose point now rais'd
Bore him slope downward to the sun now fall'n
Beneath th'azores; whether the prime orb,
Incredible how swift, had thither roll'd
Diurnal, or this less volubil earth,
By shorter flight to th' east, had left him there
Arraying with reflected purple and gold
The clouds that on his western throne attend.
Now came still evening on, and twilight gray
Had in her sober livery all things clad;
Silence accompanied; for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests
Were slunk, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleas'd: Now glowd the firmament
With living Saphirs: Hesperus, that led
The starry host, rode brightest, till the moon
Rising in clouded majesty, at length
Apparent queen unveil'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw.

L'aurore va demain le montrer à mes yeux.
Il dit. Uriel part; le rayon qui l'enlève,
Et dont la pointe alors obliquement s'élève,
Le reporte au soleil qui descendu des cieux
Aux Açores déja lançait ses derniers feux :
Soit que sa course immense en un seul jour s'achève
Par l'incroyable effort d'un pouvoir sans égal,
Soit que la terre enfin sur son axe roulante,
Se dirigeant à l'est en sa marche plus lente,
Laisse au point opposé le céleste fanal,
Couvrant de pourpre et d'or son trône occidental.
Déja le soir s'avance accompagné de l'ombre,
Et peignant les objets d'une teinte plus sombre.
Le silence le suit. Les divers animaux,
Sans crainte, sans ombrage, innocents et tranquilles,
Se livrent au sommeil dans leurs divers asiles :
Aux prés le quadrupède, en leurs nids les oiseaux.
Philomèle pourtant semble fuir le repos,
Et seule chaque nuit avec un ton si tendre,
D'une si douce voix elle chante ses maux,
Que le silence écoute et se plaît à l'entendre.
De flamboyants saphirs le ciel est brillanté :
Leur chef plus brillant qu'eux, Hesperus les devance ;
Mais la lune bientôt l'éteint par sa présence.
Son globe par degrés redoublant de clarté,
D'un cercle de vapeurs sort avec majesté :
Bientôt du firmament elle paraît la reine,
Et roulant sans rivaux sur la céleste plaine,
Elle couvre les airs de son voile argenté.

When Adam thus to Eve. Fair consort, th'hour
Of night, and all tinghs now retir'd to rest
Mind us of like repose, since God hath set
Labor and rest, as day and night to men
Successive; and the timely dew of sleep
Now falling with soft slumbrous weight inclines
Our eye-lids: other creatures all day long
Rove idle, unemploy'd and less need rest;
Man hath his daily work of body' or mind
Appointed, which declares his dignity,
And the regard of heav'n on all his ways;
While other animals unactive range,
And of their doings God takes no account.
To-marrow ere fresh morning streak the east
With first approach of light, we must be risen,
And at our pleasant labor, to reform
Yon flow'ry arbors, yonder alleys green,
Our walk at noon, with branches overgrown,
That mock our scant manuring, and require
More hands than ours to lop their wanton growth;
Those blossoms also, and those dropping gums,
That lie bestrown unsightly and unsmooth,
Ask riddance, if we mean to tread with ease;

Adam s'adresse alors à sa belle compagne.
Eve, dit-il, tout dort, au bois, à la campagne :
Dieu le veut; il veut voir succéder tour à tour
Le repos au travail, comme la nuit au jour :
C'est à l'homme surtout que cet ordre s'adresse.
La nature y répond : nos yeux appesantis
S'affaissent sous le poids de nos sens engourdis.
D'autres êtres oisifs vivent dans la paresse,
Mais chaque jour à l'homme impose des travaux ;
Son corps et son esprit ont des devoirs égaux.
De notre dignité c'est le noble apanage ;
De la faveur du ciel c'est le précieux gage ;
Tandis qu'indifférent au sort des animaux,
Il les laisse sans lois vivre en un vil repos.
Demain, avant que l'Est entr'ouvrant sa barrière
En laisse s'échapper un rayon de lumière,
Qu'un prompt réveil nous rende à d'utiles travaux.
Ces arbres fleurissants veulent des soins nouveaux.
Plus loin nous en devons à ces vertes allées
Où l'ombre nous défend des ardeurs du midi ;
Leurs rameaux osent prendre un essor trop hardi,
Et semblent, insultant à nos mains fatiguées,
Attendre d'autres bras pour régler leurs excès.
Vois s'effeuiller partout les roses, les œillets ;
Vois la gomme au hasard sur le sol répandue :
Tout gâte les sentiers, tout déplaît à la vue,
Tout demande nos soins si nous voulons jouir.
Mais cédons au repos quand son heure est venue ;

Mean while, as nature wills, night bids us rest.

To whom thus Eve with perfect beauty' adorn'd.
My author and disposer, what thou bidst
Unargued I obey; so God ordains;
God is thy law, thou mine: to know no more
Is woman's happiest knowledge and her praise.
With thee conversing I forget all time;
All seasons and their change, all please alike.
Sweet is the breath of morn, her rising sweet,
With charm of earliest birds; pleasant the sun,
When first on this delightful land he spreads
His Orient beams, on herb, tree, fruit, and flower,
Glis tr'ing with dew; fragrant the fertil earth
After soft show'rs; and sweet the coming on
Of grateful evening mild; then silent night
With this her solemn bird, and this fair moon,
And these the gems of heav'n, her starry train:
But neither breath of morn, when she ascends
With charm of earliest birds: Nor rising sun
On this delighsful land: nor herb, fruit, flower
Glist'ring with dew; nor fragrance after showers;
Nor grateful evening mild; nor silent night

La nature le veut, il lui faut obéir.
La belle Eve répond : O source de ma vie !
Ta parole est ma règle, elle sera suivie.
Dieu le veut, tu le dis, et c'est assez pour moi.
Ta loi, c'est Dieu lui-même; et la mienne, c'est toi :
Je le sais, et craindrais d'en savoir davantage :
Femme, c'est-là ma gloire et mon bonheur parfait.
J'oublie à t'écouter le cours du temps volage:
A chaque heure du jour je trouve même attrait.
Que j'aime des zéphirs l'agréable murmure
Qui s'unit le matin au concert des oiseaux !
Que le soleil est grand, que sa splendeur est pure,
Quand ses rayons dardés sur nos riants côteaux
Font briller aux gazons les pleurs de la rosée!
Que la terre a d'attraits au moment qu'arrosée
Par de douces vapeurs qui distillent des airs,
Elle exhale pour nous mille parfums divers!
Que le soir est charmant et que la nuit est belle!
Le silence la suit, mais avec Philomèle ;
Et dans son cours paisible elle étale à nos yeux
La lune, et les brillants dont se parent les cieux.
Mais, ni des doux zéphirs l'haleine matinale
Qu'accompagnent les chants de mille oiseaux heureux ;
Ni le soleil ouvrant sa porte orientale
Pour embellir nos champs, pour éclairer nos yeux ;
Ni les fleurs et les fruits où brille la rosée ;
Ni les parfums qu'exhale une terre arrosée ;
Ni le soir, ni la nuit et son chantre amoureux,

With this her solemn bird nor walk by moon,
Or glittering star-light without thee is sweet.
But wherefore all night long shine these? For whom
This glorious sight when sleep hath shut all eyes?
To whom our general ancestor reply'd.
Daughter of God and man, accomplish'd Eve,
These have their course to finish round the earth,
By morrow evening, and from land to land
In order, though to nations yet unborn,
Ministring light prepar'd, they set and rise;
Lest total darkness should by night regain
Her old possession, and extinguish life
In nature and all things, which these soft fires
Not only' inlighten, but with kindly heat
Of various influence foment and warm,
Temper or nourish, or in part shed down
Their stellar virtue on all kinds that grow
On earth, made hereby apter to receive
Perfection from the sun's more potent ray.
These then though unbeheld in deep of night,
Shine not in vain; nor think, though men were none,
That heav'n would want spectators, God want praise:
Millions of spiritual creatures walk the earth
Unseen, both when we wake, and when we sleep:

La splendeur de la lune et l'éclat des étoiles ;
Rien sans toi, cher époux, n'aurait d'attraits pour moi.
Mais pour qui ces flambeaux ? et quel est leur emploi
Lorsque sur tous les yeux la nuit étend ses voiles ?
Adam reprit : O toi l'ornement de ce lieu,
Belle Eve, toi la fille et de l'homme et de Dieu,
Ces fanaux, à l'entour du globe de la terre
Du soir jusqu'au matin doivent rouler leur sphère,
Et dans tous les climats sans cesse tour-à-tour
A cent peuples divers apporter la lumière :
Peuples encore à naître, et qui naîtront un jour.
Ainsi cesse à jamais l'obscurité première
Qui détruirait la vie et la nature entière.
Par la douce chaleur de leurs foyers divers
Non contents d'éclairer, ces astres entretiennent,
Conservent à la fois, tempèrent et maintiennent
Tous les êtres de l'air, de la terre et des mers ;
Et répandant de loin leur céleste influence,
Préparent doucement à l'action immense
De ce soleil qui doit, fécondant l'univers,
Y perfectionner enfin toute existence.
Ces astres dans la nuit sont perdus pour nos yeux,
Mais ce n'est pas en vain qu'ils brillent dans les cieux ;
Et, sans nous, ne crois pas que le céleste ouvrage
Manquât de spectateurs, que Dieu manquât d'hommage :
Des millions d'esprits que nous ne voyons pas,
De nuit comme de jour parcourent cent climats ;
De nuit comme de jour en leurs constantes veilles,

All these with ceaseless praise his works behold
Both day and night: How often from the steep
Of echoing hill or thicket have we heard
Celestial voices to the midnight air,
Sole, or responsive each to others note,
Singing their great creator? Oft in bands
While they keep watch, or nightly rounding walk
With heav'nly touch of instrumental sounds
In full harmonic number join'd, their songs
Divide the night, and lift our thoughts to heaven.

Thus talking hand in hand alone they pass'd
On to their blissful bow'r; it was a place
Chos'n by the sov'ran planter, when he fram'd
All things to man's delightful use; the roof
Of thickest covert was inwoven shade
Laurel and myrtle, and what higher grew
Of firm and fragrant leaf; on either side
Acanthus, and each odorous bushy shrub
Fenc'd up the verdant wall; each beauteous flower,
Iris all hues, roses, and jessamin
Reard high their florish'd heads between, and wrought
Mosaic; underfoot the violet,

Des œuvres du Seigneur ils chantent les merveilles.
Au milieu de la nuit tu sais combien de fois
L'écho de la montagne ou celui du bocage
Nous a porté le son de leurs célestes voix ;
Ils chantent le Très-haut dont ils furent l'ouvrage,
Seuls, ou se répondant selon de justes lois.
D'autres fois rassemblés en cohorte guerrière,
Dans leur ronde nocturne au pourtour de la terre,
Ils aiment à former de célestes accords.
Des instruments divins secondent leurs efforts ;
En chœurs harmonieux leur chant marque les heures;
Nous entendons leurs voix, nous sentons leurs transports,
Et notre âme s'élève aux célestes demeures.
Tels étaient leurs discours ; et se tenant la main
Ils s'avançaient ensemble au réduit solitaire,
Doux réduit et meublé de tout ce qui peut plaire,
Qu'a préparé pour eux l'artisan souverain.
Les mirtes, les lauriers, unissent leurs branchages
Aux rameaux élevés de cent arbres divers;
Leur tige se recourbe en voûte de feuillages,
Et sous ce toit champêtre ils parfument les airs.
Sous ce toit serpentaient les flexibles acanthes,
Qui couvrant des buissons d'arbustes odorants,
De cet heureux réduit murailles verdoyantes,
En ferment les dehors, en ornent les dedans.
Toutes fleurs s'y mêlaient, toutes ensemble écloses :
Mosaïque d'œillets, de jasmins et de roses.
Sous les pieds on foulait l'hyacinthe azuré,

Crocus and hyacinth with rich inlay
Broider'd the ground, more color'd than with stone
Of costliest emblem: other creature here,
Bird, beast, insect, or worm durst enter none,
Such was their awe of man. In shadier bower
More sacred and sequester'd, though but feign'd,
Pan or Sylvanus never slept, nor nymph,
Nor Faunus haunted. Here in close recess
With flowers, garlands, and sweet-smelling herbs
Espoused Eve deck'd first her nuptial bed,
And heav'nly quires the hymenœan sung,
What day the genial Angel to our sire
Brought her in naked beauty more adorn'd,
More lovely than Pandora, whom the gods
Endow'd with all their gifts, and O too like
In sad event, when to th' unwiser son
Of Japhet brought by Hermes, she insnar'd
Mankind with her fair looks, to be aveng'd
On him who had stole Jove's authentic fire.
Thus at their shady lodge arriv'd, both stood,
Both turn'd, and under open sky ador'd
The God that made both sky, air, earth and heaven,

La sombre violette, et le safran doré :
Plancher plus éclatant que ceux où l'art assemble
De marbres précieux un magnifique ensemble.
Du ver à l'éléphant, de l'insecte à l'oiseau,
Nul animal n'osait profaner cet asile :
Tant l'homme était sacré dans ce monde nouveau !
Jamais des fictions le magique pinceau
N'eut le secret d'offrir sous sa touche facile,
Au sommeil du vieux Pan un abri plus tranquille,
Aux rendez-vous de Faune un plus charmant berceau.
C'est là qu'à son époux par un ange amenée,
Eve au lit nuptial jonché de mille fleurs,
Entendit résonner dans les célestes chœurs
Pour la première fois l'hymne de l'hyménée.
Nue et sans ornements, elle avait plus d'attraits
Qu'on n'en donne à Pandore, avec tous les bienfaits
Dont l'Olympe aux mortels l'envoya couronnée :
Mais hélas! trop semblable à cet objet fatal,
Le fléau des humains, l'origine du mal,
Quand au fils de Japet l'ardent Epiméthée,
Sur les ailes d'Hermès elle fut apportée,
Et que l'homme abusé par ses yeux séduisants
Osa s'approprier ses dangereux présents,
Qui vengèrent bientôt par un retour funeste
L'audacieux larcin de la flâme céleste.
Les deux époux touchaient à leur asile heureux;
Ils s'arrêtent soudain, et tournés vers les cieux,
Ils adorent tous deux le Dieu qui fit ensemble

Which they beheld, the moon's resplendent globe
And starry pole: Thou also mad'st the night
Maker omnipotent, and thou the day,
Which we in our appointed works employ'd
Have finish'd, happy in our mutual help
And mutual love, the crown of all our bliss
Ordain'd by thee, and this delicious place
For us too large, where thy abundance wants
Partakers, and uncropt falls to the ground.
But thou hast promis'd from us two a race
To fill the earth who shall with us extol
Thy goodness infinite, both when we wake,
And when we seek, as now, thy gift of sleep.
  This said unanimous, and other rites
Observing none, but adoration pure
Which God likes best, into their inmost bower
Handed they went; and eas'd the putting off
These troublesome disguises which we wear,
Strait side by side were laid; nor turn'd I ween
Adam from his fair spouse, nor Eve the rites
Mysterious of connubial love refus'd:
Whatever hypocrites austerely talk

Tout ce que sous leurs yeux le monde entier rassemble,
Les éléments, le feu, l'eau, la terre et les airs,
Le globe de la lune et les astres divers.
Tu fis aussi la nuit, ordonnateur suprême,
Tu fis le jour : ce jour que nous avons fini
Dans les divers travaux ordonnés par toi-même,
Et qui s'est écoulé dans la douceur extrême
D'un amour mutuel, d'un travail réuni.
Tu fis ce beau séjour, mais pour nous trop immense,
Qui veut d'autres témoins de ta magnificence,
Sans quoi trop de trésors se perdraient pour jamais.
Mais tu nous l'as promis : notre union féconde
Doit produire une race, en doit remplir le monde,
Pour chanter à toute heure avec nous tes bienfaits;
Soit qu'au réveil la force en nous se renouvelle,
Soit que par ta bonté le sommeil nous appelle.
  Tels furent leurs discours de concert prononcés :
Adoration pure et touchante prière,
Culte que l'Eternel à tout autre préfère.
Au fond de leur retraite ils entrent embrassés :
Heureux de n'avoir pas cet attirail bizarre
Dont on voit aujourd'hui nos corps embarrassés.
A côté l'un de l'autre ils sont bientôt placés.
De sa compagne Adam n'a rien qui le sépare :
Il craindrait d'avoir rien qui pût l'en séparer;
Et son Eve avec lui se plaît à célébrer
Du conjugal amour le tendre et doux mystère.
Gardons-nous d'écouter un hypocrite austère

Of purity and place and innocence,
Defaming as impure what God declares
Pure, and commands to some, leaves free to all.
Our maker bids increase; who bids abstain
But our destroyer, foe to God and man?
Hail wedded love, misterious law, true source
Of human ofspring, sole propriety
In paradise of all things common else.
By thee adultr'ous lust was driven from men
Among the bestial herds to range; by thee
Founded in reason, loyal, just, and pure,
Relations dear, and all the charities
Of father, son, and brother first were known.
Far be' it, that I should write thee sin or blame
Or think thee unbefitting holiest place,
Perpetual fountain of domestic sweets,
Whose bed is undefil'd and chaste pronounc'd,
Present, or past, as saints and patriarchs us'd.
Here love his golden shafts employs, here lights
His constant lamp and waves his purple wings,
Reigns here and revels; not in the bought smile
Of harlots, loveless, joyless, unindear'd,

Qui taxerait d'impur l'attrait d'un si beau feu.
Dieu l'a déclaré pur. Aux uns il le commande,
A tous il le permet; c'est son ordre et son vœu.
Il ne peut s'élever de voix qui le défende
Sans être l'ennemie et de l'homme et de Dieu.
Je te salue, ô toi volupté chaste et pure!
Douce et secrète loi, règle de la nature,
Tige du genre humain, seule propriété
Dans ce saint paradis séjour de liberté,
Où tout était à tous commune jouissance.
Heureux préservatif de ces penchants brutaux
Qui ravaleraient l'homme au rang des animaux,
Tu sauves les humains de l'infâme licence;
Et tu fondes les droits de ces rapports chéris
Et de sœur et de frère, et de père et de fils.
Loin de moi que mon cœur résiste à ta puissance,
Que ma plume jamais osant te dégrader
Méconnaisse l'honneur que l'on doit t'accorder,
Et qu'à ton chaste lit je refuse un hommage
Qu'a consacré des saints le vénérable usage!
C'est-là que l'amour pur lance ses flèches d'or;
Il y brille d'un feu qui ne saurait s'éteindre;
De son aile empourprée il y fixe l'essor;
Il y règne, y jouit; il y jouit sans craindre.
Il jouit; et non pas de faveurs à prix d'or,
Parmi de vils objets et de feintes tendresses,
Insipides plaisirs, jouissances traîtresses.
Il ne va point, épris d'un spectacle badin,

Casual fruition; nor in court amours,
Mix'd dance, or wanton mask, or midnight ball,
Or serenate which the starv'd lover sings
To his proud fair, best quitted with disdain.

These lull'd by nightingales embracing slept,
And on their naked limbs the flow'ry roof
Show'rd roses which the morn repair'd.

Sleep on,
Blest pair; and O yet happiest, if ye seek
No happier state, and know to know no more.

A des fêtes de cour cherchant les mascarades,
Errer et s'égarer dans un bal libertin;
Ou consumant la nuit en froides sérénades,
Comme un amant transi flatter l'orgueil hautain
D'une altière beauté, plus digne de dédain.
Les époux au doux son des chants de Philomèle,
S'endorment embrassés en d'amoureux transports;
Le berceau se dépouille, et répand sur leur corps
Les roses qu'au matin chaque jour renouvelle.
Reposez, couple heureux, d'autant plus fortuné
Que vous prétendrez moins un plus heureux partage,
Et que vous saurez mieux en vos desirs borné
Ne jamais aspirer à savoir davantage.

PLUTUS, L'AMOUR,

ET

LE TEMPS,

FABLE XIII.e DU TOME II

DE M. GAY;

AVEC LE TEXTE ANGLAIS A COTÉ.

PLUTUS, CUPID,

AND

TIME,

FABLE.

Of all the burthens man must bear,
Time seems most galling and severe;
Beneath this grievous load opprest
We daily meet some friend distressed.
What can one do? I rose at nine,
'Tis full six hours! before we dine:
Six hours! no earthly thing to do!
Would I had doz'd in bed till two.
A pamphlet is before him spread,
And almost half a page is read;
Tir'd with the study of the day,
The flutt'ring sheets are tost away;
He opes his snuff-box, hums an air.
Then yawnus and stretches in is chair.
Not twenty, by the minute-hand!
Good Gods, says he, my watch must stand!
How muddling'tis on books to pore!
I thought I'd read an hour or more.

PLUTUS, L'AMOUR,

ET

LE TEMPS,

FABLE.

Le plus pesant des fardeaux, c'est le temps.
A chaque pas on rencontre des gens
Qui sous ce poids incessamment gémissent.
L'un dit : Jamais les heures ne finissent.
  Debout à neuf, c'est pour dîner à trois !
De neuf à trois ! six heures sans rien faire !
Il faudra donc pour se tirer d'affaire
Ne se lever qu'à deux une autre fois.
  Nonchalamment il prend une brochure,
Lit avec peine une page, et soudain
Trop fatigué de la longue lecture
Laisse tomber le pamphlet de sa main.
Il chante, il bâille ; il s'étend sur sa chaise,
Prend du tabac, tire sa montre. Eh quoi,
Il n'est qu'un quart ! dit-il avec effroi :
S'arrête-t-elle ? Ah bon Dieu ! quel mal-aise !
Et quel métier de pâlir comme moi
Sur des papiers ! Je croyais sur ma foi

The morning, of all hours, I hate,
One can't contrive to rise too late.

To make the minutes faster run,
Then too his tiresome self to shun,
To the next coffee-house he speeds,
Takes up the news, some scraps he read
Saunt'ring, from chair to chair he trails,
Now drinks his tea, now bites his nails:
He spies a partner of his woe;
By chat afflictions lighter grow;
Each other's grievances they share,
And thus their dreadful hours compare.

Says Tom, since all men must confess
That time lies heavy more or less;
Why should it be so hard to get,
'Till two, a party at piquet?
Play might relieve the lagging morn:
By cards long wintry nights are borne.
Does not quadrille amuse the fair,
Night after night, throughout the year?
Vapours and spleen forgot, at play
They cheat uncounted hours away.

My case, says Will, then must be hard,
By want of skill from play debarr'd.
Courtiers kill time by various ways;

Que j'avais lu plus d'une heure et demie.
Que le matin me fatigue et m'ennuie!
Non, l'on ne peut se lever assez tard.
Disant cela, notre homme sort : il part;
S'en va chercher au café compagnie,
Se fuir lui-même et tourmenter sa vie.
Il prend du thé, jure et se mord les doigts,
Voit la gazette, en lit quelques endroits
Allant, venant, passant de place en place.
Enfin il trouve un confrère d'ennui,
Va l'accoster et jaser avec lui.
En babillant, dit-on, l'ennui se passe.
Les désœuvrés vont soulager le leur
En babillant de leur commun malheur.
Ma foi, dit l'un, puisqu'il faut qu'on avoue
Que le temps pèse ici bas plus ou moins,
A l'alléger il faut mettre ses soins;
Jouons ensemble au piquet. Quand on joue
On accourcit les heures du matin,
Et de l'hiver les tristes nuits sans fin.
Et n'est-ce pas sur le jeu que se fonde
Dans tous les temps le plaisir du beau monde?
Le jeu nous fait oublier le chagrin,
Chasse le spleen de nos tristes demeures,
Et sans compter nous fait couler nos heures.
L'autre reprit : Le jeu n'est rien pour moi;
J'y suis un sot. Ceux qui servent le roi
Ont pour tuer le temps bien plus d'avance.

Dependance wears out half their days.
How happy those, whose time ne'er stands!
Attendance takes it off their hands.
Were it not for this cursed show'r,
The park had whil'd away an hour.
At court, without or place or view,
I daily lose an hour or two:
It fully answers my design,
When I have pick'd up friends to dine.
The tavern makes our burthen light;
Wine puts our time and care to flight.
At six (hard case!) they call to pay.
Where can one go? I hate the play.
From six till ten! Unless I sleep,
One cannot spend the hours so cheap;
The comedy's no sooner done,
But some assembly is begun.
Loit'ring from room to room I stray,
Converse, but nothing hear or say;
Quite tir'd, from fair to fair I roam.
So soon! I dread the thoughts of home.
From thence, to quicken slow-pac'd night,

Ils ont l'emploi d'une moitié du jour
Dans leur service et dans leur dépendance.
Heureux ceux-là pour qui le temps est court!
Sans l'ouragan de cette matinée,
J'avais au parc une heure de gagnée.
J'en gagne encore une couple à la cour:
Sans intérêt j'y fais une tournée,
Et sans objet, sinon d'en amener
Quelques amis avec moi pour dîner.
Au cabaret notre fardeau s'allége;
Le vin fait fuir le temps et nos soucis.
Mais l'heure sonne; hélas! il en est six:
Il faut payer, il faut lever le siége;
Le maître appelle. Où m'en aller, bon Dieu!
Moi l'ennemi du spectacle et du jeu?
De six à dix! quatre heures éternelles!
Que ne peut-on se débarrasser d'elles
A peu de frais, en dormant jusques-là!
A peine est-on sorti de l'opéra
Qu'à l'assemblée à la hâte on s'étale.
J'y cours aussi; je vais de salle en salle
Baguenaudant partout, et bavardant
Sans rien entendre ainsi que sans rien dire.
Puis on me voit près des dames rôdant,
Quand je suis las, dans leur rang m'introduire.
Mais l'heure vient où chacun se retire;
Je m'en afflige, et songe avec effroi
Aux noirs soucis qui m'attendent chez moi.

Again my tavern friends invite;
Here too our early mornings pass,
Till drousy sleep retards the glass.

Thus they their wretched life bemoan,
And make each other's case their own.

Consider, friends, no hour rolls on,
But something of your grief is gone.
Were you to schemes of bus'ness bred,
Did you the paths of learning tread,
Your hours, your days, would fly too fast;
You'd then regret the minute past.
Time's fugitive and light as wind;
'Tis indolense that clogs your mind:
That load from off your spirits shake:
You'll own, and grieve for your mistake.
A while your thoughtless spleen suspend,
Then read; and (if you can) attend.

As Plutus, to divert his care,
Walk'd forth one morn to take the air,
Cupid o'ertook his strutting pace;

De-là j'assemble à la taverne encore
Quelques amis pour égayer la nuit.
Moins désœuvrés dans cet heureux réduit,
Nous y buvons tostant jusqu'à l'aurore,
Quand le sommeil nous versant ses pavots
Vient dans nos mains appesantir le verre.
Ainsi tous deux détaillant leur misère
Se soulageaient au récit de leurs maux.
Mais, mes amis, que ceci vous console :
Considérez que l'instant qui s'envole
Ne peut manquer d'enlever avec lui
Sa quote-part de votre sombre ennui.
Si vous aviez ou d'affaire ou d'étude
A bon escient quelque sollicitude,
Tous vos loisirs, vos heures et vos jours,
Tous vos instants vous sembleraient trop courts ;
Avec regret vous verriez comme ils passent.
Le temps s'envole avec rapidité ;
Les vents légers jamais ne le surpassent.
Vous languissez faute d'activité.
Défaites-vous d'un poids qui vous accable,
Vous gémirez bientôt de vos erreurs ;
Guérissez-vous de vos sombres vapeurs,
Et s'il se peut profitez de ma fable.

Le dieu Plutus se promenait un jour;
De ses soucis cherchant à se distraire ;
Dans son chemin il rencontrel'Amour.

Each star'd upon the stranger's face,
'Till recollection set'em right;
For each knew t'other but by sight.
After some complimental talk,
Time met'em, bow'd, and join'd their walk.
Their chat on various subjects ran,
But most, what each had done for man.
Plutus assumes a haughty air,
Just like our purse-proud fellows here.

Let Kings, (says he) let cobblers tell,
Whose gifts among mankind excel.
Consider courts: What draws their train?
Think you'tis loyalty or gain?
That statesman hath the strongest hold,
Whose tool of politics is gold:
By that, in former reigns, 'tis said,
The knave in pow'r hath senates led:
By that alone he sway'd debates,
Enrich'd himself, and beggar'd states.
Forego your boast. You must conclude,
That's most esteem'd that's most pursu'd.
Think too, in what a woful plight
That wretch must live whose pocket's light:
Are not his hours by want deprest?
Penurious care corrodes his breast:
Without respect, or love, or friends,
His solitary day descends.

Chacun s'arrête, et puis se considère ;
Car ces dieux-là ne se rencontrent guère,
Se connaissant de vue à peine entr'eux.
Le dieu du Temps survient, les joint tous deux,
Et les voilà qui devisent ensemble
De maints objets : surtout des dons heureux
Que chacun d'eux pour les humains rassemble.
Plutus d'abord dit en haussant la voix,
Avec cet air que donne la finance :
Faites parler les peuples et les rois;
Demandez-leur à qui la préférence.
Est-ce l'honneur ou bien l'amour du gain
Qui de la cour est l'éternel mobile?
Quel fut l'outil de ce ministre habile?
N'est-ce pas l'or qui fraya son chemin?
N'a-t'on pas vu, dit la vieille chronique,
L'or maîtrisant jadis tout un sénat,
Le mettre aux pieds d'un fripon politique,
Qui dominant tout avis, tout débat,
S'enrichissait en ruinant l'état?
Quittez l'orgueil : vous conviendrez sans peine
Que le plus riche est le mieux partagé.
Voyez l'état de ce pauvre affligé
Dont on ne voit jamais la bourse pleine.
Anéanti par d'éternels besoins,
Par la disette et ses pénibles soins,
Sans dignité, sans ami, sans amie,
Il va traînant sa solitaire vie.

You might, says Cupid, doubt my parts,
My knowledge too in human hearts,
Should I the pow'r of gold dispute,
Which great examples might confute.
I Know, when noth-ing else prevails,
Persuasive money seldom fails;
That beauty too (like other wares)
It's price, as well as conscience, bears.
Then marriage (as of late profest)
Is but a money-jobb at best:
Consent, compliance may be sold;
But love's beyond the price of gold.
Smugglers there are, who, by retale,
Expose what they call love to sale;
Such bargains are an arrant cheat;
You purchase flatt'ry and deceit;
Those who true love have ever try'd,
(The common cares of life supply'd)
No wants endure, no wishes make,
But ev'ry real joy partake;
All comfort on themselves depends;
They want nor pow'r, or wealth, nor friends:
Love then hath ev"ry bliss in store;
'Tis friendship, and'tis something more:

Oui, dit l'Amour, et certes j'aurais tort,
Je connaîtrais bien peu l'humaine engeance,
Et vous pourriez me taxer d'ignorance
Si je doutais des mérites de l'or
Dont tant d'effets attestent la puissance.
Je sais fort bien comment son éloquence
Sait triompher où tout autre manqua,
Que la beauté comme la conscience
Fut mise à prix, et qu'il en trafiqua,
Objet nouveau de vente et de finance.
Que l'hymen soit une affaire d'argent;
La complaisance et le consentement,
Comme on le voit, sont chose qu'on peut vendre.
Quant à l'Amour, rien ne peut le payer.
Je sais qu'il est plus d'un contrebandier
Mettant à prix ce qu'il nomme amour tendre:
C'est fraude infâme et coupable métier.
On n'a chez vous qu'illusion et feinte;
Mais pour qui sent d'amour la douce atteinte
(Si de la vie il a les biens communs)
Plus de besoins; il n'en connaît aucuns.
Félicité, pure vraie et suprême,
Est son partage: il la trouve en lui-même.
Que voudrait-il? pouvoir, richesse, amis?
L'Amour les donne en donnant la tendresse,
Et plus encor. Deux cœurs vraiment épris,
Dans tous leurs vœux se préviennent sans cesse.
Tous les plaisirs en moi sont réunis;

Each other ev'ry wish they give,
Not to Know love, is not to live.
Or love, or money, (Time reply'd)
Were men the question to decide
Would bear the prize; on both intent
My boon's neglected or mispent;
'Tis I who measure vital space,
And deal out years to human race:
Though little priz'd and seldom sought,
Without me, love and gold are nought.
How does the miser time employ?
Did I e'er see him life enjoy?
By me forsook, the hoards he won
Are scatter'd by his lavish son.
By me all useful arts are gain'd,
Wealth, learning, wisdom is attain'd.
Who then would think (Since such my pow'r)
That e'er I knew an idle hour;
So subtile and so swift I fly,
Love's not more fugitive than I;
Who hath not heard coquettes complain
Of days, months, years, mispent in vain?
For time misus'd they pine and waste,
And love's sweet pleasures never taste.
Those who direct their time aright,
If love or wealth their hopes excite,

Je les prodigue à qui sait bien me suivre,
Et m'ignorer, enfin, c'est ne pas vivre.
Si les humains jugeaient notre débat,
Repart le Temps, l'Amour ou la Richesse
Auraient le prix; car chez l'humaine espèce
C'est de leurs dons qu'on fait le plus d'état.
On me néglige, ou bien on en abuse.
Et cependant voit-on que je refuse
De calculer les jours de l'homme ingrat,
De mesurer l'espace de sa vie?
Tout dédaigné que je suis, mon secours
Est nécessaire à Plutus, aux Amours.
Voyez l'avare en sa triste manie:
A-t-il le temps de jouir de son or?
Quand je le livre à la Parque homicide,
Un fils ingrat dissipe son trésor.
Dans tous les arts je suis le meilleur guide;
Je fais trouver raison, bien et savoir.
Qui croirait donc qu'avec un tel pouvoir
Je sois partout sans emploi sur la terre?
Je fuis sans cesse avec rapidité,
Et l'Amour même a l'aile moins légère.
Par la coquette on me voit regretté:
Elle gémit d'avoir mal profité
Des jours, des mois, des ans, du temps prospère
Où les Amours offraient à sa beauté
Le doux plaisir qu'elle n'a pas goûté.
Mais qui du Temps sait faire un bon usage

In each pursuit fit hours employ'd,
And both by time have been enjoy'd.
How heedless then are mortals grown!
How little is their int'rest known!
In ev'ry view they ought to mind me,
For when once lost they never find me.

He spoke. The gods no more contest,
And his superior gift confest;
That time (when truly understood)
Is the most precious earthly good.

Pourra compter qu'un succès bien certain,
Soit qu'il poursuive où l'amour ou le gain,
Avec le temps deviendra son partage.
Que les humains sont fous, sont indiscrets,
Méconnaissant leurs propres intérêts!
Ils me devraient avoir toujours en vue;
Quand on me perd, on ne me revoit plus.
Il dit: Plutus et l'Amour sont vaincus,
Reconnaissant les droits qu'il s'attribue.
Pour qui sait bien employer les instants,
De tous les dons le plus cher c'est le Temps.

JOSEPH

RECONNU PAR SES FRÈRES,

ORATORIO EN DEUX ACTES,

TRADUIT

DE METASTASE.

Cet Oratorio a été mis en Musique par un Musicien du duc de Bavière, nommé NAUMAN.

ACTEURS.

JOSEPH.

AZENETE..... Femme de Joseph.

TANEZ..... Confident de Joseph.

SIMÉON.....
JUDA..... } Frères de Joseph.
BENJAMIN....

PERSONNAGES MUETS.

LES AUTRES FRÈRES DE JOSEPH.

La Scène est à Memphis, dans le Palais de Joseph.

JOSEPH

RECONNU PAR SES FRÈRES,

ORATORIO EN DEUX ACTES.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE I.

JOSEPH, TANEZ.

JOSEPH.

Quoi, Tanèz, les Hébreux ne sont pas de retour?
Aucun d'eux ne paraît?

TANEZ.

Aucun jusqu'à ce jour.

JOSEPH.

A-t-on posé partout d'exactes sentinelles?

TANEZ.

Oui, seigneur, mais en vain : je n'ai point de nouvelles.

JOSEPH.

Et cependant le chemin n'est pas long

Qui de Memphis conduit à leur vallon.
Trois fois on aurait fait ce voyage facile.

TANEZ.

Ils sont peut-être aux portes de la ville.
Mais, seigneur, pardonnez, je ne puis concevoir
Quel intérêt si vif semble vous émouvoir
Pour ces pâtres dans la misère.

JOSEPH.

(Il ne sait pas que Joseph est leur frère.)
Je ne veux pas qu'ils éludent ma loi.
Je veux voir Benjamin dont ils vantent les charmes:
Je le leur ai prescrit, j'en ai reçu leur foi.
Tu vis avec combien de larmes
Ils acceptèrent cette loi:
Je crains qu'ils ne manquent de foi.

TANEZ.

Non, seigneur, dissipez de si vaines alarmes.
N'avez-vous pas pour sureté
Siméon, l'un d'entre eux, dans vos chaînes resté?
Et n'est-ce pas assez de la faim qui les mine,
Pour les ramener en ces lieux
Y mendier vos secours précieux?
Les pays d'alentour touchent à leur ruine.

Air.

Frappé de stérilité,
Le sol sans fécondité
Se refuse à la culture.
Les animaux sans pâture.

Trainent leurs pas languissants,
Et l'homme sans aliments
Dit en vain à la nature :
Où donc est le grain des champs?
L'Egypte heureuse où tout abonde,
Graces à vos soins paternels,
De tous côtés à sa source féconde
Voit accourir les malheureux mortels;
Elle est le magasin du monde.

JOSEPH.

Mais si le tendre Benjamin
Etait opprimé par l'envie?...
Si ses frères.... s'il est sans vie?

TANEZ.

Eh! d'où naît le soupçon d'un si cruel destin?

JOSEPH.

Ce tendre enfant est l'amour de son père.
Ce patriarche qu'on révère,
Le vieux Jacob, il est son père.

TANEZ.

Eh bien?

JOSEPH.

J'eus comme lui les tendresses du mien.
Mes frères.... j'en avais.... Victime de l'envie
Je fus en butte, hélas! je m'en souvien,
Aux horreurs de la calomnie,
Aux piéges de la perfidie;
Et je sais trop.... O puissant Dieu du ciel!

Prends soin d'une innocente vie,
Conserve le fils de Rachel.

TANEZ.

Eh! comment donc pouvez-vous prendre,
Seigneur, un intérêt si tendre
Au sort d'un enfant étranger?

JOSEPH.

Je vois entre nous deux un rapport trop fidelle
Pour être indifférent sur ce jeune berger;
Et mes malheurs qu'il me rappelle
M'attendrissent sur son danger.

Air.

Quand on a senti l'atteinte
Des maux que l'on voit souffrir,
Comment ne pas s'attendrir?
Comment le cœur à la plainte
Pourrait-il ne pas s'ouvrir?
Dans la disgrace d'un autre
C'est l'image de la nôtre
Qui nous déchire le cœur;
Et plus l'image est fidelle,
Plus alors se renouvelle
Le sentiment du malheur.

TANEZ.

Il est donc vrai, seigneur, que sur la terre
On ne trouve point le bonheur!
De l'opprobre et de la misère
Vous parvenez à la grandeur,

De l'avenir vous percez le mystère
Pour le salut des peuples et des rois;
L'Egypte heureuse par vos lois
Vous sert, vous chérit, vous révère;
Tout l'univers vous nomme son sauveur:
Vous possédez encor les biens du cœur,
Heureux époux, heureux maître, heureux père;
Et vous connaissez la douleur!
Il est donc vrai que sur la terre
On ne trouve point le bonheur!

JOSEPH.

Il est trop vrai, Tanez.... Azenete s'avance:
Vas; et si l'on voit les Hébreux,
Accours me prévenir d'avance.

(*Tanez sort.*)

SCÈNE II.

JOSEPH, AZENETE.

AZENETE.

Cher époux, accordez une grace à mes vœux.

JOSEPH.

En pouvez-vous douter? Ce serait une offense;
Parlez.

AZENETE.

Eh bien, rendez la liberté
A ce jeune pasteur dans vos fers arrêté.

JOSEPH.

A Siméon?

AZENETE.

A lui.

JOSEPH.

Quelle pitié vous presse?
Il vous est inconnu.

AZENETE.

Son malheur m'intéresse;
Il n'est point coupable envers nous.

JOSEPH.

Il ne l'est point?...: qu'en savez-vous?

AZENETE.

Je ne vois point sa faute, et je vois son supplice.

JOSEPH.

En est-ce assez pour taxer votre époux
De violence et d'injustice?

AZENETE.

Vous n'êtes, je le sais, injuste ni cruel,
Et Siméon, dont j'ignore la vie,
Par un forfait pourrait l'avoir ternie.
Mais il vous sied d'imiter l'Eternel:
Refuse-t-il au criminel
L'astre qui féconde ses plaines?
Pourquoi prévenir par des chaînes
L'arrêt qui n'est pas prononcé?

JOSEPH.

Siméon dans mes mains en ôtage laissé

Ne saurait être libre encore :
Ses fers seront brisés au retour des Hébreux
Si Benjamin vient avec eux ;
J'en ai juré par le Dieu que j'adore.

AZENETE.

Ecoutez-le du moins.

JOSEPH.

J'y consens.... (Elle ignore
Quel crime il a commis, quel frère il immola,
De quelle haine il m'accabla.)
à sa suite. *à Azenete.*
Qu'on amène l'Hébreu.... J'entendrai sa défense,
Vos yeux en seront témoins.
Je cherche son innocence
Autant que vous pour le moins.

AZENETE ET JOSEPH.

Duetto.

AZENETE.

Pardonnez-moi, si je vous presse
De vous rendre à mes desirs :
Les gages de votre tendresse
Font ma gloire et mes plaisirs.

JOSEPH.

Vous le savez, mon cœur s'empresse
De répondre à vos desirs :
C'est à vous prouver ma tendresse ?
Que je mets tous mes plaisirs.

AZENETE.

Cher époux,
Qu'il est doux

JOSEPH.

Qu'il est doux

Quand on s'aime
De sentir de même !
Nous n'avons qu'une âme entre nous :
C'est le bien suprême.

SCÈNE III.

JOSEPH, AZENETE, SIMÉON.

JOSEPH.

J'aperçois Siméon. (Dieu ! s'il pouvait savoir
Qu'il est devant Joseph !... O justice éternelle !
Vous le mettez en mon pouvoir,
Lui qui me destinait une mort si cruelle !)
Berger, approchez-vous.

SIMÉON.

C'est à vos pieds, seigneur,
Que je viens....

JOSEPH.

Levez-vous.

SIMÉON.

Je sens frémir mon cœur.
Quelle voix ! quel aspect ! Je tremble, je chancelle.

AZENETE.

Parlez, jeune pasteur.

SIMÉON.

Je n'ose, et malgré moi
L'aspect de votre époux me pénètre d'effroi.
Un frisson inconnu me saisit et me gèle.

JOSEPH.

(Le remords en secret lui déchire le cœur.)
Votre nom ?

SIMÉON.

Siméon. Vous le savez, seigneur.

JOSEPH.

Votre patrie?

SIMÉON.

Un hameau solitaire
Qui vous est inconnu : ma patrie est Carra.

JOSEPH.

Votre père ?

SIMÉON.

Jacob.

JOSEPH.

Votre mère ?

SIMÉON.

Lia.

JOSEPH.

Qui sont ceux qu'avec vous j'ai vus dans cette terre?

SIMÉON.

Mes frères, les enfants d'un père malheureux.

JOSEPH.

Et n'en eut-il point d'autres qu'eux?

SIMÉON.

Il en eut.

JOSEPH.

Où sont-ils?

SIMÉON.

(Que ne puis-je me taire!)
De la belle Rachel, seigneur, il en eut deux.

JOSEPH.

Leurs noms?

SIMÉON.

L'aîné Joseph, et Benjamin son frère.

JOSEPH.

Que ne vinrent-ils donc avec vous en ces lieux?

SIMÉON.

Benjamin le cadet resta près de son père.

JOSEPH.

Et Joseph?

SIMÉON.

Ah! Joseph....

JOSEPH.

Eh bien? répondez-moi.

SIMÉON.

Joseph.... ah! je ne sais.

JOSEPH.

(Il croit que je l'ignore.)

AZENETH.

(Comme il pâlit! comme il tremble d'effroi!)

JOSEPH.

Répondez donc : Joseph vit-il encore?

SIMÉON.

Notre père a pleuré sa mort.

JOSEPH.

Il mourut donc?

SIMÉON.

Nous ignorons son sort.

JOSEPH.

Siméon, vos discours annoncent l'imposture ;
Ils sont entr'eux trop mal d'accord.

SIMÉON.

Et cependant c'est la vérité pure.

JOSEPH.

Mais enfin ce Joseph, quelle est son aventure ?
Ne pouvez-vous me l'apprendre ?

SIMÉON.

Ah seigneur !
Vous prononcez un nom qui me perce le cœur.

JOSEPH.

Comment ? de quelque crime il s'est souillé peut-être ?

SIMÉON.

Non, non.

JOSEPH.

Fut-il ingrat pour son père ou pour vous ?
Mérita-t-il votre courroux ?
Au lieu d'un frère, en lui trouvâtes-vous un traître ?

SIMÉON.

Non, non, il fut toujours innocent, juste et doux.
Ah seigneur ! que demandez-vous ?
Quel souvenir ! quelle funeste image !...
Seigneur, rendez-moi ma prison.
Vous déchirez mon cœur, vous troublez ma raison :
Je ne puis soutenir votre air, votre langage ;
Chacun de vos discours m'abreuve de poison.

Air.

Est-ce lui que je vois encore?
Entends-je ses cris douloureux?
On l'arrache ce malheureux
Du sein d'un père qui l'adore.
Oui, je les vois, je les entends,
Ses larmes, ses gémissements....
Affreux suplice que j'endure!...
Laissez-moi fuir.... Ah! laissez-moi
Au fond de ma prison obscure
Cacher mon trouble et mon effroi.

JOSEPH.

(Il se repent.... ma tendresse redouble.
Que je voudrais le consoler!
Mais il n'est pas temps de parler.)
Berger, vos discours, votre trouble
Nourrissent le soupçon qui vous retient ici.
J'entrevois de sombres mystères,
Et jusqu'au retour de vos frères....

SCÈNE IV.

TANEZ ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

Les enfants de Jacob restent au fond de la Scene.

TANEZ.

Ses frères, Seigneur, les voici.

JOSEPH.

Et Benjamin?

TANEZ.

Benjamin suit leur trace.
C'est cet enfant délicat, plein de grace,
Dont les pas sont plus lents.

JOSEPH.

Oui, oui, je l'aperçois.
(Tendre Rachel! en lui je te revois.)
Va, cher Tanez, fais préparer la table.
(*Tanez sort.*)
(O jour heureux! jour mémorable!)
Que Siméon soit libre et sans effroi:
Bergers, approchez-vous de moi.
(*Ils s'approchent.*)
(O nature! ô douce tendresse!
Ne me trahissez pas.)

JUDA.

Seigneur, notre promesse
Est acquittée, et vos ordres remplis:
De Jacob à vos pieds vous voyez tous les fils.
Dissipez enfin tout ombrage,
Et daignez accepter l'hommage
Qu'ici nous joignons à nos vœux.

JOSEPH.

Qu'apportez-vous du pays des Hébreux?

JUDA.

Air.

Les fruits de notre industrie
N'offrent que des dons communs.

Des plantes de l'Arabie
Voici les plus doux parfums :
Voici la liqueur dorée,
Par l'abeille préparée
Au sein de nos tendres fleurs ;
Nous n'avons rien davantage.
De nos travaux c'est l'ouvrage
Et le tribut de nos cœurs.

JOSEPH.

Je reçois vos présents, et l'offre m'en est chère.
Levez-vous, mes amis. Apprenez-moi le sort
De l'antique Jacob votre vertueux père.

JUDA.

Votre serviteur vit encor,
Seigneur : il n'a de maux que sa grande vieillesse.

JOSEPH.

Est-ce là cet enfant dont le sort m'intéresse ?
Benjamin ?

JUDA.

Oui, seigneur, c'est lui.

JOSEPH.

L'aimable enfant !
(Ah ! qu'il m'inspire de tendresse !)
Cher enfant, que le ciel prenne soin de tes jours,
Qu'il te conserve, et que toujours....
(O grand Dieu ! quel trouble me presse !)
Que toujours préservé.... (Je sens couler mes pleurs :
Fuyons, et cachons mes douleurs. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

JUDA, SIMÉON, BENJAMIN, ET LEURS FRÈRES.

BENJAMIN.

Voyez-vous comment il nous laisse?

JUDA.

Je ne puis rien comprendre à ses discours confus,
A ses accents interrompus.

SIMÉON.

Craignons qu'il ne déguise une haine barbare,
Sous un maintien paisible et doux.

JUDA.

Qui sait le sort qu'on nous prépare

BENJAMIN.

Ah mes frères! où sommes-nous?

SIMÉON.

Nous méritons notre supplice:
Il faut qu'enfin Dieu nous punisse
Du crime de Joseph opprimé sans pitié.
Que lui servit le sang et l'amitié?
Que servirent ses tendres larmes?

JUDA.

Je vous le dis cent fois... hélas! ce fut en vain....
Epargnons cet enfant si doux, si plein de charmes....
Je vous le dis toujours en vain.
Dieu venge, Dieu punit le forfait inhumain.

SCÈNE VI.

TANEZ ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

TANEZ.

Pasteurs, mon maître vous appelle.
Connaissez sa bonté nouvelle :
C'est à sa table auprès de lui
Qu'il veut vous traiter aujourd'hui.

SIMÉON.

O Dieu ! quel piége ici s'apprête !

BENJAMIN.

Quelle journée !

JUDA.

Et quelle fête !

TANEZ.

Ne tardez pas, suivez-moi tous. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

TOUS LES HÉBREUX ENSEMBLE

Dieu d'Abraham, protégez-nous.

CHOEUR.

Trop dignes de ta colère,
Nous craignons l'arrêt sévère
De tes justes jugements :
Mais nous sommes tes enfants ;
Grand Dieu ! punis-nous en père.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SCÈNE I.

JOSEPH, TANEZ.

JOSEPH.

A-t-on suivi mon ordre et rempli mon dessein ?

TANEZ.

Oui, seigneur, des Hébreux j'ai formé l'équipage :
Vos grains remplissent leur bagage,
Et dans celui du jeune Benjamin
J'ai su cacher, pour feindre le larcin,
Le vase qui vous sert à table
Et quand vous pénétrez les secrets du destin.
Les bergers, ignorant le piége inévitable,
Sont partis célébrant les dons de votre main,
Suivis de loin par un soldat fidèle,
Ils vont être arrêtés aux portes de Memphis,
Et ramenés à vous, consternés et flétris,
Comme une troupe criminelle.

JOSEPH.

Ami, je rends grace à ton zèle.
Mais quel étonnement a frappé tes esprits ?

TANEZ.

Eh seigneur ! qui verrait sans en être surpris
Les divers changements que dans cette rencontre
Votre âme à chaque instant nous montre !

Vous accueillez en ami les Hébreux,
Soudain vous les quittez avec des yeux sévères!
A votre table ils sont traités en frères,
Et vous dressez des embuches contre eux!
Vous distinguez par de tendres caresses,
Parmi tous ces bergers, le jeune Benjamin;
Et c'est sur lui que vos adresses
Font tomber les preuves traîtresses
Et la honte d'un faux larcin!

JOSEPH.

Tu ne saurais encore en savoir davantage:
Laisse-moi, cher Tanez, consommer mon ouvrage,
Et crois que je n'ai pas le cœur
D'un injuste persécuteur.

TANEZ.

Eh seigneur! qui pourrait le craindre?
Qui pourrait soupçonner dans votre noble sein
Les projets d'un lâche assassin?
Si la vertu s'abaisse à feindre,
C'est pour quelque juste dessein. *(Elle sort.)*

SCENE II.

JOSEPH.

Recitatif obligé.

Toi qui sais lire au fond de la pensée,
Etre éternel, être de vérité;
Tu sais si mon âme blessée

Eut jamais la moindre pensée
De vengeance et de cruauté.
Armé d'une feinte colère,
Je conserve le cœur d'un frère.
Pour ceux qui me firent périr :
Je n'attends d'eux qu'un repentir.

Air.

Voyez la mère entreprendre
De corriger son enfant :
Le regard est menaçant,
Mais le cœur est toujours tendre.
Le criminel ne saurait échapper,
L'amour saura le défendre :
En vain le bras est levé pour frapper,
Le coup ne saurait descendre.

SCENE III.

JOSEPH, AZENETE.

AZENETE.

Cher époux, que viens-je d'entendre ?

JOSEPH.

Quoi ! qui peut ainsi vous troubler ?

AZENETE.

Vous l'ignorez ? je dois vous révéler
Le crime qu'on vient de m'apprendre.
Les perfides Hébreux venaient pour vous voler.

JOSEPH.

Que dites-vous?

AZÉNETE.

J'en suis trop assurée:
Ils emportaient votre coupe sacrée.
Aux portes de la ville arrêtés par nos gens,
Ils ont nié d'abord avec mille serments;
Mais on insiste, on fouille leur bagage,
Et dans celui du jeune Benjamin
On trouve bientôt le larcin.
Les criminels alors perdent courage;
On les voit trembler et pâlir,
Se désespérer, s'avilir,
Jeter au loin leurs effets et leurs armes,
Déchirer leurs habits et répandre des larmes.
Il est temps de punir ces hôtes trop ingrats.

JOSEPH.

S'ils ont commis le crime, ils n'échapperont pas.

AZÉNETE.

S'ils l'ont commis? en doutez-vous encore?
Tanez l'a vu ce crime que j'abhorre:
Il me l'a dit; son rapport est certain.

JOSEPH.

Tanez a le cœur droit; mais il est homme enfin....
Chère épouse, crois-moi, notre vie est un songe;
Nos oreilles, nos yeux, tous nos sens sont trompeurs,
Tous leurs oracles sont menteurs:
Le jugement humain n'est qu'erreur et mensonge.

Implorons l'Eternel. Source de vérité,
Et de justice et de lumière,
De tout effet cause première,
Il connaît tout, il a tout arrêté.
Qu'à tous nos décrets il préside;
Demandons-lui sa divine clarté,
Et gardons-nous de la témérité
Des jugements qui ne l'ont pas pour guide.

AZENETE.

Où suis-je? quel discours, et qu'il m'a confondue!
Quel éclat animait vos yeux!
Des accents plus qu'humains semblaient percer la nue
Qui nous enveloppe en ces lieux.
Quel tremblement religieux
Vient saisir mon âme éperdue!

Air.

Cher époux, soutiens-moi;
Je connais ma faiblesse:
Pour prix de ma tendresse,
Cher époux, soutiens-moi;
Je m'abandonne à toi.
A la divine loi
Soumets toute mon âme;
Que la plus vive foi
Et m'éclaire et m'enflâme.
Cher époux, soutiens-moi;
Je sens trop ma faiblesse:
Pour prix de ma tendresse,

Cher époux, soutiens-moi;
Je m'abandonne à toi.

SCENE IV.e ET DERNIÈRE.

JOSEPH, AZENETE, TANEZ, LES ENFANTS DE JACOB.

TANEZ.

Je ramène à vos pieds cette troupe coupable.

AZENETE.

Prosternés, confondus, honteux de leur forfait,
Aucun n'ose parler.

TANEZ.

Le remords les accable.

JOSEPH.

Téméraires, qu'avez-vous fait?
Avez-vous oublié le don que j'ai, de lire
Les faits les plus cachés au plus profond des cœurs?

JUDA.

Seigneur, que pourrions-nous vous dire!
Quelle excuse à vous présenter,
Et quels faits à vous raconter!
Nous aimons mieux souffrir pour un faux crime,
Que d'essuyer la honte légitime
D'un triste aveu qui doit trop nous coûter.
L'Eternel se souvient du crime de la haine;
Il s'en souvient.... le moment est venu:

Nous allons en porter la peine
Par le trépas qui nous est dû.

Air.

Le ciel dans l'âme criminelle
Allume une flâme cruelle
Qui la dévore nuit et jour,
Tandis que sa lente justice
Prépare au méchant le supplice
Dont il doit périr à son tour.

JOSEPH.

Non, non, ne craignez pas un destin si sévère;
Bênjamin votre jeune frère
Est seul coupable, je le voi.
Qu'il reste seul esclave auprès de moi :
Vous, allez librement retrouver votre père.

JUDA.

Eh ! de quel front nous montrer à ses yeux ?

BENJAMIN.

Moi, rester seul esclave dans ces lieux !

JOSEPH.

Oui, vous seul ; et que tous vos frères
S'apprêtent pour un prompt départ.

BENJAMIN.

Non, arrêtez.... de grace, un moment de retard....
Juda, sont-ce là tes promesses?
Arrêtez.... Recevez mes dernières caresses.
Vous partez, et moi seul je reste dans les fers !...

Trop tendre et trop malheureux père,
Que vas-tu devenir à ce cruel revers?

Air.

Si vous avez pitié d'un frère,
Baisez pour moi la main d'un père,
Qu'il me bénisse avant ma mort.
Dites-lui tous que je l'adore,
Dites-lui que je vis encore;
Mais cachez lui quel est mon sort.

JOSEPH.

(Je m'attendris; dissimulons encore.)

JUDA.

Seigneur, sommes-nous sans espoir?

JOSEPH.

J'ai prononcé: suivez votre devoir.

JUDA.

Daignez du moins m'entendre sans colère.

JOSEPH.

Parlez.

JUDA.

Il vous souvient, seigneur, du premier jour
Où vous reçûtes ma prière?

JOSEPH.

Oui, je vous ordonnai d'amener à ma cour
Benjamin votre jeune frère.
Son absence, me dites-vous,
Causerait la mort à son père.
Amenez Benjamin, repris-je avec courroux,

Ou ne voyez jamais cette rive étrangère.

JUDA.

Telle fut votre loi. J'en instruisis mon père
Quand il voulut nous renvoyer à vous.
Nous n'y pouvons aller, lui dimes-nous,
Si Benjamin n'est du voyage.
Comment ! s'écria-t-il, Benjamin !... à mon âge
Demeurer seul et vivre sans enfants !
Rachel m'en donna deux..., une bête sauvage
Dévora l'un aux jours de son printemps.
Vous la savez, mes fils, cette perte cruelle ;
Vous m'en apprîtes la nouvelle.
Je n'ai plus vu Joseph.... Benjamin m'est resté.
Si je le perds, si quelque nouveau crime,
Quelque nouveau malheur en voyage l'opprime,
C'en est fait, je succombe à mon triste destin....
Cependant la famine augmente.
Que peut faire Jacob ? S'il retient Benjamin,
Il mourra sans secours consumé par la faim ;
Il mourra de douleur si Benjamin s'absente.
Père chéri, lui dis-je, en cette extrémité
Confiez Benjamin à ma fidélité ;
Et si je ne vous le ramène
Accablez-moi de votre haine,
Maudissez-moi comme son assassin.
Il me croit, nous partons : j'emmène Benjamin,
J'accomplis votre loi sévère....
Seigneur, vous avez des enfants....

Hélas ! que n'avez-vous un père !
Vous prendriez mes sentiments.
Comment puis-je, et de quel courage
Retourner à celui qui m'a donné le jour,
Seul, et sans lui rendre le gage
Que ma confié son amour ?
Non, seigneur, à Jacob rendez mon jeune frère ;
Je reste votre esclave, et servirai pour lui :
Plus heureux dans les fers, dans l'opprobre et l'ennui,
Que d'être le témoin du désespoir d'un père.

JOSEPH.

(Dieu ! tout mon cœur se brise à ses discours.)

JUNA.

Seigneur, vous détournez la vue !...
En ma faveur votre âme est-elle émue ?
Du moins ayez pitié de l'auteur de mes jours :
Il mourra sans votre secours.
Que n'étiez-vous présent à notre nuit dernière,
Aux adieux de Jacob, à ses embrassements,
Quand il vit partir ses enfants !
Il semblait que son âme entière
Se détachait, s'arrachait de son sein
Au départ de son Benjamin.
Il l'embrassait, le pressait sur son sein,
S'en éloignait, revenait tout de suite
Le rembrasser encor, nous demandant
L'un après l'autre, et nous recommandant
De n'en jamais négliger la conduite.

Il invoque Rachel, il lui parle, il la voit;
Il nomme Joseph, il l'appelle,
Et de tous deux il aperçoit
Dans Benjamin une image fidelle :
Dans Benjamin il retrouve, il revoit
Sa double perte, il la retrouve toute....
Oui toute... Mais, seigneur, vous pleurez! Ah sans doute
La pitié vous émeut.... Vous êtes généreux....
Dieu puissant, secondez ces mouvements heureux!

JOSEPH.

C'en est assez, je ne puis plus me taire.
Ne craignez plus une feinte colère,
Fils de Jacob que Dieu rend à mes vœux:
Je suis Joseph; embrassez votre frère.

JUDA.

Qu'entends-je?

AZENETE.

Vous Joseph?

SIMÉON.

Je tremble.

BENJAMIN.

Juste Dieu!

JOSEPH.

Non, non, ne craignez rien, et perdez la mémoire
D'un attentat qui préparait ma gloire.
L'Eternel avant vous m'envoyait en ce lieu;
Le salut de l'Egypte, et le vôtre à vous-même,
Et celui d'un père que j'aime,

Sont l'heureux fruit de mes malheurs.
Rejoignez notre père, et malgré son grand âge
Amenez-le à Memphis : témoin de mes grandeurs
Qu'il en jouisse et les partage.
Ne crains rien, Siméon ; Juda, console-toi :
Viens, Benjamin, embrasse-moi :
A tous ici je dois rendre justice.
Mes frères, écoutez. Mon ordre a tout conduit :
Dans vos effets par mon ordre introduit,
Le vase d'or n'était qu'un artifice
Pour vous faire éprouver un instant le supplice
De l'innocent persécuté.

SIMÉON ET JUDA.

Ah ! nous l'avons trop mérité.

AZENETE.

Dieu ! quel attendrissant spectacle !

TANEZ.

Grand Dieu ! quel étonnant miracle !

AZENETE.

Récitatif obligé.

Voyez autour de mon époux,
Le bonheur dans les yeux, et pourtant l'air timide,
Voyez comme ils s'empressent tous.
Un même cœur les anime et les guide :
L'un d'eux embrasse ses genoux,
L'autre baise sa main, un autre son visage ;
Et Joseph attendri par un retour si doux,

Voudrait, pour payer leur hommage,
Se donner tout entier à tous.
Leurs douces larmes se confondent;
Ils ne peuvent parler, leurs larmes se répondent:
Quel attendrissant entretien!

Air.

Que ce silence est d'un touchant usage!
Qu'il s'entend bien!
Le bonheur pur n'a pas d'autre langage;
Il n'y perd rien.
L'éloquence avec ses charmes
Ne vaut pas de tendres pleurs:
Chérissons ces douces larmes,
C'est l'éloquence des cœurs.

FINALE.

JUDA.

O juste!

JUDA ET SIMÉON.

O généreux Joseph!

BENJAMIN.

O mon cher frère!

AZENETE.

O tendre et magnanime époux!

TOUS LES QUATRE ENSEMBLE.

Il donne la vie à son père,
Il est le sauveur de la terre:
Quel destin plus brillant, quel triomphe plus doux!

JUDA ET SIMÉON.

Nous l'avions mis dans l'esclavage
Pour lui refuser notre hommage ;
Nous l'adorons pour ses bienfaits.

AZENETE, JUDA, SIMÉON, BENJAMIN ET JOSEPH.

Adorons, admirons les célestes décrets.

JOSEPH.

Récitatif obligé.

En contemplant mes fortunes diverses,
Dans ma gloire et dans mes traverses
L'avenir apprendra de sublimes secrets.
Je viens à vous, envoyé par un père ;
J'y viens avec amour : une injuste colère
Me précipite dans les fers.
On m'amène en Egypte ; on m'y vend, et j'y sers.
Victime de la calomnie,
Innocent, je me tais sans défendre ma vie :
Entre deux criminels je me vois enchaîné,
Et leur prédis le sort qui leur est destiné.
De mes persécuteurs j'adoucis la misère,
Je leur ouvre mon cœur, et maître de leurs jours
Je les soutiens par mon secours,
Je me rends leur égal et je leur sers de père.
Je m'entends appeler le sauveur de la terre.

TOUS ENSEMBLE.

Adorons l'Eternel, admirons ses décrets,
Reconnaissons tous ses bienfaits.

JOSEPH.

Sans doute ici mon destin est l'image
De quelque grand et salutaire ouvrage
Qui se médite dans les cieux:
Je n'en suis que l'ombre à vos yeux,
Et j'ose en faire le présage.

TOUS ENSEMBLE.

Adorons l'Eternel, admirons ses décrets;
Soyons dignes de ses bienfaits;
Profitons de ses dons, n'en abusons jamais.

JOSEPH.

Que tout respire ici l'innocence et la paix!

TOUS ENSEMBLE.

Adorons l'Eternel, admirons ses décrets;
Jouissons de ses dons, n'en abusons jamais.

FIN.

TRADUCTION

DE

L'EPISODE DE NISUS,

ÉNÉIDE LIVRE IX;

AVEC LE TEXTE LATIN.

AENEIDOS

LIBER IX.

Nisus erat portæ custos, acerrimus armis,
Hyrtacides; comitem Æneæ quem miserat Ida
Venatrix, jaculo celerem levibusque sagittis:
Et juxta comes Euryalus, quo pulchrior alter
Non fuit Æneadum, trojana nec induit arma;
Ora puer primâ signans intonsa juventâ.
His amor unus erat, pariterque in bella ruebant:
Tum quoque communi portam statione tenebant.
Nisus ait: Dî-ne hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale? an sua cuique deus fit dira cupido?
Aut pugnam, aut aliquid jamdudum invadere magnum
Mens agitat mihi; nec placidâ contenta quiete est.
Cernis, quæ Rutulos habeat fiducia rerum:
Lumina rara micant: somno vinoque soluti
Procubuere: silent latè loca. Percipe porro;

EPISODE

DE NISUS.

Au valeureux Nisus, digne suivant d'Enée,
D'une porte du camp la garde était donnée;
Habile à manier l'arc et les javelots,
C'est le fils d'Hyrtacus : nourri sur ces côteaux
Où l'Ida des chasseurs voit s'exercer l'adresse.
Sur les pas de Nisus Euryale s'empresse,
Jeune enfant le plus beau des guerriers d'Ilion :
Le duvet délicat qui naît sur son menton
N'avait point des ciseaux encor reçu l'outrage.
Inégaux par les ans, égaux par le courage,
La même âme animait ces deux tendres amis;
Le même emploi les tient aux portes réunis.
Une nouvelle ardeur vient agiter mon âme,
Dit Nisus; est-ce un dieu qui m'inspire et m'enflâme?
Ou nos propres penchants sont-ils des dieux pour nous?
De combats et d'exploits je sens mon cœur jaloux;
Je ne sais quoi de grand tourmente ma pensée,
Et du repos d'un camp mon âme est offensée.
Vois la sécurité de nos fiers ennemis :
De sommeil et de vin leurs sens sont engourdis;
Dans leur camp ténébreux règne un vaste silence;
Profitons du hasard qu'offre leur nonchalance.

Quid dubitem, et quæ nunc animo sententia surgat?
Æneam acciri omnes, populusque, patresque
Exposcunt: mittique viros, qui certa reportent.
Si tibi, quæ posco promittunt (nam mihi facti
Fama sat est) tumulo videor reperire sub illo
Posse viam ad muros et mœnia Pallantea.
Obstupuit magno laudum perculsus amore
Euryalus; simul, his ardentem affatur amicum:
Me-ne, igitur socium summis adjungere rebus,
Nise, fugis? solum te in tanta pericula mittam?
Non ita me genitor bellis assuetus Opheltes
Argolicum terrorem inter Trojæque labores
Sublatum erudiit, nec tecum talia gessi
Magnanimum Ænœan et fata extrema secutus.
Est hic; est animus lucis contemptor; et istum
Qui vitâ bene credat emi, quo tendis honorem.
Nisus ad hæc: Equidem de te nil tale verebar,
Nec fas: non: ita me referat tibi magnus ovantem
Jupiter, aut quicunque oculis hæc aspicit æquis.
Sed si quis, quæ multa vides discrimine tali,
Si quis inadversum rapiat casusve deusve,
Te superesse velim: tuâ vitâ dignior ætas.

Tout redemande Enée; et nos chefs, nos soldats,
Par des avis certains voudraient hâter ses pas.
Qu'on te promette à toi le prix de l'entreprise;
Il suffit qu'à mon nom la gloire en soit acquise.
Sous ce tertre élevé qui couvrira mes pas
J'irai, je parviendrai jusqu'aux murs de Pallas.
Euryale à ces mots s'enflammant pour la gloire:
Qu'entends-je, reprit-il? aurais-tu donc pu croire,
Cher Nisus, qu'insensible au danger où tu cours
Je t'y laisse sans moi sacrifier tes jours?
Et ne me crois-tu pas digne d'un tel partage?
Est-ce en vain que mon père instruisant mon courage
Dans ces pénibles jours de vos communs travaux,
M'élevait à marcher sur les pas des héros?
Et qu'as-tu vu de moi sous les drapeaux d'Enée,
Qui ne doive à ton sort unir ma destinée?
Non, crois-moi, cher Nisus: ton ami porte un cœur
Qui méprise la mort, et brûlant pour l'honneur
Saura bien comme toi le payer de la vie.
Je le sais, dit Nisus; crains-tu qu'on s'en défie?
Se pourrait-il? Non, non: qu'ainsi veuillent les dieux,
S'il en est dont l'appui favorise mes vœux,
Me ramener à toi couronnant mon audace.
Mais tu vois, cher ami, quel péril me menace:
Si le hasard aveugle, ou quelque dieu jaloux
M'égare, me trahit, et m'abat sous ses coups,
Survis-moi; je le veux: garde-toi de me suivre.
C'est à ton âge, ami, qu'il sied bien mieux de vivre.

Sit, qui me raptum pugnâ, pretiove redemptum,
Mandet humo solitâ; aut, si qua id fortuna vetabit,
Absenti ferat inferias, decoretque sepulcro.
Neu matri miseræ tanti sim causa doloris:
Quæ te sola, puer, multis e matribus ausa
Prosequitur; magni nec mœnia curat Acestæ.
Ille autem: Causas nequicquam nectis inanes,
Nec mea jam mutata loco sententia cedit:
Acceleremus, ait. Vigiles simul excitat: illi
Succedunt, servantque vices: statione relictâ
Ipse comes Niso graditur, regemque requirunt.
Cætera per terras omnes animalia somno
Laxabant curas, et corda oblita laborum:
Ductores Teucrum primi, delecta juventus,
Consilium summis regni de rebus habebant;
Quid facerent, quisve Æneæ jam nuntius esset.
Stant longis adnixi hastis et scuta tenentes,
Castrorum et campi medio. Tum Nisus, et unà
Euryalus, confestim alacres admittier orant:
Rem magnam, pretiumque moræ fore. Primus Iulus
Accepit trepidos, ac Nisum dicere jussit.
Tunc sic Hyrtacides: Audite, ô mentibus æquis
Æneadæ: neve hæc nostris spectentur ab annis,

Qu'il me reste un ami dont les tendres efforts
Enlèvent au vainqueur ou rachètent mon corps ;
Ou qui, si mon destin me défend d'y prétendre,
Rende à mon nom l'honneur interdit à ma cendre.
Que de ta mère enfin les yeux baignés de pleurs
Ne me reprochent point d'éternelles douleurs :
Ta mère qui te suit, et qui seule entre mille
S'arrachà pour te suivre au repos de Sicile.
Euryale à ces mots : Tous tes détours sont vains,
Reprit-il, et mon cœur persiste en ses desseins.
Hâtons-nous. Aussitôt il éveille la garde :
On les relève au poste, et rien ne les retarde ;
Ils courent à l'envi s'offrir aux généraux.
C'était l'heure tranquille où dans l'oubli des maux
Le sommeil rend le calme à tout ce qui respire.
Mais les chefs des Troyens que la sagesse inspire,
Consultent en secret qui l'on pourra charger
D'aller au fils d'Anchise apprendre leur danger.
Debout et s'appuyant sur leurs piques tremblantes,
Le bouclier en main au centre de leurs tentes
Ils veillent sur l'état. Les deux guerriers amis
Se présentent alors, demandent d'être admis,
Auteurs d'un grand projet qu'un délai peut confondre.
Iules le premier s'empresse de répondre,
Les reçoit, et commande à Nisus de parler.
Ecoutez le dessein que je vais révéler,
Et ne mesurez point nos projets par notre âge,
Dit le fils d'Hyrtacus : voyez notre courage.

Quæ ferimus. Rutuli somno vinoque sepulti
Conticuêre ; locum insidiis conspeximus ipsi,
Qui pàtet in bivio portæ, quæ proxima ponto.
Interrupti ignes, aterque ad sidera fumus
Erigitur. Si fortunâ permittitis uti,
Quæsitum Ænean ad mœnia pallantea,
Mox hîc cum spôliis, ingenti cæde peractâ,
Affore cernetis. Nec nos via fallit euntes :
Vidimus obscuris primam sub vallibus urbem
Venatu assiduo, et totum cognovimus amnem.
Hic annis gravis atque animi maturus Alethes :
Dî patrii, quorum semper sub numine Troja est,
Non tamen omninò Teucros delere paratis,
Cum tales animos juvenum et tam certa tulistis
Pectora. Sic memorans, humeros dextrasque tenebat
Amborum, et vultum lacrymis atque ora rigabat.
Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus ausis
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum
Dî moresque dabunt vestri : tum cetera reddet
Actutum pius Æneas, atque integer ævi
Ascanius, meriti tanti non immemor unquam.

Le vin et le sommeil enchaînent l'ennemi :
Un chemin inconnu peut mener jusqu'à lui ;
Nous avons vu l'endroit qui prête à la surprise :
C'est aux lieux où la route en deux bras se divise,
A la porte du camp qui conduit à la mer.
Les feux sont presque éteints, et n'élèvent en l'air
Qu'une épaisse fumée à nos vœux favorable.
Laissez-nous profiter d'un hasard secourable :
Nous chercherons Enée aux remparts de Pallas ;
Et bientôt à son camp ramené sur nos pas,
Vous le verrez jouir d'un triomphe facile.
Rien ne peut nous tromper ; nous avons vu la ville ;
La chasse nous apprit les plus secrets détours,
Et nous avons suivi le fleuve en tout son cours.
Ainsi parle Nisus ; et tandis qu'on balance,
Alethès, dont les ans ont mûri la prudence,
S'écrie avec transport : O dieux de mon pays!
Les vœux de vos Troyens ne sont donc pas trahis!
Vous n'abandonnez point notre triste patrie,
Puisqu'à de tels enfants vous y donnez la vie !
Il serre dans ses bras les deux jeunes héros,
Et les baignant de pleurs leur adresse ces mots :
Quels prix d'un tel exploit pourront être assez dignes?
Les dieux et vos vertus : voilà les plus insignes ;
Mais le pieux Enée un jour s'acquittera,
Et son jeune héritier longtemps l'imitera.
Un tel bienfait peut-il sortir de sa mémoire?
Non, non, reprit Ascagne, et vous pouvez m'en croire.

Immò ego vos, cui sola salus genitore reducto,
Excipit Ascanius, per magnos, Nise, penates,
Assaracique larem, et canæ penetralia Vestæ,
Obtestor; quæcunque mihi fortuna fidesque est,
In vestris pono gremiis: revocate parentem,
Reddite conspectum: nihil illo triste recepto.
Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devictâ genitor quæ cœpit Arisbâ:
Et tripodas geminos, auri duo magna talenta,
Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.
Si verò capere Italiam sceptrisque potiri
Contigerit victori, et prædæ ducere sortem:
Vidisti quo Turnus equo, quibus ibat in armis,
Aureus? ipsum illum clypeum cristasque rubentes
Excipiam sorti, jam nunc tua præmia, Nise:
Præterea bis sex genitor lectissima matrum
Corpora, captivosque dabit, suaque omnibus arma:
Insuper, id campi quod rex habet ipse Latinus.
Te verò, mea quem spatiis propioribus ætas
Insequitur, venerande puer, jam pectore toto
Accipio, et comitem casus complector in omnes:
Nulla meis sine te quæretur gloria rebus;
Seu paeem, seu bella geram: tibi maxima rerum
Verborumque fides. Contra quem talia fatur

Je vous atteste, ô dieux de Priam et d'Hector,
Lares d'Assaracus, et vous Cybèle encor,
Moi, dont le seul espoir est au retour d'un père!
Prenez ma foi pour gage et ma fortune entière;
Je les dépose, amis, dans vos cœurs généreux:
Ramenez-nous mon père et rendez-le à mes vœux;
Sous ses yeux, sur ses pas tout sera favorable.
J'ai deux vases d'argent d'un travail admirable,
Qu'à la prise d'Arisbe Enée acquit jadis;
Ils sont à vous: j'y joins deux trépieds arrondis
Et deux grands talents d'or, et cette coupe antique,
Présent que je reçus de la reine d'Afrique.
Mais si dans ces climats, fixés par le destin,
Nous devons en vainqueurs partager le butin,
Tu connais ce coursier et ces armes dorées,
Ce casque de Turnus et ses plumes pourprées:
Voilà ton prix, Nisus; et pour le réserver,
Au caprice du sort je saurai l'enlever.
Mais mon père y joindra douze esclaves choisies,
Des captifs tout armés, et les belles prairies
Qui forment en ces lieux le domaine du roi.
Toi, qu'un âge plus tendre approche plus de moi,
Toi, respectable enfant à qui je porte envie,
Tu seras mon ami tout le temps de ma vie;
Je te donne mon cœur, et j'engage ma foi
De ne chercher jamais la gloire qu'avec toi:
Unis jusqu'au tombeau, dans la paix, dans la guerre,
Tu seras mon égal, mon compagnon, mon frère.

Euryalus : Me nulla dies tam fortibus ausis,
Dissimulem arguerit ; tantum fortuna secunda,
Haud adversâ cadat. Sed te super omnia dona
Unum oro. Genitrix Priami de gente vetustâ
Est mihi : quam miseram tenuit non Ilia tellus,
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.
Hanc ego nunc, ignaram hujus quodcunque pericli est
Inque salutatam linquo : nox et tua testis
Dextera, quod nequeam lacrymas perferre parentis.
At tu, oro, solare inopem, et succurre relictæ.
Hanc sine me spem ferre tui : audentior ibo
In casus omnes. Perculsâ mente dederunt
Dardanidæ lacrymas ; ante omnes pulcher Iulus,
Atque animum patriæ strinxit pietatis imago.
Tum sic effatur :
Sponde digna tuis ingentibus omnia cœptis ;
Namque erit ista mihi genitrix, nomenque Creusæ
Solum defuerit : nec partum gratia talem
Parva manet ; casus factum quicunque sequetur.
Per caput hoc juro, per quod pater ante solebat ;
Quæ tibi polliceor reduci, rebusque secundis ;
Hæc eadem matrique tuæ generique manebunt.
Sic ait illacrymans : humero simul exuit ensem

Euryale à ces mots : Je promets à mon tour
De ne point démentir l'éclat de ce grand jour,
Quelqu'en soit le succès. Mais permettez encore
Qu'après tant de bienfaits, seigneur, je vous implore.
Une mère me suit; elle est du sang des dieux,
Elle porte en son sein le sang de vos aïeux:
Elle me suit, seigneur; et seule pour me suivre,
En Phrygie, en Sicile a refusé de vivre.
Cette mère si tendre, aujourd'hui je la fuis,
Et lui laisse ignorer les périls de son fils.
J'en jure par la nuit, par vos mains que je serre,
Je ne soutiendrais pas les larmes d'une mère :
Consolez ses ennuis, soignez son abandon :
Que j'obtienne en partant un si précieux don;
Aux hasards où je cours, je courrai sans alarmes.
Il dit, et les Troyens en versèrent des larmes.
Ascagne au fond du cœur se sentit pénétré
Au tableau si touchant de cet amour sacré.
Je promets tout, dit-il; est-il rien que n'obtienne
Un aussi grand exploit? Oui, ta mère est la mienne;
Le seul nom de Créuse à ses droits manquera,
Et partout d'un tel fils le renom la suivra :
J'en jure par ma vie, et ma bouche est sincère :
Ce serment m'est sacré, c'est celui de mon père;
Les prix qu'à ta victoire aujourd'hui je promets,
A ta mère, à son sang ne manqueront jamais.
Il dit, et de ses pleurs sa joue était trempée.
Il détache aussitôt son éclatante épée :

Auratum, mirâ quem fecerat arte Lycaon
Gnossius, atque habilem vaginâ aptarat eburnâ.
Dat Niso Mnestheus pellem, horrentisque leonis
Exuvias : galeam fidus permutat Alethes.
Protinus armati incedunt, quos omnis euntes
Primorum manus ad portas juvenumque senumque
Prosequitur votis : nec non et pulcher Iulus,
Ante annos animumque gerens curamque virilem,
Multa patri portanda dabat mandata : sed auræ
Omnia discerpunt, et nubibus irrita donant.
Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt : multis tamen ante futuri
Exitio passim vino somnoque per herbam
Corpora fusa vident : arrectos litore currus,
Inter lora rotasque, viros : simul arma jacere,
Vina simul. Prior Hyrtacides sic ore locutus :
Euryale, audendum dextrâ : nunc ipsa vocat res.
Hac iter est : tu, ne qua manus se attollere nobis
A tergo possit, custodi, et consule longe.
Hæc ego vasta dabo, et lato te limite ducam.
Sic memorat, vocemque premit : simul ense superbum

Du Crétois Lycaon c'était l'ouvrage exquis ;
On voit l'ivoire et l'or s'y disputer le prix.
Au côté d'Euryale il l'attache lui-même.
Chacun donne aux héros la parure qu'il aime.
De la peau d'un lion Mnestée est revêtu ;
Il en pare Nisus pour prix de sa vertu.
Alethès de son casque avec lui fait l'échange.
Ils partent, c'en est fait ; autour d'eux on se range.
Jusqu'aux portes du camp, guerriers jeunes et vieux
Tout les suit, les bénit, les recommande aux dieux.
Asœagne les chargeait de détails pour son père :
Enfant qu'avant le temps la prévoyance éclaire ;
Tous les détails sont vains, tous les vœux repoussés
Dans le vague des airs par le vent dispersés.
Mais déja hors des murs les deux héros s'élancent ;
Au camp des ennemis dans la nuit ils s'avancent.
Avant de succomber sous un injuste sort,
A combien de guerriers ils vont donner la mort !
Ils ne trouvent partout qu'imprudence et mollesse :
Des soldats languissants de sommeil et d'ivresse,
Etendus au hasard sous des chars renversés,
Des armes, des harnois, des flacons entassés.
Nisus alors : Voici, dit-il, l'instant, voici la route,
Euryale ; il n'est plus de délai ni de doute,
Suis-moi : mais cependant veille de tout côté ;
Que nos pas à tes soins doivent leur sureté :
Je t'ouvrirai la voie en dévastant la plaine.
Nisus dit, et se tait ; et d'une ardeur soudaine

Rhamnetem aggreditur, qui forte tapetibus altis
Extructus, toto proflabat pectore somnum :
Rex idem, et regi Turno gratissimus augur ;
Sed non augurio potuit depellere pestem.
Tres juxtà famulos temere inter tela jacentes,
Armigerumque Rhemi premit, aurigamque sub ipsis
Nactus equis, ferroque secat pendentia colla.
Tum caput ipsi aufert domino, truncumque relinquit
Sanguine singultantem : atro tepefacta cruore
Terra torique madent: necnon Lamyrumque Lamumque,
Et juvenem Serranum ; illâ qui plurima nocte
Luserat, insignis facie, multoque jacebat
Membra deo victus : felix, si protinus illum
Æquasset nocti ludum, in lucemque tulisset.
Impastus ceu plena leo per ovilia turbans,
(Suadet enim vesana fames) manditque, trahitque
Molle pecus, mutumque metu : fremit ore cruento.
Nec minor Euryali cædes : incensus et ipse
Perfurit : ac multam in medio sine nomine plebem,
Fadumque, Hebesumque subit, Rhœtumque, Abarimque,
Ignaros : Rhœtum, vigilantem et cuncta videntem ;
Sed magnum metuens se post cratera tegebat :
Pectore in adverso totum cui eominus ensem
Condidit assurgenti, et multâ morte recepit.

Il s'élance à Rhamnès de carreaux entouré,
Exhalant le sommeil dont il est enivré :
Prince habile dans l'art des devins d'Etrurie,
Dont Turnus chérissait la savante industrie ;
Mais son savoir divin, son art maître du sort,
N'ont pu le garantir des piéges de la mort.
Aux tentes de Remus on dormait sans alarmes ;
Trois esclaves couchés au milieu de ses armes,
L'écuyer, le cocher, aux pieds de leurs coursiers
Sous le fer du Troyen succombent les premiers.
Bientôt Remus les suit : l'épée étincelante
Fait trébucher son corps sur sa couche sanglante ;
Sa tête vole en l'air. Lamyrus et Lamus
Périssent à la fois, et le beau Serranus :
Dans cette même nuit où sa vie est tranchée,
Il n'a quitté le jeu qu'en cédant à Morphée :
Heureux si jusqu'au jour il l'eût su prolonger !
Nisus dans son ardeur ne peut rien ménager.
Tel au paisible sein de l'humble bergerie
Un lion affamé signale sa furie :
Aux bœufs muets de crainte il déchire le flanc ;
Il arrache, il dévore, il regorge de sang.
Euryale a l'envi s'animant au carnage,
Sur ses pas à son tour porte un même ravage.
Hébesus et Fadus, Abaris et Rhétus
Périssent immolés par ses coups imprévus.
Rhétus seul voyait tout à l'abri d'un cratère.
Au moment qu'il veut fuir, Euryale l'atterre,

Purpuream vomit ille animam, et cum sanguine mista
Vina refert, moriens : hic furto fervidus instat.
Jamque ad Messapi socios tendebat, ubi ignem
Deficere extremum, et religatos rite videbat
Carpere gramen equos : breviter cum talia Nisus,
(Sensit enim nimiâ cæde atque cupidine ferri)
Absistamus, ait : nam lux inimica propinquat.
Pœnarum exhaustum satis est : via facta per hostes,
Multa virum solido argento perfecta relinquunt
Armaque, craterasque simul pulchrosque tapetas.
Euryalus phaleras Rhamnetis et aurea bullis
Cingula : Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona hospicio cum jungeret absens,
Cædicus : ille suo moriens dat habere nepoti :
Post mortem bello Rutuli pugnâque potiti :
Hæc rapit, atque humeris nequicquam fortibus aptat.
Tunc galeam Messapi habilem cristisque decoram
Induit. Excedunt castris, et tuta capessunt.

Interea præmissi equites ex urbe latinâ,
Cetera dum legio campis instructa moratur,

Et du fer tout entier qu'il plonge dans son sein,
Il fait jaillir des flots et de sang et de vin.
Ce succès, du jeune homme enflâme le délire;
Au camp de Messapus les feux cessaient de luire,
Les coursiers dételés paissaient en liberté;
Euryale y volait par sa fougue emporté.
Il volait : il s'arrête à la voix de son maître.
Craignons, lui dit Nisus, le jour prêt à paraître;
Craignons de trop d'ardeur l'infaillible danger.
Les chemins sont ouverts, c'est assez nous venger.
Ils laissent sans regret sous les superbes tentes
Les vases, les tapis, les armes éclatantes.
L'écharpe de Ramnès avec son baudrier
Sont les seuls ornements dont le jeune guerrier
Se plaît à se parer; c'est le présent antique
Que Rémule à Tibur eut du riche Cédique :
Souvenir et lien sacré pour deux amis
De l'hospitalité qui les avait unis :
Transmis par héritage aux enfants de Rémule,
La guerre en avait fait le butin d'un Rutule.
Ornement dangereux, aussi pesant que beau,
Les membres du Troyen ployaient sous le fardeau.
Un panache brillait au casque de Messape;
Il s'en pare, il retourne à Nisus qui s'échappe,
Et tous deux hors du camp cherchent de sûrs abris.
Cependant un gros corps de cavaliers choisis
Sortait la même nuit des murs de Lavinie;
Et tandis qu'il fait halte au bord de la prairie,

Ibant, et Turno regi responsa ferebant,
Tercentum, scutati omnes, Volscente magistro.
Jamque propinquabant castris, muroque subibant;
Cum procul hos lævo flectentes limite cernunt:
Et galea Euryalum sublustri noctis in umbrâ.
Prodidit immemorem, radiisque adversa refulsit.
Haud temere est visum, conclamat ab agmine Volscens:
State, viri: quæ causa viæ? quive estis in armis?
Quòve tenetis iter? Nihil illi tendere contrà;
Sed celerare fugam in silvas, et fidere nocti.
Objiciunt equites sese ad divortia nota
Hinc atque hinc, omnemque aditum custode coronant.
Sylva fuit latè dumis atque ilice nigrâ
Horrida quam densi complerant undique sentes:
Rara per occultos ducebat semita calles.
Euryalum tenebræ ramorum onerosaque præda
Impediunt, fallitque timor regione viarum.
Nisus abit: jamque imprudens evaserat hostes;
Atque lacus, qui post Albæ de nomine dicti

Un escadron d'élite aux ordres de Volscent
Porte au prince Turnus des avis qu'il attend.
Ils approchaient du camp, ils touchaient la barrière;
La nuit laissait percer une faible lumière.
Ils croyent entrevoir les deux nobles guerriers,
Cherchants à s'évader par d'obliques sentiers.
L'acier pur et brillant du casque d'Euryale
Réfléchit dans les airs une lueur fatale;
L'imprudent est trahi. Je ne me trompe pas,
S'écrie alors Volscent du sein de ses soldats;
Arrêtez : qu'êtes-vous, et qu'annoncent vos armes?
Parlez, éclaircissez de trop justes alarmes.
Les Troyens sans répondre, et comptant sur la nuit,
Précipitent leur fuite où le sort les conduit.
Au plus épais des bois ils cherchent des asiles.
Mais Volscent les y suit; ses cavaliers agiles
Sondent tous les détours qui leur sont familiers,
Et dispersés partout gardent tous les sentiers.
De chênes rembrunis, de buissons hérissée,
A travers les halliers la forêt n'est percée
Que de sentiers étroits, obscurs et peu battus.
Euryale est gêné par les rameaux touffus,
Surchargé d'ornements qui retardent sa fuite:
Il craint de s'égarer, il se trouble, il hésite.
Nisus est loin; Nisus échappe aux ennemis,
Des pas de son ami croyant ses pas suivis.
Il avait dépassé ces lacs, qui dans la suite
Reçurent le nom d'Albe à côté d'eux construite.

Albani : tum rex stabula alta latinus habebat.
Ut stetit, et frustrà absentem respexit amicum :
Euryale infelix, quâ te regione reliqui?
Quâve sequar? Rursùs perplexum iter omne revolvens
Fallacis silvæ, simul et vestigia retrò
Observata legit, dumisque silentibus errat;
Audit equos, audit strepitus, et signa sequentum.
Nec longum in medio tempus, cùm clamor ad aures
Pervenit : ac videt Euryalum, quem jam manus omnis,
Fraude loci et noctis, subito turbante tumultu
Oppressum rapit, et conantem plurima frustrà.
Quid faciat? quâ vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere? An se se medios moriturus in enses
Inferat, et pulchram properet per vulnera mortem?
Ociùs adducto torquens hastile lacerto,
Suspiciens altam lunam, et sic voce precatur :
Tu dea, tu presens nostro succurre labori,
Astrorum decus, et nemorum latonia custos.
Si qua tuis unquam pro me pater Hyrtacus aris
Dona tulit; si qua ipse meis venatibus auxi,
Suspendive tholo, aut sacra ad fastigia fixi :
Hunc sine me turbare globum, et rege tela per auras.

On n'y voyait alors que de vastes enclos
Qui du roi Latinus renfermaient les troupeaux.
Là, Nisus arrêté cherche en vain Euryale.
Malheureux, qu'ai-je fait? imprudence fatale!
Où t'ai-je pu laisser? où puis-je te trouver?
Il dit, et sur ses pas qu'il a soin d'observer
Il retourne aux halliers de la forêt sauvage,
Et dans ce labyrinthe à grands pas se rengage.
Il entend les coursiers et les cris des Latins;
Il voit son Euryale, et le voit dans leurs mains.
Egaré dans la nuit, accablé par le nombre,
En vain le malheureux se débattait dans l'ombre.
Que peut faire Nisus? quelle arme, quel effort
Raviraient Euryale aux piéges de la mort?
Ira-t-il, s'enfonçant dans la troupe ennemie,
Par un noble trépas finir sa triste vie?
Ses javelots sanglants sont encor dans ses mains:
Il ose en faire usage et tenter les destins;
Et tandis que son bras se replie en arrière
Pour redoubler du dard la roideur meurtrière,
Il aperçoit la lune et l'invoque en ces mots:
Digne ornement des cieux que vit naître Délos,
Souveraine des bois, si d'Hyrtacus mon père
Tu reçus pour son fils les vœux et la prière,
Si moi-même j'ai su par mes heureux travaux
Enrichir tes autels de quelques dons nouveaux,
Guide mon trait, déesse, et fais que son atteinte
Porte en ces escadrons le désordre et la crainte.

Dixerat : et toto connixus corpore ferrum
Conjicit : hasta volans noctis diverberat umbras,
Et venit adversi in tergum Sulmonis, ibique
Frangitur, ac fisso transit præcordia ligno.
Volvitur ille, vomens calidum de pectore flumen
Frigidus, et longis singultibus ilia pulsat.
Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem
Ecce aliud summâ telum librabat ab aure.
Dum trepidant, iit hasta Tago per tempus utrumque
Stridens, trajectoque hæsit tepefacta cerebro.
Sævit atrox Volscens, nec teli conspicit usquam
Auctorem, nec quò se ardens immittere possit :
Tu tamen interea calido mihi sanguine pœnas
Persolves amborum, inquit; simul ense recluso
Ibat in Euryalum. Tum verò exterritus, amens
Conclamat Nisus : nec se celare tenebris
Ampliùs, aut tantum potuit perferre dolorem.
Me, me : adsum qui feci : in me convertite ferrum,
O Rutuli ! mea fraus omnis : nihil iste, nec ausus,
Nec potuit : cœlum hoc et conscia sidera testor :
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.
Talia dicta dabat; sed viribus ensis adactus
Transadigit costas, et candida pectora rumpit.
Volvitur Euryalus lethò, pulchrosque per artus

Il dit : son bras puissant a balancé le fer :
C'en est fait, le coup part, le trait vole et fend l'air.
Sulmon le dos tourné reçoit la javeline,
Qui perçant ses poumons s'arrête en sa poitrine.
Les élans convulsifs lui soulèvent le flanc ;
Il roule sans chaleur dans les flots de son sang.
On se trouble à l'entour, et Nisus qui s'anime,
Déja le bras levé, cherche une autre victime.
Tagus du dard qui sifle a le front traversé ;
Dans la cervelle humide il demeure enfoncé.
Volscent voit ces deux morts, et frémissant de rage
Il cherche en vain des yeux l'auteur de ce carnage ;
Il ne sait où porter sa vengeance et ses coups.
Toi, dit-il, cependant tu vas payer pour tous.
Sur le tendre Euryale à ces mots il s'élance.
Nisus, Nisus le voit : Nisus entre en démence :
A son propre salut il ne peut plus songer ;
Il ne voit, il ne sent qu'Euryale en danger.
Il sort de son asile, il se montre, il s'écrie :
Moi, c'est moi ; j'ai tout fait ; arrachez-moi la vie.
Cet enfant n'a rien pu, n'a rien osé tenter.
Rutules, j'ai tout fait, et j'ose en attester
Tous les astres témoins de ma fureur fatale.
Il parlait ; et déja dans le sein d'Euryale
L'implacable Volscent a plongé son acier,
Dans ce sein délicat enfoncé tout entier.
Plus d'espoir, c'en est fait. Le jeune homme chancelle,
Son beau corps est taché de son sang qui ruisselle :

It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit.
Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens; lassove papavera collo
Demisêre caput, pluviâ cum forte gravantur.
At Nisus ruit in medios, solumque per omnes
Volscentem petit, in solo Volscente moratur:
Quem circum glomerati hostes hinc cominùs atque hinc
Proturbant: instat non segniùs, ac rotat ensem
Fulmineum; donec Rutuli clamantis in ore
Condidit adverso, et moriens animam abstulit hosti.
Tum super exanimem se se projecit amicum
Confossus, placidâque ibi demum morte quievit.
Fortunati ambo! Si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.
Victores prædâ Rutuli spoliisque potiti,
Volscentem exanimem flentes in castra ferebant.
Nec minor in castris luctus Rhamnete reperto
Exangui, et primis unâ tot cæde peremptis,
Serranoque, Numâque: ingens concursus ad ipsa
Corpora, semineccsque viros, tepidumque recenti
Cæde locum, et plenos spumanti sanguine rivos

Il expire, et sa tête en perdant ses ressorts
Penche sur son épaule et tombe sur son corps.
Telle languit et meurt une fleur arrachée,
Par le soc ou la faulx cruellement tranchée ;
Et telle on voit tomber la tige des pavots
Qu'un déluge subit a noyés de ses flots.
Nisus court s'enfoncer dans la troupe ennemie:
C'est Volscent qu'il poursuit, il n'en veut qu'à sa vie.
On s'attroupe, on l'entoure, on cherche à l'arrêter :
Son fer fait face à tous, les sait tous écarter.
Il atteint le Rutule, et tandis que sa bouche
S'ouvre pour la menace et pousse un cri farouche,
Il y plonge son fer et l'y laisse enfoncé.
Soudain de mille traits lui-même il est percé,
Et tombant sur le corps de l'ami qu'il veut suivre,
Il expire content de ne pas lui survivre.
Couple heureux! si mes chants ont des droits sur le sort,
Ton nom sera vainqueur du temps et de la mort ;
Et tant que des Troyens la race fortunée
Assise au capitole y sera couronnée,
Tant que Rome et ses chefs régiront l'univers,
Ta mémoire vivra consacrée en mes vers.
Les Rutules parés des dépouilles brillantes,
En pleurant sur leur chef, le portaient à leurs tentes.
Là s'accroît leur douleur par de nouveaux regrets.
Sur le sable étendus Serranus et Rhamnès,
Numa, tant de guerriers expirants ou sans vie,
De leur sang qui ruisselle abreuvent la prairie.

Agnoscunt, spolia inter se galeamque nitentem
Messapi, et multo phaleras sudore receptas.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile:
Jam sole infuso, jam rebus luce retectis,
Turnus in arma viros, armis circumdatus ipse,
Suscitat, æratasque acies in prælia cogit
Quisque suos, variisque acuunt rumoribus iras:
Quin ipsa arrectis, visu miserabile, in hastis
Præfigunt capita, et multo clamore sequuntur
Euryali et Nisi.
Æneadæ duri murorum in parte sinistrâ
Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni:
Ingentesque tenent fossas, et turribus altis
Stant mœsti: simul ora virum præfixa movebant,
Nota nimis miseris, atroque fluentia tabo.
Interea pavidam volitans pennata per urbem
Nuntia fama ruit, matrisque adlabitur aures
Euryali: ac subitus miseræ calor ossa reliquit,
Excussi manibus radii revolutaque pensa.
Evolat infelix, et fœmineo ululatu,

Bientôt on reconnaît au butin qu'on a pris
Ce casque, ce harnois acquis à si grand prix:
Le harnois de Rhamnès, le casque de Messape.
Des bras du vieux Tithon l'Aurore qui s'échappe,
Commence à colorer faiblement les objets:
Le soleil qui la suit en distingue les traits.
Turnus alors, déja couvert de son armure,
Excite son armée à venger son injure.
Il dispose les corps, tous les rangs sont formés;
On marche, et mille bruits adroitement semés
Excitent le soldat à la soif du carnage.
Dirai-je quel objet redouble encor leur rage?
Ils attachent au fer des drapeaux de Turnus
La tête d'Euryale et celle de Nisus,
Et suivent à grands cris cette bannière horrible.
Du rempart des Troyens la droite inaccessible
A pour garde le fleuve où ses murs sont posés:
La gauche se défend par de larges fossés.
Où s'apprête au combat la jeunesse troyenne:
D'autres sont sur des tours qui dominent la plaine.
Delà, mornes, pensifs et les cœurs attendris,
Ils observent ces traits si connus, si chéris,
Qu'ont souillés sans pitié la vengeance et la rage.
Partout la renommée en divulgue l'outrage.
La mère d'Euryale entend sa triste voix;
C'est son fils.... Les fuseaux échappent de ses doigts:
Son lin abandonné roule sur sa navette.
Elle tombe d'abord frissonnante et muette;

Scissa comam, muros amens atque agmina cursu
Prima petit : non illa virum, non illa pericli,
Telorumve memor : cœlum de hinc questibus implet :
Hunc ego te, Euryale, aspicio? Tu-ne ille senectæ
Sera meæ requies? Potuisti linquere solam,
Crudelis? nec te sub tanta pericula missum
Affari extremum miseræ data copia matri?
Heu! terra ignota, canibus data præda latinis
Alitibusque jaces! Nec te tua funera mater
Produxi, pressive oculos, aut vulnera lavi,
Veste tegens; tibi quam noctes festina diesque
Urgebam, et tela curas solabar aniles!
Quò sequar? aut quæ nunc artus avulsaque membra,
Et funus lacerum tellus habet? Hoc mihi de te,
Nate, refers? hoc sum terrâque marique secuta?
Figite me, si qua est pietas : in me omnia tela
Conjicite, ô Rutuli : me primam absumite ferro.
Aut tu, magne pater divûm, miserere, tuoque
Invisum hoc detrude caput sub tartara telo,
Quando aliter nequeo crudelem abrumpere vitam.
Hoc fletu concussi animi, mœstusque per omnes
It gemitus : torpent infractæ ad prælia vires.
Illam incendentem luctus Idæus et actor,
Ilionei monitu, et multùm lacrymantis Iuli,
Corripiunt, interque manus sub tecta reponunt.
At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit.

La fureur la ranime, elle court aux remparts,
Elle vole au milieu des soldats et des dards;
Et poussant dans les airs sa voix mal assurée,
Lamentables accents d'une femme éplorée :
O mon fils, mon cher fils ! Euryalè, est-ce toi,
Dit-elle? et c'est ainsi que tu reviens à moi
Pour soigner mes vieux jours, consoler ma misère!
Tu l'as donc pu, cruel, abandonner ta mère !
Et ta mère n'a pu dans tes derniers instants
Fermer tes yeux, laver tes membres palpitants,
Les couvrir de la toile ! . . . Hélas ! c'était l'ouvrage
Qui calmait nuit et jour les ennuis de mon âge.
Où courir? où trouver tes membres arrachés,
Ces restes précieux que le fer a tranchés?
Te voilà donc, mon fils! voilà ce que ta mère
A suivi sur les flots et par toute la terre !
Rutules, si vos cœurs s'ouvrent au sentiment,
Lancez-moi tous vos traits, finissez mon tourment,
Prenez-moi par pitié pour victime première.
Ou toi, père des dieux, exauce ma prière;
Fais qu'un de tes carreaux vienne rompre mes fers
S'il me faut ton secours pour descendre aux enfers.
Elle dit : on s'émeut, on gémit de sa plainte.
Déja l'abattement dont son âme est atteinte
Pénétrant tous les cœurs, les va décourager.
Le sage Ilionée en prévoit le danger;
C'est à sa voix qu'Iule en soupirant ordonne
Qu'on l'enlève. On l'emporte, et la trompette sonne.

EPISODE

DE MÉDOR,

A LA FIN DU XVIII.e CHANT

DE L'ARIOSTE.

EPISODE
DE MÉDOR.

Si nous devons ériger des autels
A l'amitié plutôt qu'à la fortune,
Deux sarrasins d'origine commune
Ont mérité tout l'encens des mortels;
Et leur histoire est digne d'être écrite
Partout pays en belles-lettres d'or.
On les nommait Cloridan et Medor.
Ils étaient nés tous deux à Tolomite:
Tous deux avaient à leur roi Dardinel
Juré la foi d'un amour éternel:
Tous deux avaient sa fortune suivie,
Jusqu'au combat où de son fer cruel
Le fils d'Aymon vient de trancher sa vie.
Robuste et fort, Cloridan est chasseur;
Ses traits sont fiers et respirent l'audace.
Plus délicat, Medor a plus de grace;
Ses grands yeux noirs sont remplis de douceur;
Le tendre éclat de la rose nouvelle
N'égale pas la fraîcheur naturelle
De son beau teint: enfin, Medor est tel
Qu'on le prendrait pour un ange du ciel.

Tous deux étaient de garde à la barrière
Qui défendait les tentes d'Agramant ;
Et c'était l'heure où la nuit justement
Avait fourni moitié de sa carrière.
Le beau Medor allait de rang en rang,
De Dardinel retracer l'aventure :
La larme à l'œil sans cesse déplorant
Qu'il demeurât privé de sépulture.
Puis-je souffrir, dit-il à Cloridan,
Qu'aux vils corbeaux il serve de pâture?
Moi, qui devrais au prix de tout mon sang
Le racheter d'une pareille injure.
Quand tout mon sang coulerait aujourd'hui
Pour l'arracher à cette ignominie,
Je ne pourrais, sacrifiant ma vie,
Que m'acquitter faiblement envers lui.
A la faveur des clartés de la lune
J'irai chercher ce prince si chéri ;
J'aurai peut-être assez bonne fortune
Pour échapper aux yeux de l'ennemi.
Toi, Cloridan, garde-toi de me suivre :
Si les destins sur leur livre ont écrit
Qu'à cet exploit je ne dois pas survivre,
Tu prendras soin qu'un fidèle récit
De mon dessein conservant la mémoire,
D'un amour pur m'assure au moins la gloire.
A ce discours, Cloridan étonné
D'un cœur si ferme en un âge si tendre,

Et du projet pour Medor consterné,
Veut l'exhorter à ne pas l'entreprendre;
Mais c'est en vain : Medor ne peut entendre
Aucun conseil qui le puisse amollir,
De Dardinel veut honorer la cendre,
Perdre la vie, ou bien l'ensevelir.
Cloridan voit son effort inutile.
Eh bien! dit-il, tu ne m'écoutes pas?
Suis ton dessein, je vais suivre tes pas.
Autant qu'à toi le trépas m'est facile :
Je l'aimerai si j'expire en tes bras,
Fidèle au nœud dont l'amitié nous lie.
Eh! que ferais-je, après toi, d'une vie
Qu'il faudrait perdre en pleurant ton trépas?
Tout aussitôt posant à la barrière
Garde nouvelle et nouvelle bannière,
Les deux amis abandonnent le camp,
Et vers Paris s'en vont à travers champ.
Au camp français ils arrivent sans peine :
On y dormait; les feux étaient éteints;
On oubliait qu'il fût des sarrasins.
Tous nos soldats étendus dans la plaine
Sous les harnois, les armures, les chars,
Au gré du sort confusément épars
S'abandonnaient sans crainte à la mollesse;
Le vin les trouble et le sommeil les presse.
A cet aspect Cloridan s'arrêtant :
Medor, dit-il, je vais saisir l'instant,

Je vais punir cette race ennemie
Qui de mon maître a terminé la vie.
Toi, mon ami, fais le guet avec soin :
Notre projet ne veut pas de témoin ;
Et moi parmi les morts et le carnage
Je vais t'ouvrir un facile passage.
Il dit, il vole, et l'épée à la main
Fond sur Alphée. Alphée est médecin,
Venu naguère auprès du roi de France,
Homme savant, astrologue et devin ;
Mais tout son art ne fut là qu'ignorance,
Mensonge même. Alphée avait prédit
Que sain et sauf atteignant un grand âge,
Près de sa femme il mourrait dans son lit ;
Mais Cloridan démentant le présage
Vint de son fer lui traverser le cou.
Quatre guerriers eurent même partage,
Et sans savoir ni comment ni par où,
Sans dire un mot, expirèrent du coup.
Quant à leurs noms je ne puis vous les dire ;
Le bon Turpin dont je suis écolier
Sur son livret n'a pas su les écrire,
Mais j'ai le nom de maint autre guerrier.
Voici d'abord Paldon de Moncalier,
Qu'après ceux-là Cloridan fut occire
Comme il dormait auprès de son coursier ;
Puis à Grillon le sarrasin s'élance.
Sur un tonneau le malheureux Grillon,

L'ayant vidé pour l'honneur de la France,
Dormait d'un somme aussi doux que profond.
Le fer trancha cette tête engourdie.
Le sang, le vin, coulent de compagnie:
Grillon expire, et le pauvre chrétien
En expirant rêve encor qu'il boit bien.
Près de Grillon le furieux payen
En deux revers étendit sur le sable
Le grec Androps, et l'allemand Conrart.
Tous deux le soir avaient veillé fort tard
Entre le jeu tour-à-tour et la table;
Heureux tous deux, si jusqu'au lendemain
Ils avaient su prolonger la débauche!
Il serait beau que chacun fût devin;
Jamais alors on ne prendrait à gauche:
Mais où serait le pouvoir du destin?
Tel qu'au milieu d'un vaste pâturage
On pourrait voir le lion affamé
Sur le bétail exercer son ravage:
Tel Cloridan, de fureur animé,
Va signalant sa fureur et sa rage
Sur le soldat dormant et désarmé.
Medor encor n'a point tiré l'épée:
Du sang obscur d'un tas de vils soldats
Il ne veut point voir sa lame trempée;
A d'autres coups il réserve son bras.
Le duc d'Albret et la dame qu'il aime,
Au même lit tendrement embrassés,

Dormaient tous deux si bien entrelacés,
Que vainement le zéphire lui-même
Eût fait effort pour se glisser entr'eux.
L'épée en main Medor n'a sous les yeux
Qu'une victime : il en immole deux.
Heureuse mort! heureuses destinées!
Je vois d'ici leurs âmes fortunées
Voler au ciel en de doux entrelas,
Comme leurs corps s'unissaient ici bas.
Malinde ensuite, Argalic et son frère,
Princes de Flandre envoyés par leur père,
Sont moissonnés sous le fer de Medor.
Les damoiseaux ayant fait à merveille
Dans le combat, avaient reçu la veille
Du roi français les deux éperons d'or.
Le bon roi Charle avait promis encor
De leur donner après leur entreprise
Terres en fief dans le pays de Frise;
Mais ils comptaient tous les trois sans Medor.
Les deux payens sans que rien les retarde
Sont déja près des riches pavillons
De Charlemagne, où comtes et barons
Et paladins tour-à-tour font la garde.
Les Sarrasins rangeaînant leurs couteaux,
A cet aspect vont chercher d'autres routes,
Se doutant bien qu'entre tant de héros
Qui font le guet et qui sont aux écoutes,
Quelqu'un pourrait découvrir leur dessein.

Ils auraient pu se charger de butin ;
Mais c'est assez de sauver leur personne,
Et de pouvoir, avant qu'on les soupçonne,
Venir à bout de leur pieux larcin.
Ils sont bientôt sur l'horrible campagne
Où de mourants s'élève une montagne.
Là, pêle-mêle on voyait à la fois
Parmi les chars, les chevaux, les harnois,
Petits et grands, valets, soldats et rois.
De corps épars cet horrible mélange,
Des deux payens peut troubler le projet :
Ils peuvent perdre en cette foule étrange
Le jour entier à chercher leur objet.
La lune alors par faveur singulière
Se dégageant d'un brouillard ténébreux,
Du beau Medor exauça la prière.
Toi, disait-il, levant au ciel les yeux,
Sainte déesse à qui nos bons aïeux
D'un triple culte ont offert les prières ;
Toi qui te plais, dans l'ombre des forêts,
A découvrir les plus obscurs repaires
Des fiers lions, des tigres sanguinaires,
Viens, montre-toi, découvre-moi les traits
D'un jeune roi qu'en tes rites austères
Tu vis toujours saintement engagé.
Phœbé l'entend, l'horizon est purgé ;
Et, soit hasard, ou soit que la déesse
A tant de foi crût devoir son appui,

Elle se montre aussi belle aujourd'hui
Que quand jadis, au gré de sa tendresse,
Montrant à nu ses célestes attraits,
D'Endymion à l'ombre des forêts
Elle excitait et partageait l'ivresse.
A la lueur de son éclat serein
On voit Paris et ses belles campagnes,
Et les deux camps assis sur son terrain :
Riche tableau, dont le vaste lointain
Est couronné par deux hautes montagnes.
Mais où l'éclat donne le plus à plomb,
C'est à l'endroit dont l'héritier d'Almont
De son beau corps occupe la surface.
Médor le voit, le reconnaît, l'embrasse
La larme à l'œil. Il revoit ce blazon
Blanc et vermeil qui pare sa cuirasse ;
Et l'arrosant du torrent de ses pleurs,
En sons si doux exprime ses douleurs,
Que les zéphirs, attendris de sa peine,
Pour l'écouter retiennent leur haleine.
Si de sa plainte il étouffe les cris,
Ne croyez pas qu'il craigne pour sa vie :
Il aimerait qu'elle lui fût ravie ;
Mais il a peur que les gens de Paris,
Ouvrant l'oreille aux éclats de sa plainte,
N'eussent moyen de nuire à l'œuvre sainte
Dont l'entreprise a dirigé ses pas.
Sans différer, les deux braves soldats

Allaient sortir de ce champ de carnage,
Chargés du corps qu'a conquis leur courage.
Avec respect le posant sur leurs bras,
Comme l'honneur le fardeau se partage.
Ils se hâtaient sous ce poids précieux
Pour profiter de la nuit, dont les voiles
Semblaient déja, craignant l'astre des cieux,
Sous leurs replis enfermer les étoiles.
Le beau Zerbin, ennemi du repos
Pour peu qu'honneur le convie aux travaux,
S'en revenait alors de la poursuite
Des sarrasins que Charle a mis en fuite.
Zerbin les a chassés toute la nuit,
Et s'en revient au point du jour qui luit,
Les deux payens par les gens de sa suite
Sont entrevus, cherchant à s'échapper.
On court après, on veut les attrapper;
L'espoir du gain fait voler la brigade.
Lors Cloridan dit à son camarade:
Délivrons-nous d'un trop dangereux poids,
Et cachons-nous au plus profond des bois;
Songeons à nous et sauvons notre vie.
Ce nous serait, ami, grande folie
De perdre ici deux vivants pour un mort.
Disant ces mots, il jette à bas sa charge,
Tourne le dos, et soudain prend le large,
Ne doutant pas qu'il n'entraîne Medor.
Mais celui-ci, plus tendre et plus fidèle,

Met sur son dos le fardeau tout entier,
Le corps, l'armure avec le baudrier;
Et sous ce poids le malheureux chancelle.
Cloridan fuit. Il a toujours compté
Avec Medor faire cause commune;
S'il connaissait que Medor est resté,
Il attendrait mille morts plutôt qu'une.
Les Ecossais, agiles cavaliers,
Volent partout, gardent tous les sentiers,
Veulent avoir ou morts ou prisonniers
Les fugitifs que le hasard leur livre.
Le fier Zerbin est moins ardent à suivre
Les deux fuyards, et pourtant juge bien
Qu'ils sont tous deux guerriers du camp payen.
Paris alors avait pour voisinage
Un bois antique, où parmi les halliers,
Quelques étroits et tortueux sentiers
Aux animaux à peine offraient passage.
Les deux amis croyaient avoir trouvé
Dans ce réduit un favorable asile;
Mais le fardeau dont Médor est grevé
Lui rend bientôt ce secours inutile.
Sous ce fardeau s'aidant mal de ses bras,
Le malheureux trébuche à chaque pas:
Chaque buisson le détourne et l'accroche;
Et cependant la brigade s'approche.
Pour Cloridan, déja sans embarras
En des lieux sûrs il a conduit ses pas;

Il jouissait du succès de sa fuite ;
Mais quand il voit que Médor ne vient pas,
Son espoir cesse et sa joie est détruite.
Il se lamente, il croit dans sa douleur
Où Medor reste avoir laissé son cœur.
A haute voix il s'emporte, il s'écrie :
Dieux! qu'ai-je fait? Medor, où donc es-tu?
Medor, comment, pourquoi t'ai-je perdu?
Son désespoir ranime sa vertu ;
Et renonçant à tout soin de sa vie,
Courant lui-même où l'attend le danger,
Dans les halliers il va se rengager.
Des Ecossais il reconnait les traces,
Entend leurs cris, leurs armes, leurs menaces,
Le ronflement des vigoureux coursiers,
Et le son fier des instruments guerriers.
Il voit Medor au fort de la tempête
A pied tout seul parmi cent cavaliers ;
Ils étaient cent: Zerbin est à leur tête,
A haute voix commandant d'arrêter
Le fugitif qui ne peut résister.
Le malheureux ne sait quel parti prendre.
Comme un pivot il se tourne en tout sens
Pour faire face à tous les assaillants ;
Ou d'un tronc d'arbre il cherche à se défendre,
Chargé toujours de son pieux fardeau.
Puis à la fin au pied d'un bel ormeau
Il le dépose en manière si tendre,

Avec les soins d'un si parfait amour,
Qu'incessamment il voltige à l'entour.
Semblable à l'ourse en sa sombre tanière,
Quand les chasseurs l'y viennent assaillir :
Sur ses petits posée en bonne mère,
Elle ne sait comment ne point faillir ;
Elle frémit de rage et de tendresse
Tout à-la-fois ; elle veut s'élancer
En déployant sa griffe vengeresse
Sur le chasseur qui l'ose menacer :
L'amour l'arrête, un tendre soin la presse ;
Elle regarde, elle craint de quitter
Ses chers enfants qu'elle vient d'allaiter.
De Cloridan telle était la détresse.
Il veut venger, secourir son ami ;
Il veut du moins succomber avec lui:
Mais Cloridan veut qu'avant qu'il succombe
Plus d'un chrétien ensanglante sa tombe.
Il tend son arc, il en décoche un trait :
La flèche vole, et perçant la cervelle
D'un Ecossais, l'enlève de sa selle.
Tout le parti s'émeut à ce forfait.
On se rassemble, et tandis qu'on demande
De quelle main un tel coup est sorti,
Un autre trait du même endroit parti
Vient étonner et disperser la bande.
Ce nouveau coup frappe un nouveau guerrier,
Et l'atteignant à travers le gosier

Lui vient couper la parole et la vie.
Zerbin leur chef accourt avec furie,
Et saisissant Medor par les cheveux:
Tu vas, dit-il, me payer seul pour eux.
Puis l'enlevant avec ses bras nerveux,
Le tient en l'air tout prêt à le pourfendre.
Mais il le voit, il voit le beau Medor,
Ses yeux si doux, son air modeste et tendre:
Il est bien loin de lui donner la mort;
Il compatit, s'intéresse à son sort.
Medor alors hasardant la prière:
Seigneur, dit-il, par grace singulière
Souffrez qu'ici je puisse de mon roi
Ensevelir la dépouille chérie.
Je ne viens point vous implorer pour moi;
Je ne veux point vous demander la vie:
Le seul instant d'ensevelir mon roi,
Cet instant seul, est tout ce que j'envie.
Si vous voulez, comme le fier Créon,
Que des vautours un corps soit la pâture,
Voilà le mien; mais que le fils d'Almon
Soit préservé de cette affreuse injure.
Ainsi parlait le généreux payen
En son si doux, avec si doux maintien,
Qu'un cœur de marbre en eût senti les charmes.
Zerbin s'émeut, il en verse des larmes.
Au même instant un Ecossais brutal,
Vient sans respect croiser son général,

Et brandissant sa lourde javeline
Atteint Medor, lui perce la poitrine.
Le bel enfant frappé d'un coup mortel,
Tombe et se pâme aux pieds de Dardinel.
Zerbin le voit, il s'indigne, il s'écrie :
Meurs satisfait, je vengerai ta mort.
Il dit, et plein d'un généreux transport
Au meurtrier il pousse avec furie ;
Mais l'Ecossais se dérobe et s'enfuit
Par les halliers où Zerbin le poursuit.
Lors Cloridan qui voit son camarade
Sans mouvement sur le sable étendu,
Jette son arc, sort de son embuscade,
Et se montrant furieux, éperdu,
Désespéré, déclare seul la guerre
Aux cent guerriers qui viennent l'assaillir,
Fait face à tout avec son cimeterre,
Parmi leurs traits en aveugle s'enferre ;
Et quand il sent ses forces défaillir,
Vers son ami se traînant sur la terre
Il y succombe ; et son dernier effort
Est d'expirer en embrassant Medor.

LA CRÉATION

ET

LES QUATRE AGES DU MONDE,

LIVRE PREMIER

DES METAMORPHOSES.

P. OVIDII NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER I.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. Dî, cœptis (nam vos mutastis et illas)
Aspirate meis. Primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen.

Ante mare et terras, et, quod tegit omnia, cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre chaos: rudis, indigestaque moles;
Nec quicquam, nisi pondus iners; congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan;
Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe;
Nec circumfuso pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata suis; nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Quaque fuit tellus, illic et pontus, et aër:
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër: nulli sua forma manebat.
Obstabatque aliis aliud: quia corpore in uno

LA CRÉATION

ET

LES QUATRE AGES DU MONDE.

J'ENTREPRENDS de chanter les changements divers
Que la forme des corps sur la terre a soufferts.
Dieux qui les avez faits, consacrez leur mémoire:
Qu'à jamais l'avenir la conserve en mes vers,
Et jusqu'aux jours présents conduisez-en l'histoire.
Avant qu'on distinguât et la terre et les mers,
Et les cieux dont la voûte embrasse l'univers,
Sous un unique aspect se montrait la nature,
Etat confus qu'en Grèce on appela chaos,
Poids toujours immobile et masse sans figure,
Eléments sans accord et vains matériaux,
Multitude stérile et sans ordre entassée.
Phébus n'allumait point son flambeau radieux;
Le croissant de sa sœur ne brillait point aux cieux;
La terre au sein de l'air n'était point balancée,
Ni des bras d'Amphitrite en son tour embrassée.
L'air, la terre et la mer n'étaient qu'un élément;
L'air était sans clarté, l'onde sans mouvement,
Le sol sans fermeté, tous sans forme solide.
Tous combattaient entr'eux luttants au même corps:

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.
Hanc deus et melior litem natura diremit.
Nam cœlo terras, et terris abscidit undas :
Et liquidum spisso secrevit ab aëre cœlum.
Quæ postquam evoluit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis et sine pondere cœli
Emicuit, summaque locum sibi legit in arce.
Proximus est aër illi levitate, locoque :
Densior his tellus, elementaque grandia traxit;
Et pressa est gravitate sui : circumfluus humor
Ultima possedit, solidumque coërcuit orbem.
Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum,
Congeriem secuit, sectamque in membra redegit;
Principio terram, ne non æqualis ab omni
Parte foret, magni speciem glomeravit in orbis.
Tum freta diffundi rapidisque tumescere ventis
Jussit, et ambitæ circumdare littora terræ.
Addidit et fontes, et stagna immensa, lacusque;
Fluminaque obliquis cinxit declivia ripis;
Quæ diversa locis, partim sorbentur ab ipsâ;
In mare perveniunt partim, campoque recepta

Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,
Le dur avec le mou, le plein avec le vide.
Un dieu sut appaiser les éléments discords,
Régla mieux la nature et guida ses efforts.
A son ordre le ciel et les eaux et la terre,
Le firmament subtil et l'épaisse atmosphère,
Détachés de la masse et distincts désormais,
Divisés par les lieux, s'unirent par la paix.
Jusqu'au sommet des cieux avec force élancée,
La matière du feu pour jamais fut placée;
L'air, presque aussi subtil, eut sa place à côté;
La terre plus compacte en sa solidité
Fut par son propre poids à la base fixée;
Et l'élément fluide en embrassant le tour
Tint le globe arrêté dans son juste contour.
Quand le dieu, quel qu'il soit, eut formé ce système,
Divisant la matière en sujets différents,
Il arrondit la terre, et polissant ses flancs
Fit qu'en son vaste tour sa beauté fut la même.
Il étendit les mers que gonflèrent les vents,
Et ceignit de leurs flots la terre environnée:
De fontaines, de lacs il la voulut ornée,
Et de fleuves divers traversée en tout sens.
Le fleuve fut bordé de rives tournoyantes
Où se filtre sans cesse une part de ses eaux,
Pour abreuver au loin les plaines verdoyantes:
Le reste va des mers suivre et grossir les flots.
Là, dans un champ plus vaste et sortant d'esclavage,

Liberioris aquæ, pro ripis littora pulsant.
Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi sylvas, lapidosos surgere montes.
Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis:
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura dei; totidemque plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu:
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit;
Temperiemque dedit mixtâ cum frigore flammâ.
Imminet his aër, qui, quanto est pondere terræ
Pondus aquæ levius, tanto est onerosior igne.
Illic et nebulas, illic consistere nubes
Jussit, et humanas motura tonitrua mentes,
Et cum fulminibus facientes frigora ventos.
His quoque non passim mundi fabricator habendum
Aëra permisit. Vix nunc obsistitur illis,
Cùm sua quisque regat diverso flamina tractu,
Quin lanient mundum; tanta est discordia fratrum.
Eurus ad auroram, Nabathæaque regna recessit,

L'onde à son gré s'agite et vient battre la plage.
Le dieu fit plus encor : il éleva les monts,
De marbres, de cailloux éternel assemblage;
Il applanit les champs, il creusa les vallons,
Et couvrit les forêts de leur riant feuillage..
En cinq zones le ciel sous sa main se partage,
Deux de chaque côté, la dernière au milieu :
Celle-ci plus brûlante est la sphère du feu.
A cinq zones encore il soumit nos contrées :
L'une au centre de tout, climat inhabité
Par l'excessive ardeur d'un éternel été :
Deux restent sous la neige ; et deux sont tempérées,
Par un mélange heureux du froid avec le chaud.
Dominateur des cinq l'air est placé plus haut :
Moins léger que la flâme, autant que notre terre
L'emporte en pesanteur sur l'onde plus légère.
C'est dans l'air qu'à la voix de ce dieu créateur,
En brouillard ténebreux s'épaissit la vapeur:
Là se forme la nue et gronde le tonnerre,
Portant au cœur de l'homme un effroi salutaire.
Là, sont aussi les vents que suivent les frimats;
Mais le dieu créateur ne leur accorda pas
De pouvoir à leur gré dans les airs se répandre.
L'un de l'autre éloignés par des emplois divers,
Tout séparés qu'ils sont, aujourd'hui l'univers
Du choc de leurs combats a peine à se défendre :
Telle de frère à frère est l'animosité.
Eurus eut son empire aux climats de l'aurore :

Persidaque, et radiis juga subdita matutinis.
Vesper, et occiduo quæ littora sole tepescunt,
Proxima sunt zephyro: Scythiam, septemque triones
Horrifer invasit Boreas; contraria tellus
Nubibus assiduis, pluvioque madescit ab Austro.
Hæc super imposuit liquidum et gravitate carentem
Æthera, nec quicquam terrenæ facis habentem.
Vix ita limitibus discreverat omnia certis,
Cùm, quæ pressa diu massâ latuêre sub ipsâ,
Sidera cœperunt toto effervescére cœlo,
Neu regio foret ulla suis animalibus orba.
Astra tenent cœleste solum; formæque deorum.
Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ:
Terra feras cepit, volucres agitabilis aër,
Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset.
Natus homo est; sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo;
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere cognati retinebat semina cœli;
Quam satus Japeto mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.
Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,

La Perse, l'Arabie, et du même côté
Tout ce que le soleil à son lever colore.
Aux feux de son coucher Hesperus fut posé,
Zéphire près d'Hesper : l'effroyable Borée
Du Scythe, du Sarmate envahit la contrée ;
Et l'orageux Auster au climat opposé
Versa les eaux du ciel sur un sol embrâsé.
Plus haut c'est l'éther pur : fluide sans mélange,
Sans poids, et dégagé de la terrestre fange.
Tous ces êtres étant circonscrits et fixés,
Les astres au chaos trop longtemps éclipsés
S'allumèrent aux cieux ; et dans chaque partie
L'éternel ouvrier faisant germer la vie,
Peupla le ciel de dieux, la terre d'animaux,
Mit les poissons dans l'onde, et dans l'air les oiseaux.
Un animal doué des forces du génie,
Et fait pour commander par les droits de l'esprit,
L'animal-roi manquait encor. L'homme naquit :
Tige d'un meilleur monde, et que le dieu peut-être
D'un élément divin se plut à faire naître ;
Ou la terre encor neuve, et sortant de l'éther,
Retenait quelque part de la vertu divine
Que lui laissait encor sa céleste origine.
Un dieu né de Japet, rival de Jupiter,
La forma, la pétrit, mélangée avec l'onde,
A l'image des dieux modérateurs du monde.
La brute en sa structure a sans cesse les yeux
Humblement abaissés sur les près, sur les graines.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
Sic, modo quæ fuerat rudis et sine imagine tellus,
Induit ignotas hominum conversa figuras.

Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna, metusque aberant; nec verba minantia fixo
Ære legebantur; nec supplex turba timebat
Judicis ora sui; sed erant sine judice tuti.
Nondum cæsa suis peregrinum ut viseret orbem,
Montibus in liquidas pinus descenderat undas:
Nullaque mortales, præter sua littora norant.
Nondum præcipites cingebant oppida fossæ:
Non tuba directi, non æris cornua flexi,
Non galeæ, non ensis erat sine militis usu;
Mollia securæ peragebant otia gentes.
Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus:
Contentique cibis nullo cogente creatis,
Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Cornaque, et in duris hærentia mora rubetis,
Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes.

L'homme au front élevé suit l'astre dans les cieux,
Et contemple à loisir la demeure des dieux.
Ainsi sont annoblis et l'argile des plaines,
Et le limon des eaux, sous des formes humaines.
L'univers en naissant vit fleurir l'âge d'or :
Age heureux où sans lois a régné la justice.
Point de fers, de prisons, point de procès encor;
Point de table d'airain menaçant du supplice :
L'aspect d'un tribunal n'était point redouté :
Partout régnait la paix et la sécurité.
Respecté par le fer, le sapin des montagnes
N'allait point descendant aux liquides campagnes
Chercher sous d'autres cieux des rivages lointains;
L'homme ne connaissait que son propre rivage.
De fossés escarpés les murs n'étaient pas ceints:
Du casque, de l'épée on ignorait l'usage :
L'airain ne servait pas à courber le clairon,
A creuser la trompette et produire un beau son:
Point de soldats : la terre était le sûr asile
D'une paix éternelle et d'un bonheur facile.
Libre, et sans que le soc lui vînt ouvrir le sein,
Elle produisait tout; et l'homme alors champêtre,
Content des aliments qu'il n'avait point fait naître,
Se nourrissait des fruits qu'il trouvait sous sa main.
L'arbouse, la cornouille et la fraise aux montagnes,
Et la mûre attachée aux buissons des campagnes,
Et le gland sans effort cueilli sur le terrain,
Satisfaisaient son goût, suffisaient à sa faim.

Ver erat æternum; placidique tepentibus auris
Mulcebant zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat;
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant;
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Postquam, Saturno tenebrosa in Tartara misso,
Sub Jove mundus erat; subiitque argentea proles;
Auro deterior, fulvo preciosior ære.
Jupiter antiqui contraxit tempora veris,
Perque hyemes, æstusque, et inæquales autumnos,
Et breve ver, spatiis exegit quattuor annûm.
Tum primum siccis aër fervoribus ustus
Canduit, et ventis glacies adstricta pependit.
Tum primum subiêre domos. Domus antra fuerunt,
Et densi frutices, et junctæ cortice virgæ.
Semina tum primum longis cerealia sulcis
Obruta sunt, pressique jugo gemuêre juvenci.
Tertia post illam successit aënea proles,
Sævior ingeniis, et ad horrida promptior arma;
Nec scelerata tamen. De duro est ultima ferro.
Protinus irrumpit venæ pejoris in ævum
Omne nefas. Fugere pudor, verumque, fidesque:
In quorum subiere locum, fraudesque, dolique;

Le printemps seul régnait ; et sans culture éclose,
Au souffle des zéphirs s'embellisait la rose.
Sans l'art du laboureur, sans engrais, sans façons,
S'élevaient les épis, se doraient les moissons ;
Le nectar et le lait ruisselaient dans les plaines,
Et le miel distillait de la tige des chênes.
Quand Saturne exilé descendit aux enfers,
Jupiter régna seul et régit l'univers.
A l'âge d'or meilleur, un autre âge succède :
C'est l'argent, préférable à l'airain qu'il précède.
Tout changea sous la loi du nouveau dieu de l'air.
L'été qui du printemps accourcit la durée,
Et l'inégale automne, et le fâcheux hiver,
En diverses saisons partagèrent l'année.
On vit l'air se sécher aux ardeurs de l'été,
Perdre sa transparence et sa fluidité,
Et l'eau par les frimats en glace condensée.
Il fallut des abris : quelque grotte enfoncée,
Quelque informe assemblage et d'osier et de jonc,
Quelques rameaux serrés servirent de maison.
Ce fut alors qu'on vit la plaine ensemencée
Dans toute sa longueur de sillons traversée,
Et le bœuf mis au joug gémit sous l'aiguillon.
L'âge d'airain fit naître une race nouvelle,
Fière, prompte aux combats, mais non pas criminelle.
Le dernier âge enfin fut le siècle de fer.
Tous les crimes alors eurent le champ ouvert.
La foi, la vérité, la pudeur disparurent ;
A leur place, la ruse et la fraude accoururent,

Insidiæque, et vis, et amor sceleratus habendi.
Vela dabat ventis, nec adhuc bene noverat illos
Navita : quæque diu steterant in montibus altis ;
Fluctibus ignotis insultavere carinæ,
Communemque prius, ceu lumina solis et auræ,
Cautus humum longo signavit limite mensor.
Nec tantum segetes alimentaque debita dives
Poscebatur humus ; sed itum est in viscera terræ :
Quasque recondiderat, stygiisque admoverat umbris,
Effodiuntur opes : irritamenta malorum.
Jamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum
Prodierat : prodit bellum, quod pugnat utroque ;
Sanguineâque manu crepitantia concutit arma.
Vivitur ex rapto. Non hospes ab hospite tutus,
Non socer a genero : fratrum quoque gratia rara est.
Imminet exilio vir conjugis, illa mariti :
Lurida terribiles miscent aconita novercæ :
Filius ante diem patrios inquirit in annos.
Victa jacet pietas : et virgo cæde madentes
Ultima cœlestum terras Astræa reliquit.

Et l'envie, et la force, et la cupidité.
Un pilote sans art déroulant une toile,
Aux vents qu'il connaît mal ose livrer la voile;
Et le pin si longtemps au haut des monts resté,
Le pin est un navire, et sous sa lourde masse
Des flots nouveaux pour lui vient fouler la surface.
Partout auparavant, le terrestre séjour
Etait un bien commun comme l'air et le jour;
Une exacte mesure en divisa l'espace.
Le grain, doux aliment, s'obtenait sans effort;
Mais ce n'est plus assez. L'homme avide et barbare
Fouille au sein de la terre; il en arrache l'or,
Cet artisan de maux, que sagement avare
Elle cachait aux lieux qui touchent au Tartare.
Le fer était connu : trop funeste métal!
On en connut alors un autre plus fatal,
L'or, source de la guerre où tous deux s'assortissent.
Dans de sanglantes mains les armes retentissent;
On vit de brigandage, et tous nuisent à tous.
L'hôte est à craindre à l'hôte, et le gendre au beau-père;
L'amitié rarement unit le frère au frère;
L'époux maudit l'épouse, et l'épouse l'époux;
La marâtre exercée à l'ombre du mystère
Mêle les sucs mortels qui préparent ses coups;
Un fils impatient compte les jours d'un père;
Toute pitié s'éteint; le sang baigne la terre,
Et les dieux indignés la quittant pour jamais,
Rappellent dans les cieux Astrée avec la paix.

TRADUCTION

DE LA

FABLE DE PHAÉTON,

LIVRE SECOND

DES MÉTAMORPHOSES.

P. OVIDII NASONIS

METAMORPHOSEON

LIBER II.

Regia solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro, flammasque imitante pyropo:
Cujus ebur nitidum fastigia summa tenebat:
Argenti bifores radiabant lumine valvæ.
Materiem superabat opus. Nam mulciber illic
Æquora cælarat medias cingentia terras,
Terrarumque orbem, cœlumque, quod imminet orbi.
Cœruleos habet unda deos; Tritona canorum,
Proteaque ambiguum, balænarumque prementem
Ægœona suis immania terga lacertis;
Doridaque, et natas: quarum pars nare videntur,
Pars in mole sedens virides siccare capillos;
Pisce vehi quædam. Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen: qualem decet esse sororum.

TRADUCTION

DE LA

FABLE DE PHAÉTON.

Sur une colonnade élevée et brillante
S'appuie à l'orient le palais du soleil.
C'est là qu'éclate l'or et le rubis vermeil
D'où semble s'élancer la flamme étincelante.
Le toit en est d'ivoire, et l'argent le plus fin
Rayonne aux deux battants de sa superbe porte.
C'est sur un si beau fond qu'un beau travail l'emporte.
Là le dieu des métaux cisela de sa main
La terre toute entière, et la mer qui l'embrasse,
Et la voûte du ciel qui couvre sa surface.
L'Océan a ses dieux : l'harmonieux Triton,
Et le changeant Protée, et l'énorme AEgéon,
Comprimant dans ses bras la baleine serrée.
Là sont avec Doris les filles de Nérée :
L'une semble nager; l'autre sur un rocher,
Aux rayons du soleil qu'elle vient y chercher,
Sèche sa chevelure imbibée et verdâtre;
L'autre sur un poisson se promène et folâtre.
Toutes ont un même air, mais non pas mêmes traits:
On voit qu'elles sont sœurs avec divers attraits.

Terra viros, urbesque gerit, silvasque, ferasque,
Fluminaque, et nymphas, et cætera numina ruris.
Hæc super imposita est cœli fulgentis imago :
Signaque sex foribus dextris, totidemque sinistris.

Quo simul acclivo clymeneia limite proles
Venit, et intravit dubitati tecta parentis,
Protinus ad patrios sua fert vestigia vultus :
Consistitque procul; neque enim propiora ferebat
Lumina. Purpureâ velatus veste sedebat
In solio Phœbus, claris lucente smaragdis.
A dextrâ levâque Dies, et Mensis, et Annus,
Sæculaque, et positæ spatiis æqualibus Horæ.
Verque novum stabat, cinctum florente coronâ :
Stabat nuda Æstas, et spicea serta gerebat :
Stabat et Autumnus, calcatis sordidus uvis :
Et glacialis Hyems, canos hirsuta capillos.
Inde loco medius, rerum novitate paventem
Sol oculis juvenem, quibus aspicit omnia, vidit.
Quæque viæ tibi caussa? quid hâc, ait, arce petisti,

Sur la terre on voyait les hommes et leurs villes;
Les animaux divers, et les bois leurs asiles;
Le fleuve et la nayade, et les champs et leurs dieux.
Au plus haut du portail sont figurés les cieux;
Et là, se signalant par des efforts insignes,
Le ciseau de Vulcain fait voir les douze signes
Gravés aux deux panneaux dans leur ordre précis :
Ils sont six à la droite, à la gauche ils sont six.

Phaëton près des lieux d'où jaillit la lumière,
Près du dieu qu'Epaphus lui refuse pour père,
Ne marche qu'en tremblant et n'ose s'approcher;
Vers le foyer brûlant il craindrait de marcher.
Le dieu, vêtu de pourpre, est assis sur un trône
Tout brillant de l'éclat des rubis flamboyants.
Là se tiennent rangés près du fils de Latone,
Les Siècles et les Jours, et les Mois et les Ans,
Et les Heures aussi, qu'en d'exactes limites
Des espaces égaux retiennent circonscrites.
Dans un groupe voisin paraît le doux Printemps,
Le Printemps couronné de fleurs et de verdure;
Et les épis en mains l'Eté sans vêtements;
L'Automne des pressoirs conservant la souillure;
Et le fâcheux Hiver, l'Hiver à cheveux blancs
Hérissés de frimats et surchargés de neige.
Phébus voit du milieu de ce divin cortège
Le jeune Phaëton interdit et surpris.
Que veux-tu, lui dit-il, et qu'attends-tu d'un père,

Progenies Phaeton, haud inficianda parenti?
Ille refert: O lux immensi publica mundi,
Phœbe pater, si das hujus mihi nominis usum,
Nec falsa Clymene culpam sub imagine celat;
Pignora da, genitor: per quæ tua vera propago
Credar; et hunc animis errorem detrahe nostris.
Dixerat: at genitor circum caput omne micantes
Deposuit radios, propiùsque accedere jussit;
Amplexuque dato; Nec tu meus esse negari
Dignus es; et Clymene veros, ait, edidit ortus.
Quòque minùs dubites, quodvis pete munus: ut illud,
Me tribuente feras. Promissis testis adesto
Dis juranda palus, oculis incognita nostris.
Vix bene desierat: currus rogat ille paternos,
Inque diem alipedum jus et moderamen equorum.
Pœnituit jurasse patrem. Qui terque quaterque
Concutiens illustre caput: Temeraria, dixit,
Vox meâ facta tua est. Utinam promissa liceret
Non dare! Confiteor, solum hoc tibi, nate, negarem.

D'un père qui connaît et qui chérit son fils ?
A ces mots, Phaëton reprenant ses esprits :
O toi de l'univers l'éternelle lumière,
Mon père, sous ce nom si j'ose t'implorer ;
Si Climène cachant une erreur passagère
N'a pas d'un titre faux prétendu m'honorer,
Donne de ma naissance une preuve certaine,
Qui force à me connaître et finisse ma peine.
Il dit : Phébus l'entend, et d'un soin paternel,
Déposant les rayons d'où s'élance la flâme,
Fait avancer son fils, l'embrasse, et de son âme
Par un si tendre accueil chasse un doute cruel.
Viens, dit-il, viens, mon fils : j'aime à te reconnaître,
Et partout l'univers tu mérites de l'être ;
Climène sur ton sort ne t'a point abusé.
Quel gage te faut-il ? je t'en laisse le maître :
Demande, et ne crains pas de te voir refusé.
J'en atteste le Styx, et ces eaux redoutables
Que l'ombre des enfers dérobe à tous les yeux :
Infaillibles garants des promesses des dieux.
Le jeune homme s'anime à ces mots favorables ;
Il ose demander à guider dans les cieux
Les chevaux de son père et son char radieux.
Apollon se repent d'un serment trop funeste ;
Il s'émeut, il se trouble, et sa tête céleste
S'agitant par trois fois annonce ses regrets.
Mon fils, dit-il, tes vœux m'ont rendu téméraire :
Que ne puis-je effacer mes serments indiscrets !

Dissuadere licet. Non est tua tuta voluntas.
Magna petis, Phaeton, et quæ nec viribus istis
Munera conveniant, nec tam puerilibus annis.
Sors tua mortalis; non est mortale quod optas.
Plus etiam, quam quod superis contingere fas sit,
Nescius affectas. Placeat sibi quisque licebit;
Non tamen ignifero quisquam consistere in axe
Me valet excepto. Vasti quoque rector olympi,
Qui fera terribili jaculatur fulmina dextrâ,
Non agat hos currus: et quid Jove majus habemus?

Ardua prima via est, et quâ vix mane recentes
Enitantur equi: medio est altissima cœlo;
Unde mare et terras ipsi mihi sæpe videre
Fit timor, et pavidâ trepidat formidine pectus.
Ultima prona via est; et eget moderamine certo.
Tunc etiam, quæ me subjectis excipit undis,
Ne ferar in præceps, Thethys solet ipsa vereri.
Adde, quod assiduâ rapitur vertigine cœlum;
Sideraque alta trahit, celerique volumine torquet.
Nitor in adversum: nec me, qui cætera vincit
Impetus, et rapido contrarius evehor orbi.

C'était le seul refus que te devait un père;
Il ne m'est plus permis. Mais je puis t'éclairer.
L'entreprise est trop haute : il t'en faut retirer:
Ton âge, tes efforts ne sauraient y suffire.
Mortel par tes destins, tu veux l'emploi des dieux.
Que dis-je? tu veux plus. Nul habitant des cieux,
Quel que soit son orgueil, à cet emploi n'aspire.
Eh! quel autre que moi remplirait mon devoir?
Sur mon essieu brûlant quel autre peut s'asseoir?
Le dieu même, le dieu du ciel et de la terre,
Dont la terrible main sait lancer le tonnerre,
Guiderait mal mon char sous la voûte des cieux.
Eh! quel dieu plus puissant que le maître des dieux?

En montant au sommet de la céleste plaine,
On trouve aux premiers pas un pénible chemin;
Mes chevaux, quoique frais, n'y gravissent qu'à peine.
Je redoute moi-même aux heures du matin
L'aspect précipité des mers et de la terre :
Mon œil troublé s'égare et mon cœur se resserre.
La descente est rapide; il faut user du frein.
Thétis, qui chaque soir me reçoit dans son sein,
Tremble à me voir descendre et redoute ma chute.
Les cieux, qu'un tourbillon presse à chaque minute,
Entraînent avec eux sur leur axe roulants
Les astres asservis à de mêmes élans.
Seul contre cette force incessamment je lutte :
Je suis seul, dans les cieux, que ne puisse entraîner
L'irrésistible effort qui sait tout dominer;

Finge datos currus. Quid agas? poteris-ne rotatis
Obvius ire polis, ne te citus auferat axis?
Forsitan et lucos illic urbesque deorum
Concipias animo, delubraque ditia donis
Esse : per insidias iter est, formasque ferarum.
Utque viam teneas, nulloque errore traharis?
Per tamen adversi gradieris cornua Tauri,
Hœmoniosque Arcus, violentique ora Leonis,
Sævaque circuitu curvantem brachia longo
Scorpion, atque aliter curvantem brachia Cancrum.
Nec tibi quadrupedes animosos ignibus illis,
Quos in pectore habent, quos ore et naribus efflant,
In promtu regere est. Vix me patiuntur, ut acres
Incaluêre animi; cervixque repugnat habenis.
At tu, funesti ne sim tibi muneris auctor,
Nate, cave : dum resque sinit, tua corrige vota.
Scilicet, ut nostro genitum te sanguine credas,
Pignora certa petis. Do pignora certa timendo :
Et patrio pater esse metu probor. Aspice vultus
Ecce meos : utinamque oculos in pectora posses

Je me soutiens, m'élève et marche en sens contraire.
Assieds-toi sur mon char : que prétendras-tu faire?
Des deux pôles tournants avec rapidité,
Pourras-tu bien croiser la route circulaire,
Sans être au même orbite avec eux emporté?
Dans ce séjour des dieux crois-tu trouver des villes,
Des temples enrichis et de riants asiles?
Non : connais mieux la route où tu devras marcher.
Tu n'y rencontreras que des formes atroces
D'obstacles effrayants et d'animaux féroces.
La corne du Taureau, la flèche de l'Archer,
Prêtes à te percer t'attendent au passage.
Plus loin, d'autres périls étonnent ton courage :
La gueule du Lion s'ouvre pour t'engloutir;
Le Scorpion, alongeant sa courbure funeste,
D'entre ses bras hideux te défend de sortir;
Et, déployant les siens, l'Ecrevisse céleste
Dans un autre contour prétend t'assujétir.
Mes chevaux animés par les flâmes divines
Que recelent leurs flancs, qu'exhalent leurs narines,
Crois-tu les gouverner? A peine sous ma main
Leurs têtes dans l'ivresse obéissent au frein.
Que de mes dons ta mort ne soit pas le salaire!
Retire, il en est temps, un téméraire vœu.
Tu veux de ta naissance un éclatant aveu :
Ne l'as-tu pas, mon fils, dans les terreurs d'un père?
Lis sur mon triste front : et puissent tes regards
Perçant jusqu'à mon cœur, te permettre d'y lire

Inserere, et patrias intus deprendere curas!
Denique, quidquid habet dives circumspice mundus :
Eque tot ac tantis cœli, terræque, marisque
Posce bonis aliquid : nullam patière repulsam.
Deprecor hoc unum : quod vero nomine pœna,
Non honor est. Pœnam, Phaeton, pro munere poscis.
Quid mea colla tenes blandis, ignare, lacertis?
Ne dubita ; dabitur (stygias juravimus undas)
Quodcumque optaris : sed tu sapientiùs opta.

Finierat monitus. Dictis tamen ille repugnat :
Propositumque tenet, flagratque cupidine currus.
Ergo, quâ licuit genitor cunctatus, ad altos
Deducit juvenem, vulcania munera, currus.
Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ; radiorum argenteus ordo.
Per juga chrysoliti, positæque ex ordine gemmæ,
Clara repercusso reddebant lumina Phœbo.
Dumque ea magnanimus Phaeton miratur, opusque
Perspicit : ecce vigil rutilo patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores, et plena rosarum

Le trouble paternel dont l'horreur me déchire!
Choisis dans l'univers : cherche de toutes parts
Quelque objet dont l'éclat puisse à tes vœux suffire,
Tu l'obtiendras, mon fils ; ne crains aucun refus.
Entre tous ces objets un seul doit être exclus :
Un seul ; et cet objet que tu crois préférable,
N'est, au lieu d'un bienfait, qu'un fléau redoutable :
Tu demandes ta perte en voulant t'honorer.
Ton tendre bras me serre et sur ton sein me presse!
Ne crains rien, Phaëton ; je tiendrai ma promesse :
Le Styx ne saurait voir un dieu se parjurer.
Mais toi, dans tes desirs sachant te modérer,
Sûr de tout obtenir, demande avec sagesse.
Phébus termine ainsi ses paternels avis.
Phaëton y résiste, et presse l'entreprise,
Brûlant d'avoir ce char dont son âme est éprise.
Le père en soupirant tient ce qu'il a promis.
D'un pas lent à son char il va mener son fils :
C'était du dieu Vulcain l'inimitable ouvrage.
Les essieux sont d'or pur, et le timon encor;
Le contour de la roue offrait un cercle d'or,
Et des rayons d'argent en formaient l'assemblage.
Au dessus du timon, le joug de l'attelage,
Parsemé de brillants, de rubis et d'émail,
Réfléchissaient du dieu l'éblouissante image.
Le jeune homme admirait un si rare travail;
Et cependant déja l'Aurore matinale,
De son palais de rose entr'ouvrait le portail,

Atria. Diffugiunt stellæ : quarum agmina cogit
Lucifer, et cœli statione novissimus exit.
At pater ut terras, mundumque rubescere vidit,
Cornuaque extremæ velut evanescere lunæ;
Jungere equos Titan velocibus imperat Horis.
Jussa deæ celeres peragunt : ignemque vomentes,
Ambrosiæ succo saturos, præsepibus altis
Quadrupedes ducunt; adduntque sonantia fræna.
Tum pater ora sui sacro medicamine nati
Contigit, et rapidæ fecit patientia flammæ.
Imposuitque comæ radios : præsagaque luctus
Pectore sollicito repetens suspiria, dixit :
Si potes hic saltem monitis parere paternis,
Parce, puer, stimulis; et fortius utere loris.
Sponte suâ properant. Labor est inhibere volentes :
Nec tibi directos placeat via quinque per arcus.
Sectus in obliquum est lato curvamine limes :
Zonarumque trium contentus fine, polumque
Effugit australem, junctamque aquilonibus Arcton.

Où la brillante pourpre avec éclat s'étale.
Le ciel voit s'éclipser les astres de la nuit;
Lucifer les en chasse, et bientôt il les suit :
Il cède le dernier à la règle fatale.
Phébus voit l'univers teint d'un vif incarnat,
Du croissant de sa sœur amoindrissant l'éclat;
Il demande son char aux Heures ses agentes.
L'ordre est exécuté : les Heures diligentes
De la divine étable amènent les coursiers.
L'ambroisie entretient leurs courages altiers;
Ils viennent vomissant les feux et la fumée,
Et reçoivent le mors dans leur bouche enflammée.
Une essence divine entre les mains du dieu,
Répandant sur son fils la céleste rosée,
Le rend impénétrable aux atteintes du feu.
Il pose sur sa tête avec la main tremblante,
Des rayons lumineux la couronne brillante,
Et tirant un soupir du profond de son cœur,
Soupir du deuil qu'il craint funeste avant-coureur,
Profite, lui dit-il, de cet avis d'un père :
Sers-toi du frein, mon fils, de l'aiguillon fort peu;
Mes rapides coursiers sont toujours pleins de feu;
L'art de régler leur vol est le plus nécessaire.
Des cinq cercles du ciel n'embrasse point le tour.
Il est entre les cinq un oblique détour
Qui n'en parcourt que trois, et la route en est sûre;
Elle évite à la fois dans sa vaste courbure
Et le pôle où l'Auster souffle un brûlant poison,

Hac sit iter : manifesta rotæ vestigia cernes.
Utque ferant æquos et cœlum et terra calores,
Nec preme, nec summum molire per æthera currum.
Altiùs egressus cœlestia tecta cremabis;
Inferiùs terras; medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior tortum declinet in Anguem,
Neve sinisterior pressam rota ducat ad Aram :
Inter utrumque tene. Fortunæ cætera mando;
Quæ juvet, et meliùs, quam tu tibi consulat, opto.
Dum loquor, hesperio positas in litore metas
Humida nox tetigit. Non est mora libera nobis :
Poscimur. Effulget tenebris Aurora fugatis.
Corripe lora manu : vel, si mutabile pectus
Est tibi, consiliis, non curribus, utere nostris,
Dum potes; et solidis etiamnum sedibus adstas;
Dumque male optatos nondum premis inscius axes.
Quæ tutus spectes, sine me dare lumina terris.
Occupat ille levem juvenili corpore currum,
Statque super; manibusque datas contingere habenas
Gaudet; et invito grates agit inde parenti.

Et le pôle opposé que glace l'Aquilon.
Les traces de mon char te le sauront apprendre.
Mais il faut garantir de l'excès de tes feux
Avec un soin égal et la terre et les cieux.
Ne t'élève pas trop, et crains de trop descendre.
Trop haut, tu brûlerais la demeure des dieux;
Trop bas, tu réduirais toute la terre en cendre:
C'est le juste milieu, Phaëton, qu'il faut prendre.
Sur la droite il faut fuir l'étoile du Dragon;
Sur la gauche, l'Autel que touche le Scorpion.
Tiens ferme entre les deux et n'en approche aucune.
C'en est assez: laissons le reste à la fortune,
Qui pour toi, mieux que toi peut-être veillera.
Aux bornes du couchant la nuit touche déja:
Plus de délai pour nous, on nous attend. L'Aurore
A déja chassé l'ombre et brille dans les cieux.
Prends les rênes en main: ou si ton cœur encore
Peut changer ses desirs et se rendre à mes vœux,
Mon fils, prends les conseils, non le char de ton père.
Il en est temps, mon fils, tant que ton pied mortel
Pose encore affermi sur la voûte du ciel;
Et qu'assis sur mon char ton erreur téméraire
Ne t'a point fait franchir la céleste barrière.
Permets qu'à l'univers redonnant la clarté
Je t'en fasse jouir avec sécurité.
Il dit: mais sur le char le jeune homme s'élance;
Et, fier de manier les rênes qu'il balance,
Rend grace d'un bienfait justement regretté.

Interea volucres Pyroeis et Eous et Ethon,
Solis equi, quartusque Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.
Quæ postquam Tethys, fatorum ignara nepotis,
Reppulit, et facta est immensi copia mundi;
Corripuere viam, pedibusque per aëra motis
Obstantes findunt nebulas, pennisque levati
Prætereunt ortos isdem de partibus Euros.
Sed leve pondus erat, nec quod cognoscere possent
Solis equi; solitâque jugum gravitate carebat.
Utque labant curvæ justo sine pondere naves,
Perque mare, instabiles nimiâ levitate feruntur;
Sic onere assueto vacuos dat in aëra saltus,
Succutiturque alte, similisque est currus inani.
Quod simul ac sensere, ruunt, tritumque relinquunt
Quadrijugi spatium: nec, quo prius, ordine currunt.
Ipse pavet; nec quà commissas flectat habenas,
Nec scit quà sit iter; nec, si sciat, imperet illis.
Tum primum radiis gelidi caluêre Triones,
Et vetito frustrà tentarunt æquore tingi.
Quæque polo posita est glaciali proxima Serpens,
Frigore pigra priùs, nec formidabilis ulli;

Cependant les coursiers du dieu de la lumière,
Ethon et Pyroïs, Eoüs et Phlégon,
Lancent en hennissant le feu sur l'horizon,
Et sous leur pied fougueux ébranlent la barrière.
Thétis ne prévoit pas le sort de Phaëton :
Elle ouvre le passage, et leur livre sans peine
Toute l'immensité de la céleste plaine.
Ils reprennent leur route, ils s'élèvent aux cieux,
Et d'un rapide vol traversant les nuages,
Ils devancent bientôt et laissent derrière eux
L'Etésien réglé qui naît aux mêmes plages.
Mais leur charge est légère, et le char enflammé
Ne leur fait plus sentir le poids accoutumé.
Tel qu'on voit sur les flots s'égarer le navire
A qui mal mesuré son lest ne peut suffire,
Le char manquant du poids qui fait sa sûreté
Erre, de soubresauts en tout sens agité.
Les coursiers l'ont senti : l'ivresse les transporte :
Hors du chemin tracé leur fougue les emporte.
Phaëton interdit ne sait de quel côté
Il doit tendre la rêne et diriger leur course ;
Il ne sait quel espace il doit leur accorder ;
Et quand il le saurait, il ne peut les guider.
C'est alors seulement que le climat de l'ourse,
En vain des eaux du ciel implorant la ressource,
Des rayons du soleil se sentit pénétré.
Au pôle boréal le Dragon effaré
Perd l'heureuse torpeur qui le rendait traitable ;

Incaluit: sumpsitque novas fervoribus iras.
Te quoque turbatum memorant fugisse, Boote:
Quamvis tardus eras, et te tua plaustra tenebant.
Ut verò summo despexit ab æthere terras
Infelix Phaeton, penitùs penitùsque patentes,
Palluit, et subito genua intremuêre timore:
Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.
Et jam mallet equos nunquam tetigisse paternos:
Jamque agnosse genus piget, et valuisse rogando:
Jam Meropis dici cupiens; ita fertur, ut acta
Præcipiti pinus Borea, cui victa remisit
Frœna suus rector, quam dìs votisque reliquit.
Quid faciat? Multum cœli post terga relictum:
Ante oculos plus est; animo metitur utrumque.
Et modo, quos illi fato contingere non est,
Prospicit occasus: interdum respicit ortus.
Quidque agat ignarus, stupet: et nec frœna remittit,
Nec retinere valet: nec nomina novit equorum.
Sparsa quoque in vario passim miracula cœlo,
Vastarumque videt trepidus simulacra ferarum.

La chaleur le réveille, et le rend redoutable.
Le paresseux Bouvier dans les glaces posté,
Quitte son chariot, et fuit épouvanté.
Quand Phaëton, du haut de la céleste sphère,
Sous l'abîme de l'air voit s'enfoncer la terre,
Il pâlit, son cœur tremble, et dans tant de clartés
De ses yeux éblouis il perd les facultés.
Que n'a-t-il, sans toucher aux chevaux de son père,
De sa noble origine ignoré le mystère!
Il gémit d'avoir vu ses vœux trop écoutés.
Comme fils de Mérops que partout on le nomme,
Il le veut; mais trop tard. L'infortuné jeune homme
Sent emporter son char dans le vague des airs,
Comme le frêle esquif balotté sur les mers,
Quand, quittant le timon, le nocher s'abandonne
A la merci des vents, à la faveur des dieux.
Que fera Phaëton? Il se trouble, il s'étonne
Du chemin qu'il a fait sur la voûte des cieux.
Il en voit encor plus qu'il n'en laisse en arrière,
Et compare en tremblant l'une et l'autre carrière.
Ses yeux sur l'orient tantôt vont s'attacher;
Tantôt c'est le couchant dont il cherche l'image:
Le couchant, dont le sort lui défend d'approcher.
Les rênes dans sa main demeurent sans usage,
Soit pour les raccourcir, soit pour les relâcher.
La voix même ne peut lui servir davantage;
Des chevaux de son père il ignore le nom.
Le ciel n'offre à ses yeux que d'effroyables formes;

Est locus, in geminos ubi brachia concavat arcus
Scorpios; et caudâ flexisque utrinque lacertis
Porrigit in spatium signorum membra duorum.
Hunc puer ut nigri madidum sudore veneni
Vulnera curvatâ minitantem cuspide vidit;
Mentis inops, gelidâ formidine lora remisit.
Quæ postquam summum tetigere jacentia tergum,
Exspatiantur equi: nulloque inhibente per auras
Ignotæ regionis eunt; quàque impetus egit,
Hàc sine lege ruunt: altoque sub æthere fixis
Incursant stellis, rapiuntque per avia currum.
Et modo summa petunt, modo per decliva, viasque
Præcipites spatio terræ propiore feruntur.
Inferiùsque suis fraternos currere luna
Admiratur equos; ambustaque nubila fumant.
Corripitur flammis, ut quæque altissima, tellus;
Fissaque agit rimas, et succis aret ademtis.
Pabula canescunt: cum frondibus uritur arbos:
Materiamque suo præbet seges arida damno.
Parva queror: magnæ pereunt cum mœnibus urbes:
Cumque suis totas populis incendia gentes
In cinerem vertunt. Silvæ cum montibus ardent.
Ardet Athos, Taurusque Cilix, et Tmolus et Oete;
Et nunc sicca, prius celeberrima fontibus, Ide;

Il ne voit sur ses pas que des monstres énormes.
Il est un lieu d'horreur; c'est celui du Scorpion:
De ses deux bras en arc il forme un vaste rond,
Et sa queue au dehors s'alongeant dans l'espace,
De deux signes entiers il occupe la place.
Phaëton consterné voit l'affreux animal
Suant le noir venin qui circule en ses veines,
De son dos recourbé montrer le dard fatal.
Il perd les sens : sa main laisse tomber les rênes,
Que sentent les coursiers flottantes sur leurs flancs.
Plus de frein qui réprime ou règle leurs élans;
Ils errent au hasard dans les célestes plaines.
Tantôt ils vont croiser, loin des chemins tracés,
Les astres lumineux au firmament fixés;
Tantôt d'un vol rapide ils plongent vers la terre.
La lune qu'épouvante un désordre si grand,
Au dessous de son char voit le char de son frère.
Les nuages brûlants fument dans l'atmosphère :
La flâme atteint les monts : le sol sèche et se fend :
L'herbe meurt : le feuillage avec l'arbre s'allume :
L'épi sert d'aliment au feu qui le consume.
Mais c'est peu : tout périt, les murs et les cités;
Et les peuples entiers se réduisent en cendre.
Les monts et leurs forêts brûlent de tous côtés :
Le feu s'étend partout; rien ne peut s'en défendre.
L'Athos et le Taurus, le Tmolus et l'OEta,
L'Hélicon des neuf sœurs, et le superbe Ida,
L'Ida si renommé pour ses sources limpides,

Vigineusque Helicon, et nondum Oeagrius Hœmos.
Ardet in immensum geminatis ignibus Ætne,
Parnassusque biceps, et Eryx, et Cynthus, et Othrys,
Et tandem Rhodope nivibus caritura, Mimasque,
Dindymaque, et Mycale, natusque ad sacra Cithæron.
Nec prosunt Scythiæ sua frigora: Caucasus ardet,
Ossaque cum Pindo, majorque ambobus Olympus:
Aëriæque Alpes, et nubifer Apenninus.
Tunc verò Phaeton cunctis e partibus orbem
Aspicit accensum; nec tantos sustinet æstus:
Ferventesque auras, velut e fornace profundâ,
Ore trahit, currusque suos candescere sentit.
Et neque jam cineres ejactatamque favillam
Ferre potest: calidoque involvitur undique fumo.
Quòque eat, aut ubi sit, piceâ caligine tectus
Nescit; et arbitrio volucrum raptatur equorum.
Sanguine tum credunt in corpora summa vocato,
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.
Tum facta est Libyè, raptis humoribus æstu,
Arida; tum nymphæ passis fontesque lacusque

Restent ensevelis sous des cendres arides.
Un nouveau feu se mêle aux flâmes de l'Etna.
Sur leur double côteau les sommets du Parnasse,
Et l'Erix, et l'Othrys, et Micale, et Cinthus,
Et le mont de Cybèle, et celui de Bacchus,
Et Rhodope affranchi des neiges de la Thrace,
Et la Scythie en vain s'enfonçant sous la glace,
Sont atteints, pénétrés, brûlés des mêmes feux.
On voit avec effroi s'enflammer le Caucase,
Et le Pinde et l'Ossa. L'Olympe aussi s'embrâse:
L'Olympe qui s'élève au dessus de tous deux.
Les Alpes dont la cime est voisine des cieux,
Et le fier Apennin qui porte les nuages,
Défiant l'aquilon, la foudre et les orages,
Tout brûle, et Phaëton voit l'univers en feu.
Il succombe lui-même aux ardeurs de la braise:
L'air que reçoit sa bouche est l'air d'une fournaise:
Il sent avec effroi s'enflammer son essieu.
Partout enveloppé d'une fumée épaisse,
Il ne peut supporter la vapeur qui l'oppresse.
Dans ce noir tourbillon il ne voit, ne connaît
Ni dans quels lieux il va, ni dans quels lieux il est.
A leur gré ses coursiers le balottent sans cesse.
On vit, dit-on, alors un prodige nouveau:
Le sang par la chaleur attiré sous la peau,
Teignit l'homme de noir aux champs d'Ethiopie.
Tout humide enlevé laisse à sec la Libye:
Plus de sources, de lacs, d'étangs ni de ruisseaux:
La Nayade en tous lieux altérée et flétrie,

Deflevêre comis. Queritur Bœotia Dircen,
Argos Amymonen, Ephyre Pirenidas undas.
Nec sortita loco distantes flumina ripas
Tuta manent : mediis Tanaïs fumavit in undis,
Peneosque senex, Teutranteüsque Caïcus,
Et celer Ismenor, cum Phocaïco Erymantho,
Arsurusque iterùm Xantus, flavusque Lycormas,
Quique recurvatis ludit Mœandros in undis ;
Mygdoniusque Melas, et Tœnarius Eurotas.
Arsit et Euphrates babylonius, arsit Orontes,
Thermodonque citus, Gangesque, et Phasis et Ister.
Æstuat Alpheos : ripæ Spercheides ardent :
Quodque suo Tagus amne vehit, fluit ignibus aurum.
Et quæ Mœonias celebrarant carmine ripas,
Flumineæ volucres medio caluêre Caïstro.
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet. Ostia septem
Pulverulenta vacant septem, sine flumine valles.
Fors eadem Ismarios Hebrum cum Strymone siccat,
Hesperiosque amnes, Rhenum, Rhodanumque, Padumque,

Pleure en cheveux épars la perte de ses eaux.
Thèbes de sa Dircé cherche en vain la fontaine;
Argos cherche Amymone, et Corinthe Pirène.
Les fleuves au plus loin souffrent les mêmes maux:
Du Tanaïs fumant le feu tarit les flots;
Il atteint le Pénée ainsi que l'Erymanthe,
Le jaune Lycormas, le Caïque et le Xante:
Le Xante, qu'on doit voir une autre fois en feu;
Le rapide Ismenor; le Méandre bizarre,
Qui de ses cent détours semble se faire un jeu;
Le Mélas, le Mimas, l'Eurotas de Ténare,
L'Euphrate arménien, le thrace Thermodon;
L'Oronte syrien, tombeau du fier Typhon;
Le Gange, et le Danube, et le Phase, et l'Alphée.
Même flâme étincelle aux rives du Sperchée;
L'or du Tage est fluide et coule avec ses eaux;
Le Caïstre, perdant son plus rare avantage,
Voit brûler dans son sein les superbes oiseaux
Qui par des chants si doux illustraient son rivage,
Et de la Méonie enchantaient les côteaux.
Le Nil épouvanté fuit jusqu'au bout du monde;
Il y cache sa source: on la perd pour jamais,
Et les sept soupiraux qui répandaient son onde,
Sont sept vallons poudreux où l'eau n'a plus d'accès.
Partout l'embrâsement s'ouvre un passage libre;
Il sèche le Strymon et l'Hèbre auprès du nord.
Les fleuves d'occident n'ont pas un meilleur sort;
On voit tarir le Rhin, l'Eridan et le Tibre:

Cuique fuit rerum promissa potentia, Tybrin.
Dissilit omne solum; penetratque in Tartara rimis
Lumen, et infernum terret cum conjuge regem.
Et mare contrahitur: siccæque est campus arenæ,
Quod modo pontus erat: quosque altum texerat æquor,
Existunt montes, et sparsas Cycladas augent.
Ima petunt pisces: nec se super æquora curvi
Tollere consuetas audent delphines in auras.
Corpora phocarum summo resupina profundo
Exanimata jacent. Ipsum quoque Nerea fama est,
Doridaque, et natas, tepidis latuisse sub antris.
Ter Neptunus aquis cum torvo brachia vultu
Exserere ausus erat: ter non tulit aëris æstus.
Alma tamen Tellus, ut erat circumdata ponto,
Inter aquas pelagi, contractosque undique fontes,
Qui se condiderant in opacæ viscera matris,
Sustulit omniferos collo tenùs arida vultus:
Opposuitque manum fronti: magnoque tremore
Omnia concutiens paullum subsedit, et infrà,
Quam solet esse, fuit; siccâque ita voce locuta est:

Le Tibre, à qui devra s'asservir l'univers.
Sous le globe éclaté la lumière s'égare,
Et des fentes du sol passant jusqu'au Tartare,
Epouvante la reine et le dieu des enfers.
L'Océan retiré laisse à sec ses campagnes;
Et la terre usurpant le domaine des mers,
Voit s'élever des monts que l'onde ayait couverts.
Les îles de l'Egée acquièrent des compagnes.
Le poisson haletant s'enfonce aux antres creux;
Et le dauphin courbé suivant la même route,
N'ose plus s'élancer jusqu'à l'air qu'il redoute.
La baleine succombe, et son corps monstrueux
Au plus profond des mers est renversé sans vie.
Doris même et Nérée, et leurs enfants nombreux,
Se cachèrent, dit-on, sous leur onde attiédie.
Trois fois Neptune osa lever son bras armé :
Il ne peut soutenir un air trop enflammé ;
Trois fois son bras retombe. Et cependant la Terre,
Qu'environne au dehors la barrière des flots,
Et qu'inonde au dedans la foule des ruisseaux
Cherchants asile au sein de la commune mère ;
La Terre, du milieu de ces diverses eaux
Se soulève tremblante, et tout tremble avec elle.
Mais son front seulement brave l'ardeur des feux,
Tandis que de la main elle couvre ses yeux.
Affaissée et prenant une assiette nouvelle,
Après un court instant, qu'elle donne au repos,
Elle prend la parole et s'exprime en ces mots :

Si placet hoc, meruique, quid ô tua fulmina cessant
Summe deûm ? liceat perituræ viribus ignis,
Igne perire tuo, clademque auctore levare.
Vix equidem fauces hæc ipsa in verba resolvo.
(Presserat ora vapor) tostos en aspice crines,
Inque oculis tantum, tantum super ora favillæ.
Hosne mihi fructus, hunc fertilitatis honorem
Officiique refers; quod adunci vulnera aratri,
Rastrorumque fero, totoque exerceor anno?
Quod pecori frondes, alimentaque mitia fruges,
Humano generi, vobis quod thura ministro?
Sed tamen exitium fac me meruisse: quid undæ,
Quid meruit frater? cur illi tradita sorte
Æquora decrescunt, et ab æthere longius absunt?
Quod si nec fratris, nec te mea gratia tangit,
At cœli miserere tui. Circumspice utrumque;
Fumat uterque polus: quos si vitiaverit ignis,
Atria vestra ruent. Atlas en ipse laborat:
Vixque suis humeris candentem sustinet axem.
Si freta, si terræ pereunt, si regia cœli;
In chaos antiquum confundimur. Eripe flammis,
Si quid adhuc superest; et rerum consule summæ.
Dixerat hæc Tellus: neque enim tolerare vaporem

Si je l'ai mérité, lance-moi ton tonnerre,
Puissant maître des dieux; et s'il faut que la terre
Périsse dans le feu, que ce soit par tes feux:
Son supplice plus noble en sera moins affreux.
A peine avec effort puis-je me faire entendre.
Vois mes cheveux en feu, mes lèvres sous la cendre;
Vois l'épaisse fumée envelopper mes yeux.
Est-ce donc là le sort où je devais m'attendre?
Dois-tu donner ce prix à ma fertilité?
Chaque jour vainement aurai-je supporté
Du soc et des rateaux la blessure et l'outrage?
Aurai-je vainement prodigué tous les ans
Le feuillage aux oiseaux, aux animaux l'herbage,
A l'homme les doux fruits, aux dieux mêmes l'encens?
Eussé-je de mon sort mérité l'infortune,
Qu'a mérité Thétis, et ton frère Neptune?
Pourquoi voit-il ses eaux que dessèchent les feux,
Amoindrir son domaine et s'éloigner des cieux?
Mais si tu n'as pitié ni de moi ni d'un frère,
Si tu veux voir périr et les mers et la terre,
Prends pitié de ton ciel; vois ses pôles fumants:
Que le feu les consume, où sera ton empire?
Sous leur axe brûlant vois Atlas qui soupire.
Si tu laisses périr en ces cruels moments
Et la terre, et les mers, et la sphère céleste,
Dans l'antique chaos nous tombons confondus.
Grand Dieu! s'il en est temps, conserve ce qui reste;
Eteins l'embrâsement, ou l'univers n'est plus.
Elle dit, et ne peut en dire davantage;

Ulterius potuit, nec dicere plurâ ; suumque
Rettulit os in se, propioraque manibus antra.

At pater omnipotens superos testatus, et ipsum
Qui dederat currus, nisi opem ferat, omnia fato
Interitura gravi, summam petit arduus arcem ;
Unde solet latis nubes inducere terris ;
Unde movet tronitrus, vibrataque fulmina jactat.
Sed neque, quas posset terris inducere, nubes
Tunc habuit : nec, quos cœlo dimitteret, imbres.
Intonat : et dextra libratum fulmen ab aure
Misit in aurigam : pariterque animâque rotisque
Expulit, et sævis compescuit ignibus ignes.
Consternantur equi : et saltu in contraria facto
Colla jugo excutiunt, abruptaque lora relinquunt.
Illic fræna jacent ; illic temone revulsus
Axis ; in hac radii fractarum parte rotarum
Sparsaque sunt latè laceri vestigia currûs.
At Phaëton, rutilos flammâ populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aëra tractu
Fertur ; ut interdum de cœlo stella sereno,

A sa voix la fumée interdit le passage ;
Elle ferme sa bouche et s'enfonce soudain
Sous des antres profonds dont l'Erèbe est voisin.
Cependant Jupiter, le monarque suprême,
Prend à témoin les dieux (et le soleil lui-même,
Lui qui livra le char) : il les atteste tous
Que sans un prompt secours l'univers est en poudre.
Soudain il monte au lieu d'où maniant la foudre
Il suscite l'orage et dirige ses coups.
L'air était sans vapeurs, et manquait de matière
Pour former l'ouragan, pour inonder la terre.
Le dieu tonne au milieu du ciel pur et serein :
Son bras, que sur sa droite il replie en arrière,
Adresse un trait de flâme au cocher, qui soudain
Tombe, et quitte à la fois et le char et la vie.
Ainsi le feu céleste arrête l'incendie.
Les coursiers effarés s'agitent en tout sens,
Et tout cède à l'effort de leurs divers élans.
Au joug ainsi qu'au frein leur fougue les arrache.
Bientôt l'essieu brisé, du timon se détache ;
Les rayons de la roue en cent endroits épars,
Les rênes en lambeaux tombant de toutes parts,
Offrent du char sacré le débris formidable.
Phaëton dans les airs roule précipité ;
Parmi ses blonds cheveux une flâme effroyable
Se conserve, et répand cet éclat redouté
D'un astre qu'on croit voir dans un ciel sans nuage
Parcourir l'univers de climats en climats,

Et si non cecidit, potuit cecidisse videri.
Quem procul a patriâ diverso maximus orbe
Excipit Eridanus : spumantíaque abluit ora.

Et qui semble tomber quoiqu'il ne tombe pas.
Eloigné des beaux lieux où brillait son jeune âge,
L'infortuné trébuche au bout de l'univers;
L'Eridan le reçoit tombant du haut des airs,
Et de limpides eaux lavent son beau visage.

TRADUCTION

DE LA

FABLE DE PYTHAGORE.

LIVRE QUINZIÈME

DES METAMORPHOSES.

PUBLII OVIDII

METAMORPHOSEON

LIB. XV.

VIR fuit hic ortu Samius : sed fugerat unà
Et Samon et dominos; odioque tyrannidis exsul
Sponte erat. Isque, licet cœli regione remotos,
Mente deos adiit : et, quæ natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Cùmque animo, et vigili perspexerat omnia curâ;
In medium discenda dabat : cœlumque silentum,
Dictaque mirantum, magni primordia mundi,
Et rerum causas, et quid natura, docebat :
Quid Deus : unde nives : quæ fulminis esset origo :
Juppiter, an venti, discussâ nube tonarent;
Quid quateret terras; quâ sidera lege mearent;

TRADUCTION

DE LA

FABLE DE PYTHAGORE.

Un homme de Samos, fuyant la tyrannie,
Lui-même s'exila de sa triste patrie.
Mortel, loin du commerce et du séjour des dieux,
Sa grande âme y parvint jusqu'au ciel élancée ;
Et ce que la nature interdit à nos yeux,
Se découvrit sans voile aux yeux de sa pensée.
L'esprit alors nourri des éternels décrets,
Il osa publier leurs augustes secrets.
On s'assemble, on l'écoute, on l'admire en silence.
De ce vaste univers il disait la naissance,
Et les causes de tout, en tout temps, en tout lieu,
Et ce qu'est la nature, et l'essence de Dieu ;
L'origine des vents, des frimats, des orages ;
Si la foudre s'allume aux mains de Jupiter,
Ou si ce sont les vents qui s'ouvrent des passages,
Qui déchirent la nue et qui tonnent dans l'air ;
Comment la terre s'ouvre au feu qui la dévore ;
Comment, par quelle marche et suivant quelles lois
Tant d'astres dans les cieux se meuvent à la fois ;

Et quodcumque latet. Primusque animalia mensis
Arcuit imponi : primus quoque talibus ora
Docta quidem solvit, sed non et credita, verbis.

Parcite, mortales, dapibus temerare nefandis
Corpora sunt fruges : sunt deducentia ramos
Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ :
Sunt herbæ dulces : sunt, quæ mitescere flammâ,
Mollirique queant. Nec vobis lacteus humor
Eripitur, nec mella thymi redolentia florem:
Prodiga divitias, alimentaque mitia tellus
Suggerit : atque epulas sine cæde et sanguine præbet.
Carne feræ sedant jejunia ; nec tamen omnes ;
Quippe equus, et pecudes, armentaque gramine vivunt.
At quibus ingenium est immansuetumque, ferumque,
Armeniæ tigres, iracundique leones,
Cumque lupis ursi, dapibus cum sanguine gaudent.
Heu! quantum scelus est, in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho!
Scilicet in tantis opibus, quas optima matrum

Il enseignait enfin tout ce que l'on ignore.
Il tenta le premier d'interdire aux humains
La chair des animaux qui souille leurs festins.
Il parlait vainement : on écoutait sans croire.
Remportez sur vos sens une noble victoire,
Disait-il aux mortels, et cessez désormais
De profaner vos corps par d'exécrables mets.
Les moissons et les fruits, vous faut-il davantage?
Les fruits, qui par leur poids abaissant le branchage
Semblent à les cueillir inviter votre main ?
La treille enfle pour vous et mûrit son raisin ;
Voyez croître pour vous les plantes dans l'herbage,
Tendres, ou qu'aisément le feu peut attendrir ;
Voyez couler le lait, voyez le miel s'offrir :
Le doux miel que le thym parfume pour vous plaire.
La nature en tous lieux prodigue ses bienfaits,
Et ces aliments purs où rien de sanguinaire
N'offre l'aspect hideux du meurtre et des forfaits.
On voit les animaux se nourrir de carnage :
Non pas tous cependant ; le coursier, les troupeaux
Vivent innocemment contents du pâturage.
Mais l'animal féroce, ennemi du repos,
L'ours, le loup, le lion, le tigre d'Arménie,
Par le sang et le meurtre entretiennent leur vie.
Nourrir de chair sa chair, son corps d'un autre corps,
Chercher, s'approprier la substance des morts,
Et tandis qu'en tout lieu notre excellente mère,
La terre, nous invite à d'innocents repas,

Terra parit, nil te nisi tristia mandere sævo
Vulnera dente juvat, ritusque referre Cyclopum?
Nec, nisi perdideris alium, placare voracis,
Et male morati poteris jejunia ventris?
At vetus illa ætas, cui fecimus Aurea nomen,
Fœtibus arboreis, et, quas humus educat, herbis
Fortunata fuit: nec polluit ora cruore.
Tunc et aves tutæ movere per aëra pennas;
Et lepus impavidus mediis erravit in agris:
Nec sua credulitas piscem suspenderat hamo:
Cunctaque sine insidiis, nullamque timentia fraudem,
Plenaque pacis erant. Postquam non utilis auctor
Victibus invidit, (quisquis fuit ille virorum)
Corporeasque dapes avidam demersit in alvum;
Fecit iter sceleri: primaque è cæde ferarum
Incaluisse putem maculatum sanguine ferrum:
Idque satis fuerat: nostrumque petentia lethum
Corpora missa neci, salvâ pietate, fatemur.
Sed quam danda neci, tam non epulanda fuerunt.
Longius inde nefas abiit: et prima putatur
Hostia sus meruisse mori; quia semina pando

Ne pouvoir s'assouvir dans sa faim carnacière
Sans le cruel emploi d'une dent meurtrière ;
Ne conserver ses jours qu'en donnant le trépas;
Des Cyclopes cruels prendre le caractère ;
Quels coupables forfaits ! quels crimes plus affreux!
Dans l'ancien âge à qui le nom de l'or se donne,
Les légumes, les grains, et les dons de Pomone,
C'était là tous les mets : et ce temps fut heureux
Sans que dans les festins de l'homme moins farouche
Un aliment impur ensanglantât sa bouche.
L'oiseau libre dans l'air n'y fuyait point les traits ;
Le lièvre sans effroi traversait les guérets ;
Et la crédulité du poisson trop avide
Ne le suspendait point à l'hameçon perfide.
Nul piége, nulle fraude, et tous vivaient en paix.
Celui qui le premier troublant notre innocence
Assouvit sur des chairs sa fière avidité,
Celui-là le premier perdant l'humanité
Ouvrit la porte au crime, amena la licence.
Sans doute que le fer pour la première fois
S'échauffa dans le sang des animaux féroces ;
C'était assez; c'était suivre de justes lois,
Et défendre ses jours de leurs excès atroces.
Ils étaient malfaisants et dignes de périr ;
Mais en les immolant fallait-il s'en nourrir ?
L'excès alla plus loin. Un courroux légitime
Sacrifia, dit-on, pour première victime
Le pourceau trop nuisible en sa voracité,

Eruerit rostro, spemque interceperit anni.
Vite caper morsâ Bacchi mactandus ad aras
Ducitur ultoris. Nocuit sua culpa duobus.
Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis: vitâque magis, quam morte juvatis.
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
Immemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit curvi dempto modo pondere aratri
Ruricolam mactare suum: qui trita labore
Illa, quibus toties durum renovaverat arvum,
Tot dederat messes, percussit colla securi.
Nec satis est, quod tale nefas committitur: ipsos
Inscripsere deos sceleri: numenque supernum
Cæde laboriferi credunt gaudere juvenci.
Victima labe carens, et præstantissimâ formâ,
(Nam placuisse nocet) vittis præsignis et auro,
Sistitur ante aras; auditque ignara precantem:

Qui retournant le sol avec sa dent impure,
Et déterrant le grain qu'a semé la culture,
Enlève au laboureur tout l'espoir de l'été.
Ainsi tombe aux autels de Bacchus irrité
Le bouc qui se nourrit des bourgeons de la vigne.
L'un et l'autre est puni, l'un et l'autre en est digne.
Mais vous, tendres brebis, qu'avez-vous mérité?
Vous, dans tous nos besoins nos ressources fidelles,
Qui chargez de nectar vos traînantes mamelles,
Vous dont nos vêtements empruntent la toison,
Vous, enfin, dont la mort nous sert moins que la vie?
Qu'a mérité le bœuf, lui qu'en toute saison
A de rudes travaux sa douceur associe,
Lui, toujours innocent, simple et sans trahison?
O le mortel ingrat! qui d'une main impie
Meurtrit son compagnon de peine et de travail,
A peine dégagé de l'agreste attirail!
Aux bienfaits de Cérès que jamais il n'aspire,
Celui qui de sa hache a frappé sans remords
Un col que sous le joug ont courbé tant d'efforts,
Pour préparer la terre aux moissons qu'on desire!
Mais ce n'est pas assez de ces cruels excès,
Et l'homme associa les dieux à ses forfaits.
On crut les honorer par l'affreux sacrifice
De l'animal qui s'use à travailler pour nous.
Sans tache en tout son corps la plus belle génisse
(Car sa beauté la perd, la destine à nos coups)
Aux autels du grand Etre en pompe est amenée:

Imponique suæ videt inter cornua fronti,
Quas coluit fruges: percussaque sanguine cultros
Inficit in liquida prævisos forsitan unda.
Protinus ereptas viventi pectore fibras
Inspiciunt: mentesque deûm scrutantur in illis.
Unde fames homini vetitorum tanta ciborum?
Audetis vesci, genus ô mortale! Quod ora,
Ne facite; et monitis animos advertite nostris.
Cùmque boum dabitis cæsorum membra palato,
Mandere vos vestros scite et sentite colonos.
Et quoniam deus ora movet, sequar ora moventem.
Rite deum; Delphosque meos, ipsumque recludam
Æthera; et augustæ reserabo oracula mentis.
Magna, nec ingeniis evestigata priorum,
Quæque diu latuere, canam. Juvat ire per alta
Astra: juvat, terris et inerti sede relictis,
Nube vehi; validique humeris insistere Atlantis:
Palantesque animos passim, ac rationis egentes
Despectare procul, trepidosque obitumque timentes
Sic exhortari; seriemque evolvere fati.

O genus attonitum gelidæ formidine mortis!

De rubans, et de fleurs, et d'or elle est ornée :
On prononce des vœux qu'elle ne conçoit pas ;
Et bientôt, précurseur de son cruel trépas,
Le gâteau fait du grain qu'elle même fit naître,
Est posé sur son front : on la frappe ; et peut-être
Avant d'ensanglanter les funestes couteaux,
Elle les voit au vase où sont les saintes eaux.
On arrache aussitôt ses fibres palpitantes ;
On y cherche, on y lit la volonté des dieux.
Mais quel besoin pressant, quel instinct furieux
Vous force à vous nourrir de ces chairs dégoûtantes ?
Renoncez-y, mortels ; écoutez mes avis.
Sachez qu'en dévorant d'innocentes victimes,
Vous allez dévorer par le plus noir des crimes
Vos aïeux, vos parents, vos frères, vos amis.
Un dieu guide ma voix, je serai son organe :
Désormais plus de voile entre l'homme et les dieux.
Au monde si longtemps ignorant et profane,
Je révélerai Delphe et les décrets des cieux ;
Je quitterai la terre, et porté sur la nue,
Aux astres de l'éther j'attacherai mes pas ;
Je pèserai comme eux aux épaules d'Atlas :
Sur les humains errants j'abaisserai la vue ;
Je verrai leur raison impuissante, éperdue,
Se troubler, s'avilir à l'aspect du trépas ;
Ils entendront ma voix, et des destins sévères
Je leur découvrirai les plus secrets mystères.
Race timide, à qui sous un aspect trompeur

Quid styga, quid tenebras, quid nomina vana timetis,
Materiem vatum, falsique piacula mundi?
Corpora sive rogus flammâ, seu tabe vetustas
Abstulerit, mala posse pati non ulla putetis.
Morte carent animæ: semperque, priore relictâ
Sede, novis domibus habitant vivuntque receptæ.
Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram: cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.
Cognovi clypeum, lævæ gestamina nostræ
Nuper Abantëis templo Junonis in Argis.
Omnia mutantur: nihil interit. Errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
Spiritus: eque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster: nec tempore deperit ullo.
Utque novis fragilis signatur cera figuris,
Nec manet ut fuerat, nec formas servat easdem;
Sed tamen ipsa eadem est: animam sic semper eandem
Esse, sed in varias doceo migrare figuras.
Ergo, ne pietas sit victa cupidine ventris,
Parcite (vaticinor) cognatas cæde nefandâ
Exturbare animas: nec sanguine sanguis alatur.
Et quoniam magno feror æquore, plenaque ventis

Les glaces de la mort inspirent la terreur,
Que craignez-vous? le Styx, le ténébreux empire?
Noms et fantômes vains, poétique délire.
Le corps, soit que la flâme en consume les chairs,
Ou qu'il soit au tombeau la pâture des vers,
Ne peut plus rien sentir; mais l'âme est immortelle.
Perd-elle une demeure? une autre la recèle.
Je me suis vu moi-même au siége d'Ilion;
J'étais Euphorbe alors, et le frère d'Atride
Me perça les poumons de son dard homicide:
Naguère dans Argos, au temple de Junon,
Mon propre bouclier s'est offert à ma vue.
Rien ne périt, tout change, et l'esprit tour-à-tour,
Par une loi du sort constamment soutenue,
Passe de corps en corps, change de jour en jour,
Va de la bête à l'homme et de l'homme à la bête:
Rien ne le circonscrit, ne l'éteint, ne l'arrête.
Comme la cire molle et facile à pétrir,
Gravée à chaque instant d'une empreinte nouvelle,
N'est plus ce qu'elle était, et cependant c'est elle,
C'est la même, et sa forme a pu seule périr:
Ainsi s'organisant sous diverse apparence
L'âme est toujours la même en chaque différence.
Qu'un vorace appétit cède aux devoirs pieux:
Respectez, croyez-moi, l'âme de vos aïeux;
Qu'elle n'ait pas à fuir d'un cruel sacrifice,
Et que de sang, le sang jamais ne se nourrisse.
Je vogue à pleine voile au sein des hautes mers;

Vela dedi; nihil est toto quod perstet in orbe.
Cuncta fluunt: omnisque vagans formatur imago.
Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen. Neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest: sed, ut unda impellitur undâ,
Urgeturque prior venienti, urgetque priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur:
Et nova sunt semper: nam quod fuit ante, relictum est:
Fitque, quod haud fuerat: momentaque cuncta novantur.
Cernis et emersas in lucem tendere noctes:
Et jubar hoc nitidum nigræ succedere nocti.
Nec color est idem cœlo, cùm lassa quiete
Cuncta jacent mediâ; cùmque albo Lucifer exit
Clarus equo: rursumque alius, cùm prævia luci
Tradendum Phœbo Palantias inficit orbem.
Ipse dei clypeus, terrâ cùm tollitur imâ,
Mane rubet: terrâque, rubet, cùm conditur imâ:
Candidus in summo est. Melior natura quod illic
Ætheris est, terræque procul contagia vitat.
Nec par aut eadem nocturnæ forma Dianæ
Esse potest unquam: semperque hodierna sequente,
Si crescit, minor est; major, si contrahit orbem.
Quid? non in species succedere quattuor annum

Ecoutez : rien n'est stable en ce vaste univers:
Tout est objet mobile et forme passagère.
Le temps même fuyant avec rapidité
Est par un tourbillon sans relâche emporté.
Voyez l'onde couler : telle est l'heure légère ;
Un flot en pousse un autre, et lui-même il s'enfuit,
Également pressé par un flot qui le suit.
Tel l'instant fuit l'instant qui le suit et le chasse ;
Ils sont toujours nouveaux : les passés sont perdus,
Ils rentrent au néant ; le présent les remplace:
Le présent n'était rien, il paraît, et n'est plus.
Voyez l'obscure nuit amener la lumière ;
Voyez l'astre brillant chasser l'obscurité ;
Voyez combien le ciel dans sa teinte diffère
Alors qu'un doux repos règne seul sur la terre,
Ou quand Vénus paraît sur son char argenté.
Elle-même bientôt voit pâlir sa clarté,
Quand, quittant son époux, la diligente Aurore
Va livrer à Phébus les airs qu'elle colore.
L'éclat même du dieu varie en sa beauté;
Le matin c'est du feu, c'en est le soir encore
Au zénith, dans un air exempt d'impureté,
Où n'atteignent jamais les vapeurs de la terre,
D'une vive blancheur il remplit l'atmosphère.
Ainsi change Phébé, nocturne déité
Qui, chaque jour diverse en sa forme apparente,
Tour à tour diminue et tour à tour augmente.
Et ne voyez-vous pas sous quatre aspects divers

Aspicis ætatis peragentem imitamina nostræ?
Nam tener, et lactens, puerique simillimus ævo
Vere novo est. Tunc herba nitens, et roboris expers
Turget, et insolida est; et spe delectat agrestem.
Omnia tum florent; florumque coloribus almus
Ridet ager: neque adhuc virtus in frondibus ulla est.
Transit in æstatem, post ver, robustior annus:
Fitque valens juvenis. Neque enim robustior ætas
Ulla, nec uberior: nec, quæ magis æstuet, ulla est.
Excipit autumnus, posito fervore juventæ
Maturus, mitisque inter juvencmque senemque;
Temperie medius sparsis per tempora canis.
Indę senilis hyems tremulo venit horrida passu;
Aut spoliata suos, aut, quos habet, alba capillos.
Nostra quoque ipsorum semper, requieque sine ulla,
Corpora vertuntur: nec quod fuimusve, sumusve,
Cras erimus. Fuit illa dies, qua semina tantum,
Spesque hominum primæ maternâ habitavimus alvo.
Artifices natura manus admovit: et angi
Corpora visceribus distentæ condita matris
Noluit; eque domo vacuas emisit in auras.

Se présenter à vous le cours de chaque année,
Juste image du cours de notre destinée?
La saison du printemps, qui rend à l'univers
Avec l'herbe des prés le pur et doux laitage,
De la première enfance est la fidèle image.
L'herbe tendre s'élève, et manquant de vigueur
N'est encor que l'espoir du sage agriculteur.
Tout fleurit, tout s'anime, et la verte prairie
S'applaudit des couleurs dont elle est embellie;
Mais le naissant feuillage attend sa qualité.
La force de l'année est un don de l'été;
Il a l'activité, l'ardeur de la jeunesse:
Age de la vigueur, de la fécondité.
L'automne, moins ardent en sa maturité,
Tient un juste milieu: ce n'est pas la vieillesse,
Ce n'est plus le bel âge: il a de moindres feux,
Et laisse sur le front blanchir quelques cheveux.
L'hiver vient; il chancelle; il présente à la vue
Sa tête dépouillée ou tout-à-fait chenue.
C'est ainsi que nos corps changent incessamment:
Ce qu'on était hier, ce qu'on est maintenant,
Demain on ne l'est plus. Il fut une journée
Où nous n'étions qu'un germe, espoir d'un autre temps,
Qu'une mère en son sein porta près d'une année.
La nature y veillait avec des soins constants;
Et ne permettant pas que notre destinée
Dans un viscère obscur trop longtemps fût bornée,
Rompit notre prison, nous produisit au jour.

Editus in lucem jacuit sine viribus infans:
Mox quadrupes, rituque tulit sua membra ferarum:
Paulatimque tremens, et nondum poplite firmo
Constitit, adjutis aliquo conamine nervis.
Inde valens veloxque fuit: spatiumque juventæ
Transit: et, emeritis medii quoque temporis annis,
Labitur occiduæ per iter declive senectæ.
Subruit hæc ævi demoliturque prioris
Robora: fletque Milon senior, cùm spectat manes
Illos, qui fuerant solidorum mole taurorum
Herculeis similes, fluidos pendere lacertos.
Flet quoque, ut in speculo rugas aspexit aniles,
Tyndaris: et secum, cur sit bis rapta, requirit.
Tempus edax rerum, tuque invidiosa vetustas,
Omnia destruitis: vitiataque dentibus ævi
Paulatim lentâ consumitis omnia morte.
Hæc quoque non perstant, quæ nos elementa vocamus.
Quasque vices peragant (animos adhibete) docebo.

Quattuor æternus genitalia corpora mundus

Le faible enfant sortant des mains de la nature
Reste gisant, se traîne, ou rampe tour-à-tour :
Bientôt du quadrupède il emprunte l'allure.
Ose-t-il se dresser ? ses genoux sont tremblants ;
Il se soutient à peine, et sa marche peu sûre
A besoin de secours sans cesse vigilants.
Il s'élève, il n'est plus dans l'âge d'impuissance ;
Une active vigueur suit son adolescence :
Ce temps passe, et le mène à la maturité,
D'où bientôt déclinant il atteint la vieillesse.
Elle éteint tout, la force et la vivacité ;
Il ne reste plus rien des dons de la jeunesse.
Milon devenu vieux voit ses bras languissants
Sans nerfs et sans soutien retomber sur ses flancs ;
Il les pleure ces bras qui, comme ceux d'Alcide,
Egalaient des taureaux la membrure solide.
Hélène en vieillissant pleure sur son miroir ;
Elle s'y voit ridée, et ne peut concevoir
Pour quels charmes deux fois elle fut enlevée.
Temps destructeur ! et vous, jalouse vétusté !
De vos cruelles dents, de leur voracité
Nulle chose ici bas ne sera préservée,
Et partout leur morsure attachant son venin,
Par degré de chaque être amènera la fin.
Les principes de tout, les éléments des choses
Subissent même sort dans leurs métamorphoses,
Et je vais révéler leurs lois et leur destin.
Le monde est éternel : il contient en lui-même

Continet. Ex illis duo sunt onerosa, suoque
Pondere in inferius, tellus atque unda, feruntur:
Et totidem gravitate carent; nulloque premente
Alta petunt, aër, atque aëre purior ignis.
Quæ quanquam spatio distant, tamen omnia fiunt
Ex ipsis, et in ipsa cadunt. Resolutaque tellus
In liquidas rorescit aquas: tenuatus in auras
Aëraque humor abit: dempto quoque pondere rursus
In superos aër tenuissimus emicat ignes.
Inde retro redeunt: idemque retexitur ordo.
Ignis enim densum spissatus in aëra transit;
Hic in aquas: tellus glomeratâ cogitur undâ.
Nec species sua cuique manet; rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.
Nec perit in tanto quicquam (mihi credite) mundo;
Sed variat, faciemque novat: nascique vocatur,
Incipere esse aliud, quam quod fuit ante; morique,
Desinere illud idem. Cùm sint huc forsitan illa,
Hæc translata illuc; summâ tamen omnia constant.
Nil equidem durare diu sub imagine eadem
Crediderim. Sic ad ferrum venistis ab auro
Seculâ; sic toties versa es, fortuna, locorum.
Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,

Quatre corps producteurs, chacun à leur niveau.
Deux sont lourds et grossiers, la terre ferme et l'eau :
Leur propre poids les fixe au plus bas du système.
L'air plus léger, plus fin, le feu plus pur encor,
Vers le faîte élevés s'y placent sans effort.
Eloignés par l'espace, ils concourent ensemble
A former les objets que l'univers rassemble ;
Et ces mêmes objets tour à tour épuisés,
Au sein des éléments rentrent décomposés.
La terre tourne en eau divisée et fondue ;
L'eau s'évapore en air ; et l'air qui s'atténue,
De la flâme subtile acquiert la qualité.
Tout rétrograde alors et retourne à sa sphère.
Le feu qui devient air n'a plus sa pureté;
L'air qui se change en eau perd sa légéreté ;
Et l'eau qui se condense est convertie en terre.
Nulle forme jamais n'a de stabilité :
La nature se joue en ses métamorphoses,
D'un être en fait un autre, et change toutes choses.
Rien ne s'anéantit : rien dans tout l'univers ;
Mais tout passe et repasse en des modes divers.
Ce qu'on nomme mourir, ce qu'on appelle naître,
C'est perdre ou recevoir une autre façon d'être ;
L'un passe où l'autre était : rien ne manque au total ;
Mais rien ne peut durer sous la même apparence.
Ainsi le siècle d'or, par un cercle fatal,
A du siècle de fer amené la naissance.
J'ai vu la mer ronger le plus ferme terrain ;

Esse fretum; vidi factas ex æquore terras:
Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ:
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit: et eluvie mons est deductus in æquor:
Eque paludosa siccis humus aret arenis:
Quæque sitim tulerant, stagnata paludibus hument.
Hic fontes natura novos emisit, at illic
Clausit: et antiquis tam multa tremoribus orbis
Flumina prosiliunt, aut excæcata residunt.

. . . . . .

Deseret ante dies, et in alto Phœbus anhelos
Æquore tinget equos, quam consequar omnia dictis
In species translata novas. Sic tempore verti
Cernimus, atque illas assumere robora gentes;
Concidere has. Sic magna fuit censuque virisque,
Perque decem potuit tantum dare sanguinis annos,
Nunc humilis veteres tantummodo Troja ruinas,
Et pro divitiis tumulos ostendit avorum.
[Clara fuit Sparte: magnæ viguere Mycenæ:
Nec non Cecropiæ; nec non Amphionis arces.
Vile solum Sparte est: altæ cecidere Mycenæ.

Et je l'ai vue aussi, désertant son domaine,
Laisser à découvert sur une aride plaine
Les débris des poissons élevés dans son sein.
Sur le sommet des monts une ancre s'est trouvée.
Ici les flots roulants creusent une vallée,
Et là croulent les monts s'abimant dans les flots;
Là le marais à sec voit s'épuiser ses eaux;
Ailleurs la plaine aride, et longtemps altérée,
Se transforme en un lac où l'eau s'est concentrée.
Ici jaillit la source : une autre ailleurs tarit;
Et dans ses tremblements la terre déchirée,
Tantôt lance le fleuve, et tantôt l'engloutit.
.....
Le jour nous manquerait, et dans le sein de l'onde
Phébus dételerait ses coursiers essoufflés,
Avant qu'en mes leçons pussent être assemblés
Les nombreux changements que nous offre le monde.
Nous voyons tout changer : les peuples n'ont qu'un jour;
S'élevants, s'abaissants, ils tombent tour à tour.
La ville des Troyens, qui pour toute richesse
N'a plus que des débris et d'antiques tombeaux,
Florissante autrefois et féconde en héros,
Au prix du noble sang de sa brave jeunesse
Put résister dix ans aux armés de la Grèce.
Mycène fut célèbre, et Sparte eut un grand nom,
Et les murs de Cecrops et les murs d'Amphion.
Sparte, aujourd'hui tombée aussi bien que Mycène,
Toutes deux ont perdu leur antique splendeur :

Œdipodioniæ quid sunt, nisi fabula, Thebæ?
Quid Pandioniæ restant nisi nomen Athenæ?]
Nunc quoque Dardaniam fama est consurgere Romam:
Appenni nigenæ quæ proxima Tibridis undis
Mole sub ingenti rerum fundamina ponit.
Hæc igitur formam crescendo mutat; et olim
Immensi caput orbis erit. Sic dicere vates,
Faticinasque ferunt sortes: quantumque recordor,
Priamides Helenus flenti, dubioque salutis,
Dixerat Æneæ, cùm res trojana labaret:
Nate Dea, si nota satis præsagia nostræ
Mentis habes, non tota cadet te sospite Troja.
Flammâ tibi ferrumque dabunt iter. Ibis; et una
Pergama rapta feres: donec Trojæque tibique
Externum patrio contingat amicius arvum.
Urbem et jam cerno phrygios debere nepotes;
Quanta nec est, nec erit, nec visa prioribus annis.
Hanc alii proceres per sæcula longa potentem,
Sed dominam rerum de sanguine natus Iuli
Efficiet; quo, cùm tellus erit usa, fruentur

Thèbes n'est plus qu'un songe ; et le seul nom d'Athène
Est tout ce qui lui reste après tant de grandeur.
Des fils de Dardanus la brave colonie,
Sur les rives du Tibre enfant des Apennins,
Fonde, nous a-t-on dit, sa nouvelle patrie,
Et de Rome au berceau prépare les destins.
Son empire croîtra de conquête en conquête,
Et du vaste univers il deviendra la tête :
Ainsi l'ont annoncé les sorts et les devins.
Oui, si je m'en souviens, quand le vaillant Enée
Déplorait d'Ilion les malheurs trop certains,
Hélénus inspiré par des oracles saints
Lui prédisait ainsi sa haute destinée.
Fils de Vénus, dit-il, si tu connais le prix
Des présages certains qu'un dieu puissant m'inspire,
Crois que des Phrygiens tu sauveras l'empire.
Au travers de la flâme et du fer réunis,
Ilion te suivra, guidé sous tes auspices
Sous un climat lointain, en des lieux plus propices,
Plus assurés pour toi que ton propre pays.
Les Troyens fonderont une cité si belle,
Qu'il n'en est, ni n'en fut, ni n'en sera de telle.
Les plus nobles d'entr'eux par d'éclatants exploits
L'étendront à l'envi de victoire en victoire,
Et le neveu d'Iule enfin aura la gloire
De soumettre en entier l'univers à ses lois.
Quand il aura vécu pour consoler la terre,
Il ira partager la demeure des dieux,

Æthereæ sedes : cœlumque erit exitus illi.
Hæc Helenum cecinisse penatigero Æneæ,
Mente memor refero : cognataque mœnia lætor
Crescere ; et utiliter Phrygibus vicisse Pelasgos.
Ne tamen oblitis ad metam tendere longe
Exspatiemur equis ; cœlum, et quodcumque sub illo est,
Immutat formas, tellusque, et quidquid in illa est.
Nos quoque pars mundi, (quoniam non corpora solum,
Verum etiam volucres animæ sumus, inque ferinas
Possumus ire domos, pecudumque in pectora condi)
Corpora, quæ possint animas habuisse parentum,
Aut fratrum, aut aliquo junctorum fœdere nobis,
Aut hominum certe, tuta esse et honesta sinamus :
Neve thyesteis cumulemur viscera mensis.
Quam male consuescit, quam se parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit, et immotas præbet mugitibus aures !
Aut qui vagitus similes puerilibus hædum
Edentem jugulare potest ; aut alite vesci,

Et sortant de la vie il vivra dans les cieux.
Tel fut, je m'en souviens, et n'en fais plus mystère,
Le présage divin du savant Hélénus.
J'aime à voir s'élever ces murs et ces portiques,
Où mes frères vengeant leurs injures antiques,
Asserviront les Grecs au sang de Dardanus.
Mais réglons notre course et revenons au terme.
Le ciel, et les objets qu'il couvre ou qu'il renferme,
La terre et les objets que la terre produit,
Tout change : c'est la loi que tout l'univers suit.
Nous en faisons partie, et notre âme immortelle,
Unie à notre corps qui doit périr un jour,
En est la plus subtile et plus noble parcelle.
Par elle nous vivons ; par elle tour à tour
De divers animaux nous vivifions l'être.
Celles de nos parents y résident peut-être ;
Gardons-nous d'attenter à ces sacrés dépôts.
D'un père, d'une sœur, d'une mère, ou d'un frère,
D'un homme, quel qu'il soit, respectons le repos,
Et ne nous livrons point, en Thyestes nouveaux,
Aux horreurs d'un repas impie et sanguinaire.
Qu'il est cruel, celui qui préparant ses mains
A verser sans pitié le pur sang des humains,
Plonge un couteau sanglant au sein d'une génisse ;
Qui peut prêter l'oreille à ses mugissements,
Et des tendres agnaux offerts en sacrifice
Ecoute de sang froid les derniers bêlements :
Ces cris qui de l'enfance imitent les accents !

Cui dedit ipse cibos! quantum est, quod desit in istis
Ad plenum facinus! quo transitus inde paratur!
Bos aret; aut mortem senioribus imputet annis:
Horriferum contra Borean ovis arma ministret.
Ubera dent saturæ manibus pressanda capellæ.
Retia cum pedicis, laqueosque artesque dolosas
Tollite: nec volucrem viscatâ fallite virgâ:
Nec formidatis cervos eludite pinnis:
Nec celate cibis uncos fallacibus hamos.
Perdite, si qua nocent; verum hæc quoque perdite tantum.
Ora vacent epulis: alimentaque congrua carpant.

FINIS.

Il se nourrira donc de l'oiseau qu'il élève !
Eh ! qui peut l'arrêter après de tels excès ?
Que le chemin est court des délits aux forfaits !
Ah ! souffrons qu'au labour le bœuf paisible achève
Ses jours que la vieillesse assez tôt nous enlève.
Que la simple brebis, nous donnant sa toison,
Serve à nous garantir des traits de l'aquilon ;
Que de la chèvre encor la mamelle pressée
Fournisse la liqueur dans son sein amassée.
Mais rompez vos filets : plus d'arts, de trahison.
N'attirez plus l'oiseau sur la glu des branchages ;
N'osez plus, recourbant un cruel hameçon,
Suspendre à vos appâts le crédule poisson ;
Et n'effarouchez plus par d'effrayants plumages
La biche et le chevreuil doux hôtes des forêts,
Pour conduire leur fuite à vos perfides rêts.
Immolez, j'y consens, l'animal qui veut nuire :
C'en est assez, sa mort doit seule vous suffire ;
Mais que d'aliments purs vos sens soient satisfaits,
Et ne vous souillez plus par d'exécrables mets.

FIN.